



14,648

James Hall 1756
ANECDOTES

VENITIENNES ET TURQUES

O U

NOUVEAUX MEMOIRES

D U C O M T E

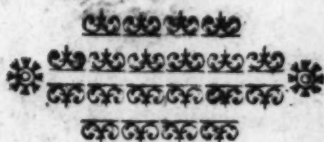
D E

B O N N E V A L ,

*Depuis son arrivée à Venise jusqu'à son
Exil dans l'Isle de Chio , au Mois
de Mars 1739.*

P A R M R . D E M I R O N E .

T O M E I .



A L O N D R E S ,

Aux dépens de la Compagnie 1740.

VERIFICATION ET TROUVE

DOUVEAUX MEMOIRS

DU COMTE

D. E.

PAR M. D. N. L.

PAR M. D. N. L.

PAR M. D. N. L.

TOME I

PAR M. D. N. L.

PAR M. D. N. L.

PAR M. D. N. L.

PAR M. D. N. L.

PAR M. D. N. L.

B L



P R E F A C E.



A grossièreté du Génie borne les connoissances de la plupart des hommes aux actions sensibles & extérieures, & ne permet pas de s'élever jusqu'au principe qui les produit. La sotte crédulité donne aux uns une facilité naturelle & un desir de suivre les sentimens du vulgaire. Enfin la légèreté à juger du prochain fait que les autres qui pourroient par leurs lumières pénétrer les causes cachées des actions, s'arrêtent à ce qu'elles paroissent, & ne se donnent pas le tems d'examiner ce qu'elles sont effectivement.

Rien, à mon avis, n'est plus ridicule que de se piquer de cette sévérité inexorable qui condamne tout. Cependant le

monde est plein de ces Censeurs bilieux qui ne font grace & ne pardonnent qu'à eux-mêmes. Faire des fautes de bonté est la vraie sagesse, & cette sagesse compatissante est plus susceptible de trop d'indulgence que de rigueur.

J'avoue qu'il faut éviter avec soin tout ce qui peut donner la moindre prise à la médisance; mais on se trouve quelquefois dans de certaines crises qui rendent la conduite équivoque, sans être tout à fait criminelle. On est condamné comme coupable, parce que toutes les apparences du crime paroissent aux yeux d'un Critique impitoyable. Je ne veux point ici pallier les démarches du Comte de Bonneval, elles sont irrégulières; car, dit-on, c'est toujours une faute très grave de feindre au sujet de la Religion. Eh! qui pourra le laver du scandale qu'il a donné aux Chrétiens, s'écrient ces Zélateurs outrés qui prêchent ordinairement la douceur & la charité, en vomissant des injures atroces, & qui n'ont pour principe qu'une persuasion aveugle de l'Evangile? Mais si ces Prôneurs du Christianisme, toujours les moins régénérés, font attention que

Le Comte de Bonneval pose pour fondement
de sa conduite qu'il n'a jamais adopté que
la Religion naturelle qui fut gravée dans
l'ame d'Adam, que devient la noirceur
de son crime? Sa démarche n'a plus rien
d'irrégulier, il ne cesse plus d'être Chrétien
quoiqu'il ne l'a jamais été que de nom, sa
 croyance est la même en Turquie qu'en Eu-
rope. L'Alcoran a pour base l'amour de
Dieu & du Prochain, aussi bien que l'E-
vangile; il n'auroit donc point fait de
tache à sa gloire, quand on supposeroit
qu'il se seroit fait circoncire, n'ayant
point changé le système de ses opinions.
S. Paul, quoique zélé pour la Religion du
Sauveur, se soumit bien à cette observance
égale. Le Comte aussi peu Musulman qu'il
a été peu Chrétien, a vécu en homme d'hon-
neur sans jamais se démentir d'un instant.

Convaincu par une infinité d'exemples
que tous les Sectaires ne pressent l'obser-
vation de la Morale que pour en profiter,
ou pour en tirer de la gloire, il s'est atta-
ché à la pratique des vertus qui font l'hon-
nête homme sans y être porté par aucun
motif d'intérêt. Voilà le but de la Loi

naturelle & de l'Evangelique. Les services importants qu'il a rendus aux Chrétiens au préjudice des Turcs, doivent être admirés, puisqu'il n'adopte ni l'Evangile, ni l'Alcoran. La charité qui brille ici dans toutes ses actions est produite par cette vertu naturelle qui émane du grand précepte de l'amour de Dieu. On doit donc l'envisager comme un acte très religieux qui mérite des éloges; & je croi qu'on en conviendra en lisant ces Mémoires.

Comme le Comte de Bonneval dans sa lettre qui est à la tête de ces Anecdotes, allégué les raisons qui l'ont engagé à donner ses véritables aventures, il ne s'agit ici que d'instruire le Public sur la manière dont elles sont parvenues jusqu'à nous.

Un commerce de Lettres que j'entretiens à Venise depuis plus de vingt ans m'a procuré ce rare Manuscrit. Informé par un riche Négociant Anglois qui demeure dans cette Ville, que Madame Cornaro avoit reçu du Comte de Bonneval un détail circonstancié de sa vie depuis qu'il est passé en Turquie, je l'engageai de m'en procurer une copie que j'ai reçue il y a environ quatre mois. Après avoir examiné ce Manusc-

crit avec une sérieuse attention, & l'avoit
confronté avec les Mémoires qui ont été
imprimés sous son nom, je me suis déter-
miné à en faire part au Public, persuadé
qu'il seroit de son goût. Cependant il s'y
trouvoit quelques lacunes qui m'embaras-
soient, un nombre de mots étoient en blanc,
parce que l'original avoit été imbibé de
vinaigre.

C'est un usage à Venise de tremper dans
cette liqueur toutes les lettres & les papiers
qui viennent du Levant, dans la crainte
qu'ils ne soient infectés. Il a donc fallu
suppléer à tous ces termes, & comme j'ai
quelque connoissance de la Turquie, y
ayant demeuré pendant du tems, il m'a
été facile de remplacer les mots omis, lors-
qu'il ne s'est agi que des choses qui ne sor-
toient point de ma sphère. Mais j'avoue
que j'ai été très intrigué dans les endroits
où il parle de la guerre. Peu instruit de
l'Art Militaire, je n'ai pu ajouter trois
lignes qui manquoient, lorsqu'il parle de
la marche de son Armée en Hongrie. L'or-
dre de cette marche m'a paru défectueux ;
il auroit fallu être du métier pour suppléer

à ce qui manquoit. J'ai fait du mieux qu'il m'a été possible : cependant je crains que les Militaires ne trouvent dans cet endroit matière à exercer leur critique.

Le stile du Manuscrit étoit grand, élevé, sublime même, un peu trop poétique. Néanmoins je l'ai suivi dans la Première Partie, mais un homme d'esprit & de mérite m'ayant fait entrevoir que ces métaphores & ces emphases orientales ne seroient point du goût des gens sensés qui aiment par tout le naturel, j'ai suivi son conseil en retranchant ces termes gigantesques, & ces expressions trop figurées qui font l'admiration des Musulmans, & qui ne conviennent qu'à un Arabe, à un Turc, ou à un Persan. Ainsi les deux autres Parties sont d'un stile plus simple, plus uni & plus conforme à la langue Française. Je me suis scrupuleusement attaché à la traduction sans rien diminuer ni ajouter aux aventures, crainte de faire quelques bévues, ou d'énervier la force des sages maximes qui y sont parsemées avec beaucoup d'ordre & de discernement. Je ne crois pas que personne puisse douter de la vérité de ces Mémoires. Ils sont trop bien circonstan-

ties pour s'imaginer qu'ils auroient été
forgés par ces Ecrivains ingénieux & fer-
tiles en idées Romanesques, qu'ils dégui-
sent avec tant d'art qu'il est presque im-
possible de distinguer le vrai d'avec le fa-
buleux. Non, car c'est ici du naturel & de
ce naturel qui frappe & qu'on admire
quoiqu'il y ait quelquefois du surprenant.
Le Comte de Bonneval s'y montre à décou-
vert & avec cette simplicité aimable qu'on
respecte toujours. Tout autre que lui n'au-
roit pu pénétrer avec tant de justesse jus-
qu'au plus profond de son cœur, & dévelo-
per ses plus secretes pensées. Cet Ouvrage
intéressant renferme généralement toutes
ses actions, ses sentimens & ses démar-
ches, depuis son arrivée à Venise jusqu'à
son exil dans l'Isle de Chio au commence-
ment de l'année dernière.

Le Premier Tome traite de ses amours à
Venise & de son mariage avec Julie Sal-
viati, une des plus aimables & des plus ri-
ches héritières de toute la Noblesse de cette
Republique; des attentions du Sénat à son
égard; des Conventions qu'il fit avec le
Pacha d'Albanie pour se ménager une re-
traite honorable à Constantinople; des

dangers où il fut exposé à Venise par les intrigues du Conseil Aulique ; des moyens dont il se servit pour persuader le peuple de sa mort ; son départ de cette Ville ; l'Histoire & les aventures de l'aimable Salvati, & toutes les infortunes qu'elle essuya jusqu'à son arrivée à la Porte Ottomane. Cette Histoire est un morceau rare ; elle m'a paru du premier coup d'œil une espèce de Roman, mais je n'ai pu m'empêcher de la croire véritable, dès que j'ai vu le témoignage de gens d'honneur & de probité qui ont attesté que rien n'étoit plus vrai.

Ce Premier Tome contient encore toutes les actions du Comte de Bonneval, pendant les deux premières années de son séjour à Constantinople, & l'adresse dont il se servit pour éviter la circoncision.

Le Second Tome renferme un détail de son voyage en Arabie & de sa conduite dans son Gouvernement ; son voyage à la Mecque & à Jérusalem ; son retour à Constantinople ; sa réunion avec son Eponse ; ses expéditions & ses exploits militaires en Hongrie dans cette dernière guerre, & les actions surprenantes de son Eponse, qui travestie en Cavalier, l'accompagna par tout.

On y trouve des Anecdotes très intéressantes ; de sages Maximes ; de très beaux Discours prononcés au Divan. On y développe la fine & rusée Politique des Courtisans de la Porte ; on y donne une Idée fidèle du génie des Turcs & des manies qui sont particulières à cette Nation. Il renferme encore plusieurs Historiettes amusantes ; toutes les révolutions qui sont arrivées de son tems ; une description toute particulière de Constantinople , du Bosphore de Thrace , de l'Isle de Chio : enfin la disgrâce qui arriva aux Chrétiens Latins dans cette Isle.

Cet Ouvrage paroît d'autant plus estimable , qu'il ne contient que la pure & simple vérité. Il est même presque impossible d'en douter, pour peu qu'on ait une légère connoissance de ce païs , & il est assuré que le Public sera aussi charmé des événemens qu'il renferme que de la manière avec laquelle ils sont traités : en un mot la beauté du stile , l'arrangement des matières , la nouveauté des sujets , la vérité des faits captiveront si parfaitement le Lecteur , qu'il ne pourra lui refuser son estime & son approbation.

AVERTISSEMENT.

Comme l'esprit de Critique ne laisse rien échapper , & qu'il saisit jusqu'à la moindre minutie pour exhaler sa bile, on a cru être obligé d'avertir que ce n'est pas par ignorance qu'on a suivi la pensée du Comte de Bonneval, lorsqu'il donne à la Mer de Mar-
mora

mora ou de Marmara, anciennement *la Propontide*, le nom d'*Hellepont*. Cette idée n'est pas nouvelle. Le Marquis de Bonac Ambassadeur de France à la Porte, & plusieurs autres Savans dans la Géographie ancienne & moderne, ont cru que l'Hellepont ne consiste pas seulement dans le Détroit des Dardanelles ou de Gallipoli; mais dans toute cette partie du Canal qui commence aux premiers châteaux jusqu'à Constantinople : ce qui forme un trajet d'environ 40. lieues.

On doit encore avertir qu'on n'a point exagéré en disant que les boulets de pierre qui servent aux canons des châteaux des Dardanelles pèsent 400. livres. Ils ont dix piés de circonférence, j'en ai mesuré exactement deux ou trois : ce qui doit faire comprendre qu'un globe de cette grosseur, & d'une espèce de marbre extrêmement dur, peut bien être de ce poids.

Certaines gens croiront aussi qu'on en veut imposer au Lecteur lorsqu'il est dit que dans le salut qu'on rendit au Comte de Bôneval, à son arrivée à Constantinople, il y eut une décharge de plus de six cens coups de canon. Cependant rien ne paroîtra plus vrai, si l'on fait réflexion qu'il se trouve ordinairement plus de cent vaisseaux dans le port de Constantinople tant grands que petits, & que même les barques, saïques, pinques, tartanes & autres qui y arrivent journellement comme en foule, étant obligés au salut, qui est réglé à quatre coups chacun, on concevra aisément qu'il n'y a point ici d'exageration; car en supposant seulement 100. bâtimens de toute espèce dans le port, & cette supposition n'est point trop forte, voilà déjà 600. coups bien comptés, soit de pierriers ou de canons. Ajoutés à cela l'artillerie de la ville & des forteresses, & on conclurra qu'il n'y a point encore d'hypérbole dans cet endroit.



ANECDOTES
VENITIENNES ET TURQUES,
O U
NOUVEAUX MEMOIRES
DU COMTE
D E
BONNEVAL,

Depuis son arrivée à Venise jusques à son
Exil dans l'Isle de Chio, au Mois
de Mars 1739.

PREMIERE PARTIE.

*Lettre du Comte de Bonneval à une Dame
Vénitienne de ses Amies en lui envoyant
ces Anecdotes.*



VOUS voulés, *Madame*, être ins-
truite de mes Avantures, les voi-
ci, car je ne cache rien à mes
Amis : il n'appartient qu'aux Sa-
vans du premier ordre de glacer les gens par
Tome I. A des

des refus, qu'ils donnent, à la vérité, pour de la modestie, mais qui n'est qu'une plate minauderie de l'amour propre. Voilà donc des Mémoires exacts, bien différens de ceux que l'on a publiés sous mon nom, & que je n'ai pû lire sans indignation. Je m'étonne que le Public ait pris le change si grossièrement & qu'il ne se soit pas revolté à la lecture de ces ridicules fables, qui n'ont d'autre mérite qu'un verbiage ampoulé.

Il y a environ dix-huit mois que je me mis à la tête d'un gros détachement pour surprendre un corps de troupes Allemandes. Déjà je le poursuivois avec chaleur depuis deux jours, lorsque je fus coupé par six Escadrons qui m'attaquèrent dans un défilé. L'escarmouche fut si vive que Mars en fureur ne pouvoit donner un plus cruel spectacle. Les Allemands animés par leur valeur, les Turcs par leur nombre & par mon exemple firent dans cette occasion des prodiges auxquels je ne m'attendois pas. Après six heures d'un combat sanglant & opiniâtre, les ennemis furent mis en déroute, & m'abandonnèrent le champ de bataille. On fit plusieurs prisonniers de marque, entre lesquels il se trouva un jeune Gentilhomme François, dont la bonne mine me prévint en sa faveur, ce qui m'engagea à le traiter avec beaucoup de cordialité. Cet Officier

sensu-

sensible à ma politesse voulut attacher sa for-
 tune à la mienne , & me suivit à Constan-
 tinople. Dès que je lui eus fait restituer
 son équipage , il me présenta les Mémoires
 dont vous m'avez parlé dans votre dernière
 Lettre. J'avoue que le Titre me frappa &
 que je les parcourus avec une curiosité avi-
 de. Les deux premiers Tomes me parurent
 assez bien imaginés. Patience , dis - je en
 moi-même , quoique cet Auteur ne donne
 qu'une légère teinture de mes démêlés avec
 le Marquis de Prié , je dois lui savoir gré
 de son zèle. Il m'attribue à la vérité bien
 des bagatelles indignes de moi. Cependant
 on doit excuser un Ecrivain qui n'a d'autres
 instructions que ses idées , ou tout au plus
 que des Mémoires tronqués & falsifiés. Mais
 à peine eus-je jetté les yeux sur le troisième
 Volume que je fus outré du personnage qu'il
 me fait jouer , & des extravagances qui y
 sont contenues , & qui ne sont propres qu'à
 un Héros de Roman. Les licences & les
 écarts de cet Auteur dans les descriptions
 qu'il donne des endroits où il me fait voya-
 ger , sont aussi défectueux que les aventures
 dont il me fait l'Acteur : Aventures aussi
 mal dirigées qu'elles sont ridicules. Voilà ,
 Madame , des raisons qui me forcent à vous
 tracer une juste idée de ma conduite en
 Turquie ; & cette idée-là , oui , j'en suis

assuré, bannira de votre esprit toutes les préventions que cet homme mal instruit auroit pu y glisser.

Comme vous aimés le stile pompeux des Orientaux, & que la Langue Italienne est plus propre à fournir aux Métaphores, aux comparaisons graves & sententieuses que la Françoisé, je me suis servi d'un célèbre Kal-fas, ou Précepteur, dont la sublimité des expressions vous enchantera. Quoique l'amitié dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Venise, ne vous ait laissé ignorer aucune de mes démarches, j'insère ici certaines particularités essentielles, afin de défabuser le Public.

Je fixe donc le commencement de ces Anecdotes à mes amours avec la belle Salvjati, & finis à ma retraite dans cette Isle, dont je vous peins la beauté. La description que j'en fais est bien différente de celle de l'Auteur de mes Mémoires: celle de Constantinople vous donnera encore des notions plus distinctes de son érudition. Ces endroits sont trop connus pour entrer dans un long détail; je n'ai donc fait qu'effleurer ces portraits, & je ne rapporte précisément que ce qui est échappé aux observations des Voyageurs.

L'empressement extrême avec lequel vous m'offrites un appartement chés vous, une pension

pension viagère de deux mille Sequins sur la
 Banque que vous me forçâtes d'accepter ,
 uniquement pour subvenir à mes plaisirs ;
 que dirai-je ? tous vos trésors que vous
 voulûtes partager avec moi me mirent dès le
 premier mois de mon arrivée, non seulement
 à l'abri de l'indigence ; mais encore dans une
 opulence capable de satisfaire une ame plus
 avide de richesses que la mienne. Ce n'est
 donc pas certainement la misère qui me por-
 ta à passer au Levant , comme on a voulu
 le persuader : c'est une justice que vous me
 rendez , je le sai : mes ennemis ont cru , en
 publiant cette imposture , me noircir davan-
 tage ; ils m'ont lâchement accusé d'avoir sa-
 crifié la Religion à un intérêt fardide.

Ici , *Madame* , vous criés à la calomnie ;
 l'ame & le cœur du Comte de Bonneval vous
 sont connus ; la noire accusation tombe , &
 vous vous irrites contre les imposteurs. Les
 plaisirs qui courent en foule de tous les coins
 de Venise dans votre superbe Palais , la joye
 qui naît , pour ainsi dire , sous vos pas , rem-
 plissoit tous mes desirs. Il ne se trouvoit
 aucun vuide dans mon cœur , il étoit aussi
 heureux du côté de l'amour. L'innocente
 tendresse que la charmante Salviati y avoit
 fait naître me dédommageoit avec usure de
 toutes les passions bruyantes auxquelles il
 s'étoit autrefois livré , quoiqu'avec ménage-
 ment.

Appuyé d'une protection aussi puissante que la vôtre , je ne pouvois sentir aucune inquiétude des poursuites de la Cour Impériale ; en un mot , vos soins empressés m'avoient mis à couvert de tout événement fâcheux. Je filois des jours sereins , rien n'égalait mon bonheur , honoré & recherché des plus illustres Sénateurs de cette sage République , je n'avois à craindre , ni trahison , ni ennemi. Le seul desir de la gloire m'engagea à écouter les propositions avantageuses qu'Achmet III. me fit faire. Vous n'ignorez pas encore que ce ne fut qu'avec l'agrément du Sénat que je me déterminai à avanturer un voyage à Constantinople.

Il est vrai que pour cacher mes desseins aux Emissaires de l'Empereur , j'adhérai aux avis de gens sensés qui eurent soin de publier ma mort & d'assurer qu'on m'avoit fait noyer dans le Canal de Rialto. L'aventure qui m'arriva avec Julie Salviati le dernier jour du Carnaval , donna même si bien le change à mes ennemis , qu'ils crurent que je ne paroîtrois plus entre les vivans ; en sorte qu'on ne me dévelopa point pendant six mois que je restai encore à Venise & que je passai sans accident dans l'Isle de Céphalonie , où le Gouverneur , votre illustre frère , m'attendoit depuis plus de deux mois. De là je m'embarquai pour Candie , où deux Galères Tur-

ques

ques étoient fretées pour me conduire à la sublime Porte. Je ne vis dans ce voyage ni Corsaire Maltois , ni l'Isle de Chio , qui est hors de la route de plus de cent lieues.

A l'égard de ma Religion , il fera plus difficile de me laver de la fausse démarche, dont l'Auteur des Mémoires m'accuse. Un Chrétien porter le Turban, être revêtu d'un emploi considérable, posséder la bienveillance d'un Empereur Musulman, voilà, dit-on, des preuves décisives contre le Comte de Bonneval; personne ne peut douter qu'il ne se soit fait circoncire. Eh! non, Madame, non, un homme de ma trempe & de mon caractère ne ternit point sa gloire par une action si lâche. Il est vrai, je crois même que vous en êtes persuadée, que je n'ai jamais été hypocrite, ni dévot. La Religion naturelle est la seule que j'admets, je ne reconnois point d'autre système de foi depuis plusieurs années. En un mot ma Religion est celle de l'honnête homme, & l'honnête homme aime la gloire & l'honneur, quoiqu'il ait des sentimens particuliers touchant le culte qu'il doit au Créateur. La force de l'usage fait tout, souvent une pré-
vention ridicule a plus de crédit que les loix les plus sacrées. Vous souvient-il, Madame, de la réflexion que vous fîtes à

l'occasion du mariage de Dona Joanna votre femme de chambre? Comte, me dites-vous, n'admirez-vous pas la force de la coutume, & quelle autorité elle a dans le monde? Avec trois mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille à la vue & du consentement de tout le monde, & cela s'appelle un sacrement administré par une personne sacrée. La même action, sans ces trois mots, est un crime énorme qui deshonne une aimable personne. Le père & la mère dans la première circonstance se réjouissent, se félicitent de l'établissement de leur fille, ils mènent eux-mêmes cet enfant chérie entre les bras de son époux; & dans la seconde le chagrin & le desespoir s'emparent de leur cœur, ils la font enfermer & la traittent avec la dernière rigueur. Il faut avouer que les loix sont bien plaisantes. Eh! oui, Madame, votre esprit est trop éclairé pour attacher le salut à de vaines observances légales; ce sont de pures minuties que Dieu n'exige d'une créature raisonnable, que pour conserver l'harmonie dans la société civile.

Pendant que j'étois au service des Princes Chrétiens, je fréquentois peu les Eglises; aujourd'hui que je suis parmi les Turcs, je vais aux Mosquées. J'ai vécu en France, en Allemagne & ailleurs, sans faire, pour ainsi

ainsi parler , aucun acte de la Religion Chrétienne. Je prie Dieu en Turquie , j'imité les Turcs sans être Musulman. Je reconnois un être suprême , je l'adore en esprit & en vérité , sans me fixer à aucun culte particulier , & ma conscience ne me fait aucun reproche sur cet article. Enfin ma conduite à Venise doit vous avoir donné une idée que mes principes sont ceux des honnêtes gens.

Comme la fuite de Julie Salviati vous a donné des préjugés qui peut-être ne lui sont pas honneur , & que vous avés ignoré jusqu'ici bien des circonstances au sujet de nos amours , vous lirez sans doute avec plaisir son Histoire , & je suis assuré que vous lui rendrés toute vôtre estime. Nôtre tendresse mutuelle prouvera encore au Public qu'il se trouve de pures amours , uniquement appuyées sur l'estime & sur le mérite. En effet , le parfait mérite se fait toujours craindre & respecter par ceux mêmes qui sont les moins scrupuleux à franchir les bornes de la pudeur. Aussi ma tendresse pour cette adorable personne , quoiqu'extrêmement vive , trembla-t'elle toujours à l'aspect de sa rigide vertu , & aujourd'hui qu'elle est mon unique épouse , elle conserve encore un empire si despotique sur mon esprit , que ses conseils sont pour moi des ordres sacrés auxquels je

ne suis jamais réfractaire. Je puis vous assurer que sans ses salutaires avis j'aurois succombé plusieurs fois à la rusée politique des Grands de la Porte , dont la jalousie s'est épuisée en détours , afin de m'éloigner de la Cour. Ils ont enfin réussi ces envieux , mais mon exil dans cette Isle a été accompagné de circonstances si honorables que je puis me consoler & me féliciter de cette épreuve de disgrâce : je fais même des vœux pour que cet exil heureux ne finisse qu'avec ma vie. Ici je jouis d'un doux repos & de tous les plaisirs que peut offrir la campagne la plus délicieuse qu'il y ait , peut-être, au monde ; mes occupations champêtres m'amusent. Car je suis raisonnable , cette façon de divertir ne peut devenir ennuyeuse à un homme de mon âge , qui a joué un assez beau rôle dans le monde. Adieu, Madame , je fais aussi des vœux très-ardens pour la conservation de vos jours. Je suis, &c. à Chio, ce 18. Juin 1739.

HISTOIRE DE JULIE SALVIATI.

J'ai trouvé par mon expérience que notre ame se plie , pour ainsi dire , comme on le veut. Naturellement impatient j'ai souffert des injustices atroces & une prison rigou-

goureuse avec plus de docilité que je n'eusse osé l'espérer. Je trouve même aujourd'hui de la douceur & du plaisir dans mon exil, preuve certaine que mes passions s'affoiblissent. Je fors d'Allemagne la rage & le désespoir dans le cœur ; je trouve à Venise une Héroïne dont les appas l'appaisent & le rendent docile & soumis. Tel fut Hercule à la vue de Déjanire.

Une Dame riche & généreuse m'arrache tout à coup de l'affreuse misère, où m'avoit réduit l'avidité insatiable de mes ennemis. Une autre me donne des chaînes, qui ôte tout espoir à ma vengeance. La prodigalité de l'Illustre *Cornaro* m'élève en un moment d'un état d'indigence dans un état de prospérité ; la charmante *Salviati* m'inspire la douceur & la clémence par une tendresse excessive & respectueuse qui fait aujourd'hui mon bonheur. Mais entrons dans un détail plus circonstancié, où il y ait moins d'enthousiasme.

Déjà depuis trois mois je goûtois dans le Palais de cette généreuse Dame tous les plaisirs d'une vie d'autant plus délicieuse, que je sortois d'une situation cruelle & forcée, qui m'avoit presque réduit sur les rives du tombeau ; un appartement superbe, une table délicatement servie, une compa-
gnie

gnie spirituelle & choisie , la bonne chère , le jeu , les concerts , la danse , la promenade avoient succédé à une dure captivité , aux craintes & aux allarmes causées par les injustes détours d'un Conseil qui ne respiroit que ma mort. Cette vie agréable avoit remis peu à peu le calme dans mon cœur ulcéré. Déjà je commençois à goûter une espèce de tranquillité , mais cette paix intérieure fut bien-tôt troublée par un objet enchanteur , & cet objet est ma tendre Epouse , la trop charmante Salviati , née à Padoue d'une famille aussi distinguée par sa noblesse , que par les Grands Hommes qu'elle a produits à la République presque dans tous les siècles. Cette aimable personne ne venoit jamais à Venise que dans le tems des Masques ; en sorte que le Carnaval qui commença cette année dès les fetes de Noël me procura sa connoissance. Madame Cornaro chés laquelle elle logeoit ordinairement , ne m'en avoit jamais parlé. Aussi sa première vue me causa un saisissement si étrange , que je tombai dans une espèce d'anéantissement. Je fus comme ébloui de ses attraits ; le souris malin avec lequel elle me demanda si je me trouvois mal , réveilla mes sens enchantés ; une heure de conversation acheva ma défaite ; ici ce Soldat intrépide , ce fier guerrier qui

qui ne respiroit que la vengeance , qui n'aimoit que la gloire , est vaincu , déconcerté , soumis , & va s'amuser à filer comme le Héros de l'Antiquité ; mais qui n'excusera pas ma foiblesse ? puisque j'étois moins coupable que ce demi-Dieu du Paganisme , & que cette nouvelle Déjanire l'emportoit infiniment sur l'ancienne.

En effet jamais rien de si beau n'avoit paru dans le monde , telle est du moins encore ma pensée : elle est aussi sage que belle , son ame est ornée d'une modestie parfaite ; mon Copiste ajoute que cette modestie-là éclate dans ses moindres actions avec cette vivacité charmante qu'on voit dans les fleurs rares : oui , continue-t'il , une tulipe variée par le plus bel incarnat de mille couleurs délicates ne peut former un si merveilleux assemblage de perfections que celles qui se trouvent dans Julie Salviati , aujourd'hui Comtesse de Bonneval. Excusés , je vous prie , le stile trop ampoulé de mon Kalfas : cet homme élevé parmi les Orientaux donne furieusement dans l'hyperbole ; mais voici du naturel. Représentés vous une personne de dix-huit ans que l'Amour a pris plaisir à former , dont les graces accompagnent toutes les actions , aussi belle que Venus , aussi sage que Minerve , savante ,
spi-

spirituelle , courageuse , délicate , fidèle , sincère , libérale & constante : tel est son caractère , tel est son portrait. Cette fille incomparable étoit orpheline : sa mère mourut peu de jours après l'avoir mise au monde, comme si la nature s'étoit épuisée à enfanter un prodige. Elle étoit redevable de son éducation à une Tante vertueuse dont elle devoit hériter des biens considérables. Mes actions & mes malheurs l'avoient disposée en ma faveur : très instruite de mes infortunes & de mes exploits militaires , elle ne parloit de moi qu'avec éloge ; ainsi je n'eus point de peine à gagner ses bonnes grâces : elle me donna même des marques de sa bienveillance. Après deux ou trois conversations , nôtre penchant mutuel se fortifia en très peu de tems , en sorte que nous devînmes bien-tôt inséparables.

Comte , me dit-elle un jour , où je m'efforçois à lui prouver mon amour , une inclination naturelle m'entraîne vers vous , je vous estime infiniment , & peut-être je... mais que cet aveu sincère ne vous porte point à la témérité , ni à blesser le respect que vous devés à mon sexe & à ma naissance. Vous me connoissés peu : l'amour n'est pas ce que je cherche dans un homme , je ne suis point ennemie de la tendresse , j'aime un

cœur

cœur tendre , mais sans foiblesse , un cœur généreux que toutes les femmes m'envient , je sens même que je ne puis aimer qu'un Héros. Vos glorieuses actions m'ont touchée sans vous connoître , votre mérite achève ce que la renommée avoit si bien ébauché , & sans les liens qui vous asservissent au joug de l'Hymen , je ne hésiterois pas un moment à vous persuader du don de mon cœur par celui de ma foi.

Ah ! adorable Julie , m'ecriai - je avec transport , quel doux espoir vous donnés à mon cœur ! Le chagrin , où mes disgraces m'ont plongé , est-il à comparer au plaisir que vous me causés aujourd'hui ? Ici je me jetai à ses genoux ; elle m'y souffrit sans le vouloir & sans s'y opposer ; elle me considéra dans cette posture avec un plaisir dont tous ses sens parurent troublés ; des larmes lui échapèrent , elle porta la main sur ses yeux , moins pour me cacher ses pleurs que par cette honte aimable qui n'ose se produire , ni se cacher. Je lui baisai respectueusement la main , alors elle se défia de mou respect & de son amour. Comte , me dit-elle , relevez vous , cette posture humiliée ne convient ni à vous , ni à moi ; votre triomphe est parfait , n'ayés donc point recours à des moyens imposteurs pour me séduire. Parlés sincèrement

ment & je vous écoute. Revenu de mon délire, je reste encore un moment dans l'état d'un homme qui voit dissiper par un réveil fâcheux les flatteuses images d'un beau songe; enfin mes sens se raniment, la parole me revient. Sage Julie, lui dis-je, je respecte votre vertu, j'adore vos charmes, ainsi ne craignez rien de mes transports; un rayon d'espérance me fait déjà envisager comme certain le bonheur de vous être uni. L'épouse que j'ai en France ne peut y mettre d'obstacle. Exilé pour jamais de ma patrie, marié sous de mauvais auspices, je crois qu'il sera facile de faire rompre ces liens, encore plus onéreux à mon épouse qu'à moi. Une bonne somme distribuée à propos & avec ménagement portera la Cour de Rome à consentir à un second hymen; mais, aimable Julie, j'aime la gloire, je ne respire qu'après la vengeance, vous n'ignorez pas même que ces motifs m'ont déjà fait écouter les propositions du Grand Seigneur. Que deviendrez-vous pendant mon séjour en Turquie? ou plutôt que deviendrai-je séparé de vous?

Eh! Comte, répondit cette courageuse fille, pensez-vous qu'en vous épousant, je veuille obscurcir votre gloire & vous retenir

dans

dans l'oisiveté & la mollesse ? non , cher
 Comte , j'aime trop la grandeur d'ame , le
 courage & l'héroïsme , pour vous prescrire
 des bornes si étroites. La Turquie me fera
 aussi chère avec vous que la ville qui m'a
 vu naître ; dès que vous aurez un état fixe ,
 je vole entre vos bras , il n'y a point de pé-
 nals que je n'affronte , point d'obstacles que
 je ne franchisse , point de voyage que je
 n'entreprenne pour vous donner des mar-
 ques de mon sincère attachement. Ainsi
 que votre tendresse pour moi n'interrompe
 point les arrangemens que vous prenés avec
 la Porte , & comptés sur ma parole.
 J'entreprendrois en vain d'exprimer quel-
 les furent les douceurs des entretiens que
 nous eûmes tous les jours ensemble : on ne
 peut peindre l'amour aussi beau qu'il est ,
 tendres plaisirs , ravissante joye , momens dé-
 licieux , c'est ainsi que s'écoula mon séjour
 à Venise depuis l'arrivée de cette adorable
 personne. Ces promesses sortoient d'une
 trop belle bouche pour ne les croire pas sin-
 cères , des regards confus que ses beaux yeux
 jectans me lançoient à chaque instant , me
 faisoient hâter mes desseins. Je m'appliquai
 donc tout entier à faire solliciter à la Cour de
 Rome mon divorce , & à conclurre la négo-
 ciation delicate , où je m'étois engagé avec
 Tome I.

Sa Hauteſſe : en voici les principales circonſtances.

A peine fus-je arrivé à Veniſe, que tout le peuple fut imbu de ma retraite dans cette ville. Méhémet Baſtame, Pacha d'Albanie, ſ'y trouvoit alors, pour régler certains différens ſurvenus entre des Officiers Vénitiens & Turcs, au ſujet d'un poſte important dont les uns & les autres vouloient ſ'emparer. Ce brave Mufulman me connoiſſoit particulièrement; nous nous étions vus pluſieurs fois en Hongrie, nous avions même contracté enſemble quelques liaiſons. Le Pacha informé que j'étois à Veniſe ne balançoit point à me rendre une viſite. Nous nous vîmes depuis ce tems preſque tous les jours, ainſi bien loin de meſurer mes démarches à cet égard, je n'en fis aucun myſtère & toute la ville en fut inſtruite. Il eſt vrai que cette manière d'agir peu ménagée penſa me coûter la vie. Le Conſeil Aulique averti de cette union étroite en prit ombrage. Il fallut donc ſe contraindre davantage pour ne point compromettre un Sénat illuſtre qui me fa- voriſoit de ſa protection, & qui me rendoit des honneurs infinis. Mais cette circonſpection fût un peu tardive; mes entretiens avec Méhémet m'expoſèrent à pluſieurs dangers que je n'évitai que par les ſoins de l'a-
dora-

dorable Julie, qui, toujours attentive à ma conservation, développa jusqu'à neuf Emis-faires, envoyés pour m'arracher la vie. Deux furent pris & exécutés secrètement; six autres se sauvèrent à Padoue, & ensuite se dissipèrent. On donna de si bons ordre que le neuvième tomba entre mes mains. Il est certain que je ne lui aurois fait aucun quartier sans la vertueuse Salviati. Elle ne voulut jamais permettre que je le sacrifiasse à ma vengeance. Comte, me dit-elle, ne souillez point vos mains dans un sang si infame, faites voir dans cette occasion que vous êtes le maître de vos mouvemens; un lâche assassin n'est pas digne de votre courroux. C'est la misère, m'a-t'il dit, qui l'a engagé à se charger de cette horrible action. Eh bien! prouvés à vos ennemis, qu'une ame comme la vôtre ne punit qu'en recompensant. Tiens, dit-elle, malheureux, en lui donnant une bourse de cent sequins, va-t'en, fors au plus vite de la ville, & ne t'expose point à tomber entre les mains de la Justice. J'avoue que cette générosité me pénétra d'admiration, & excita dans mon ame des mouvemens de pitié qui m'avoient été inconnus jusqu'alors, ce qui m'engagea à joindre encore une pareille somme que je donnai à ce malheureux, en le faisant évader. Alors

cet homme pénétré de la plus vive douleur, vouloit s'arracher la vie, & si je n'eusse remis le calme dans son esprit, je crois que c'étoit fait de ses jours.

Méhémet Bastame, effrayé des périls où il m'avoit exposé, prit de si justes mesures que nous pûmes conférer ensemble sans crainte. Le tems du Carnaval nous fournit un nombre d'occasions de nous voir, & lorsque je ne pouvois traiter avec lui, la belle Julie me servoit d'Agent. Le Pacha ayant envoyé mes propositions à la Porte, toutes mes demandes furent acceptées, excepté celle de la liberté de conscience, sur laquelle j'avois le plus insisté, mais Méhémet m'ayant donné des idées sur cet article, je résolus d'en profiter sans vouloir m'opiniâtrer à une chose dont je ne serois peut-être pas le maître. Je me suis bien trouvé de cette conduite, par là j'ai évité la fautive démarche qu'on m'attribue mal à propos.

Il étoit stipulé, entre autres articles, que j'aurois un Corps de 30000 hommes sous mes ordres & à ma disposition, que je serois pourvu d'un bon Gouvernement avec le Titre de Pacha à trois Queues, & que j'aurois dix mille aspres d'appointement par jour, ce qui revient environ à la somme de
quar-

quarante cinq mille livres par an ; enfin, que
 je commanderois une armée en chef, sup-
 posé qu'il survînt une guerre avec l'Empe-
 reur. Ces principaux points ayant été rati-
 fiés par le Divan, on donna ordre au Gou-
 verneur de Candie de préparer deux galères
 pour me conduire à la Sublime Porte.

Le Sénat de Venise, assuré d'avoir en ma
 personne un zélé protecteur auprès de Sa
 Hauteffe, fut charmé de mon dessein & des
 conditions honorables que le Sultan m'avoit
 accordées ; mais il conclut qu'il falloit diffi-
 muler adroitement & me faire passer pour
 mort, aussi-tôt que le Carnaval seroit expiré.
 Méhémet Bastame partit au mois de fevrier,
 & dès qu'il eut quitté la ville, toutes les pré-
 ventions se dissipèrent. Je crois que le Pu-
 blic ne sera pas fâché de voir ici une courte
 idée de Venise & un détail de plusieurs cir-
 constances qui précédèrent mon embarque-
 ment, sur tout mon aventure qui fit croire
 ma mort certaine. Venise est sans contredit
 le plus délicieux séjour de l'Europe, la ville
 la mieux policée & la plus agréable de tou-
 te l'Italie, assise au milieu de la mer. Tous
 ses édifices sont, pour ainsi dire, isolés par
 de larges & beaux canaux d'une eau trans-
 parente & pure qui ne souffre aucune im-
 pureté.

Les faites des maisons, les mâts & les banderoles des vaisseaux, de vastes jardins ornés d'arbres touffus, un nombre prodigieux de gondoles extrêmement propres & presque toutes dorées, la somptuosité d'une infinité de beaux palais & d'autres édifices superbes où le marbre, le porphyre, le jaspe, l'agate & autres pierres rares brillent de toutes parts, donnent à la fois dans le même tems & dans le même lieu, le spectacle le plus agréable & le plus varié qu'il y ait peut-être au monde. Un air pur, tempéré, & serein fait succéder le printems à l'automne, & l'automne au printems. Les glaces, les frimats, & le rigoureux Aquilon ne s'y font presque jamais sentir, ni les ardeurs trop ardentes d'une Canicule brûlante. De doux zéphirs qui se jouent sans cesse sur le Sein Adriatique tempèrent la chaleur, & dissipent le froid trop âpre. L'Astre du jour n'y est presque jamais offusqué par ces nuages & ces brouillards épais qui rendent incommodes & malsaines toutes les villes maritimes de l'Occident. Ce n'est point un pays ingrat, mais fertile. On trouve à Venise des fruits délicieux presque dans toutes les saisons. Ces édifices superbes qui semblent sortir comme du sein des Lacunes où ils sont bâtis, sont accompagnés de grands & magnifiques jardins.

dins. Les eaux de la mer affaîssées sous un terrain gras & délié y filtrent avec tant d'économie, qu'il produit avec abondance. D'ailleurs la terre ferme dont cette ville est très voisine, fournit avec profusion le nécessaire, le commode, l'agréable & le délicieux. Il est vrai que ce n'est plus cette Venise dont le commerce florissant a excité autrefois la jalousie d'un nombre de Souverains. Aujourd'hui il est presque anéanti, ce qui a épuisé ses forces; de sorte que sa faiblesse la met hors d'état de faire des conquêtes; mais aussi il faut avouer, que la sagesse de son Gouvernement & son heureuse situation la rendent indomtable.

J'ai même remarqué que Venise hors le tems des Masques peut devenir ennuyante à un étranger; à moins qu'il ne soit parfaitement connu. Le Vénitien est naturellement défiant, soupçonneux & jaloux. Il n'accorde pas facilement son amitié; mais aussi, dès qu'il l'a placée chez quelqu'un, elle est aussi durable que la vie. Son bien, sa fortune, sa personne sont autant à ses amis qu'à sa famille.

Dans le tems des Masques, on se dédommage des ennemis qu'on effraye le reste de l'année. Alors on ne distingue personne, la politesse est générale. On vante beaucoup les Opéras de Venise; cependant j'a-

vourai, que je m'y suis souvent fort ennuyé. Otez en les décorations, & la musique, (encore faut-il être connoisseur pour goûter le fredonnement Italien) le reste est pitoyable. Les voix sont trop efféminées, le Récitatif est choquant, le trop petit nombre d'Acteurs est encore un défaut qui fatigue, les danses sont lascives & peu modestes : en un mot les Operas François, tel que celui de Paris, l'emporte infiniment sur celui de St. Jean Chrysostome de Venise, qui passe pour le plus fameux de toute l'Italie. Mais laissons ces digressions aux Voyageurs.

La charmante Salviati qui avoit approuvé mon voyage de Constantinople & les conditions honorables du Sultan, trembloit cependant à la seule pensée du péril où j'allois m'exposer. Je sai, me disoit-elle souvent, que les Turcs gardent leurs promesses très religieusement. Je n'ai rien à craindre pour votre vie, j'en conviens, mais la Religion m'inquiète. Je frémis quand je pense que vous serez peut-être forcé à embrasser le Mahométisme.

Bannissés de votre ame, adorable Julie, ces chimères. Mehémet Bastame m'a montré une lettre de deux Imans, Substituts du Muphti, auxquels il a écrit à mon sujet. Ils feront, disent-ils, en sorte de me soustraire

raire au couteau sacré de la circoncision ;
 un présent de deux mille ducats m'exemptera
 de ce nouveau batême. Ils ajoutent que de-
 vant être chargés de mon instruction , ils
 auront soin de publier qu'ils l'ont faite en
 secret , que je n'avois qu'à insister pour que
 la Cérémonie ne se fit point en public , ce
 qu'on n'avoit garde de me refuser. J'avoue
 que ma réputation en souffrira , & que le
 Public me croira véritablement Mahométan.
 Il aura raison , ce Public , supposé que toute
 la foi de l'Alcoran consiste à porter le turban
 & les habits Turcs ; mais les gens éclairés &
 qui me connoissent ne se persuaderont jamais
 que je me sois fait circoncire. Je vous assure
 même que si le Pacha d'Albanie ne m'avoit
 pas fourni cette idée , & n'eût pas employé
 son crédit pour me faire éviter cette action ,
 je ne me serois jamais déterminé à passer en
 Turquie.

Vous êtes trop raisonnable , belle Julie ,
 pour vous former des scrupules sur mon
 espèce de métamorphose. Ainsi n'hésitez
 point à me donner la main , afin que j'em-
 porte avec moi le doux nom de votre Epoux.
 Mais que cette séparation causera d'alarmes
 à mon tendre cœur ! Je ne puis y penser
 sans frémir.

Rome enfin étoit déjà sur le point de se

determiner en nôtre faveur , mes amis me marquoient que les dix milles ducats avoient fait des prodiges , de sorte qu'il fallut s'éclipser , la belle Julie , pour en imposer à ses parens , & moi pour donner le change à mes ennemis. Cette belle personne ayant pris de justes mesures afin de mettre à couvert pour environ quarante mille sequins , tant en joyaux qu'en argent & en autres effets , il ne fut plus question que d'en imposer au peuple crédule , & voici l'expédient dont je me servis.

J'avois une gandole qui m'appartenoit , je trouvai , sans être apperçu , le moyen de faire dans le fond un trou que j'eus bien soin de boucher & de couvrir. J'avois fait faire deux sacs de cuir bien passé , en forme de vessie , & bien ajustés pour soutenir la belle Salviati sur l'eau. Deux de mes amis devoient se poster avec un léger esquif dans un endroit marqué , afin de nous donner du secours. Tout étant ainsi disposé , je fis voguer mes Gondoliers avec beaucoup de vitesse sur le Canal de Rialto , & lorsque je fus au lieu désigné ; je pris si bien mon tems que ma gondole enfonça presque tout à coup. Alors mes gens effrayés se jetterent à la nage , je saisis ma Maîtresse par la main , je me précipitai avec elle dans le Canal , &

nous

nous fûmes secourus presque à l'instant par nos deux amis. Ma gondole que le mouvement de l'eau avoit renversée, ne s'étant trouvée que le matin même affés éloignée de la ville, tout le peuple crut non seulement nôtre perte assurée, mais même accusa mes ennemis de cet accident, lorsqu'on aperçut le trou qui étoit dans le fond de la gondole.

Plusieurs personnes qui étoient du secret, ayant publié que nos corps emportés par le reflux avoient été trouvés sur les côtes d'une isle voisine, personne ne douta plus de ma mort. La Tante de la belle Salviati parut inconsolable : la plus grande partie des Citoyens chantoient nos louanges ou plutôt nos Oraisons funébres ; en un mot, nous fûmes persuadés de l'estime du peuple. Dès que nous eûmes atteint l'esquif, nous voguâmes vers un endroit écarté, où nous mîmes pié à terre. On avoit fait disposer deux appartemens fort commodes dans le palais d'un riche Juif, qui, après avoir quitté sa Religion, avoit acquis le Titre de Noble Vénitien pour la somme de huit mille sequins, & comme ces sortes de Nobles qu'on appelle *ad honores* ont de grands ménagemens à garder avec le Sénat, on crut que nous y serions tout à fait inconnus. Ce

Noble

Noble p^{ost}iche passoit pour un homme de probité : je le pensois pieusement, du moins ne me donna-t'il aucune preuve du contraire pendant mon séjour chés lui. Quand on se plaint des méchans amis, il faut craindre que l'amour propre n'exagère leurs défauts & que l'on n'ait aussi quelque tort de son côté. Car il est fort naturel & fort ordinaire de condamner les autres pour s'excuser. Cependant les persécutions qu'il fit à ma chère Epouse après mon départ, étoient tout à fait indignes d'un homme de bien. Voici en peu de mots son portrait.

Cet homme âgé environ de trente ans avoit une physionomie assez revenante, & une figure assez bien prise, quoique petite ; mais avec tous les vices du cœur & de l'esprit des Italiens, taciturne, vindicatif, jaloux jusqu'à l'extravagance. Une hypocrisie finement masquée couvroit une ame perfide & traître. Il joignoit outre cela la bizarrerie à la raison, la pédanterie à la science, l'orgueil à la morale, la tyrannie à la fausse vertu, & l'amour au libertinage. Un caractère si souillé ne me fut point impénétrable ; après huit jours de fréquentation, je prévis des malheurs. Ma prévention ne se trouva que trop juste par la suite, & quoique ces infortunes ne soient pas tombées

sur

sur ma personne , la belle Salviati qui en fut le martyr étant un autre moi même , j'en ai ressenti tout le contre-coup. Le Signor Barnetti , (ainsi s'appelloit ce personnage) possédoit des biens immenses , avoit un palais superbe où l'or , l'azur & les pierres les plus précieuses brilloient de toutes parts.

Son Epouse à la quelle on pouvoit sans flatterie donner le titre de belle, n'avoit non seulement aucun de ses défauts , mais même elle possédoit toutes les qualités contraires. Son ame convenoit assurément à son corps; en sorte que sans le secours de cette vertueuse Dame j'aurois perdu sans ressource cette chère Epouse que j'adore. Peut-être même auroit-elle été la victime des fougueux emportemens de ce scélérat. Cependant je dois lui rendre cette justice , il dissimula si adroitement l'espace d'environ six mois que je demeurai chés lui , que je crus plus d'une fois m'être trompé & n'avoir pas développé son horrible naturel. La sécurité de ma charmante Maîtresse à ce sujet étoit trop parfaite pour vouloir la troubler par les idées fâcheuses que je prévoyois. Il faut souvent se gouverner selon les rencontres que la raison ne peut deviner , car il semble que l'infortune ait ses caprices & son heure du berger aussi bien que l'amour. Ainsi je
gardai

gardai un profond silence sur mes découvertes, craignant de me tromper, mais le tems ne vérifia que trop bien mes justes soupçons.

L'impatience où j'étois de devenir l'Epoux de Julie Salviati ne pouvoit être modérée que par les nouvelles favorables que je recevois de Rome presque tous les jours. Cependant cette Cour me fit languir encore près de trois mois. Il est vrai que ma tendresse pour cette charmante personne s'étoit insensiblement changée en une parfaite amitié ; or quand l'amour devient amitié, il demeure à cette amitié je ne fais quoi de doux, d'agréable, & d'ardent qui vaut bien la jouissance, après laquelle on soupire pourtant sans cesse.

Enfin cette permission tant désirée arrive, & j'épouse mon aimable Maitresse en présence de quatre personnes, savoir, deux Sénateurs, mon hôte & son Epouse. La circonstance de mon mariage à Venise, peut-être même encore ignorée dans cette ville, paroitra sans doute fabuleuse & controuvée. Cependant rien n'est plus réel que cet hymen. La permission de la Daterie en fait foi, & cette permission est entre les mains de l'Ecclésiastique qui nous épousa. C'est un homme sage & vertueux qui possède un

em-

er. emploi des plus honorables de la Républi-
 ms que. D'ailleurs les gens qui connoissent
 up. l'esprit de la Cour de Rome ne revoqueront
 point en doute un fait de cette nature, per-
 oux suadés que les Dataires ou les Secrétaires de
 rée cette Chancellerie expédient toutes sortes
 ce. de Brefs à force d'argent. La coutume qui
 Ce. fait tout est cause que le monde est gouver-
 près né par des abus comme par des Loix. Vaut-
 effe on dissoudre un mariage, épouser sa cou-
 in. sine, sa nièce, sa belle-sœur même, s'exem-
 mi. ter des vœux du Célibat qu'on a jurés aux
 de. pié des autels, tout cela se fait à Rome.
 ux, Les graces y sont taxées, on obtient des
 ou. dispenses à tout prix. L'intérêt sordide de
 ant cette Cour, est si connu que le riche en
 ve, profite souvent aux dépens du pauvre. Ce
 pré. sont des droits que ses partisans appellent
 Sé. sacrés, & que d'autres regardent comme
 cir. pe grands abus. Ces iniques privilèges sont
 eut. maintenus avec un art admirable. Cette
 le, Cour aussi adroite à soutenir son crédit, que
 yée. fertile en inventions, parvient presque tou-
 hy. jours au terme qu'elle se propose. Je n'ig-
 foi, nore pas que la plupart de ces Brefs sub-
 de. reptifs s'expédient à l'insçu du saint Père,
 un. mais ils s'expédient toujours & à une infi-
 un. nité de gens qui croient leur conscience en
 repos, lorsqu'ils sont munis de ces per-
 mis-

missions. Telle fut aussi notre sécurité à cet égard, nous nous inquiétâmes peu de la validité ou de l'invalidité du Bref, & nous en profitâmes.

Il seroit difficile de rendre d'une manière sensible les transports de joye que nous ressentîmes l'un & l'autre en recevant cette agréable nouvelle. Au lieu de nous dire des choses passionnées au sujet de notre hymen, & de nous faire des protestations tendres, nous restâmes comme immobiles. Nous nous regardions sans parler, on voyoit dans nos yeux, dans notre contenance, je ne sais quelle douce confusion, je ne sais quel désordre touchant qui nous enflamma l'un pour l'autre davantage, & qui arracha mille tendres soupirs de nos cœurs. Cependant j'ignore si l'assurance de mon bonheur me causa plus de joye que de chagrin. Si d'un côté je me voyois au comble de la félicité, de l'autre, la nécessité de nous séparer bientôt & d'abandonner cette chère femme m'affligeoit cruellement, & il est assuré que sans la force d'esprit de l'adorable Julie j'aurois préféré une solitude inconnue, à tous les honneurs qui m'attendoient à la Cour Ottomane. Irrésolu, incertain, je balançai bien des fois à rompre mes engagements avec Sa Hauteſſe, de sorte que mon

état

état heureux étoit souvent troublé par les
mers chagrins de l'absence. Telle fut ma
situation pendant les trois derniers mois de
mon séjour à Venise.

La courageuse Salviati à force de caresses
me détermine enfin à fixer mon départ. „ Il
faut, me disoit-elle souvent, que la rai-
son nous empêche de prendre si fort les
choses à cœur; nous devons nous conso-
ler par l'espérance d'une prochaine réu-
nion, il faut bien espérer: le chagrin, la
tristesse tuent à la fin. La profession de
guerre que vous avés faite dès votre ten-
dre jeunesse, & celle d'avoir essuyé de
cruelles disgraces doivent vous avoir tel-
lement endurci, que vous ne devés plus
sentir ce qui abbat la plupart des autres
hommes. Ranimés donc ici votre cou-
rage, volés où la gloire vous appelle. „
En un mot ses sages conseils & mon devoir
me donnèrent assés de force pour entre-
prendre ce long voyage.

Après avoir tout disposé, le Signor Bar-
betti qui ne soupiroit qu'après mon éloigne-
ment, nous fit sortir la nuit, (car Julie
voulut m'accompagner jusqu'au vaisseau)
nous déguisa si bien l'un & l'autre qu'on
ne nous reconnut point; nôtre petit voyage
fut bien-tôt terminé. Le Capitaine de la

frégate que je devois monter ayant des ordres précis de mettre à la voile dès que je serois à son bord, nous força enfin à nous séparer. On doit croire que nôtre adieu fut tendre; Je pars, chère Julie, lui dis-je, & ma douleur est si vive que mon ame est prête à s'échaper & vient jusques sur mes lèvres. Consolés vous, cher Comte, répondit-elle, soyés plus tranquille; je ne vous perdrai point de vue, je vous parlerai sans cesse; les mers ne peuvent séparer deux cœurs comme les nôtres, ils sont trop unis pour jamais s'oublier. Cependant je la sentis chanceler, & elle tomba en défaillance entre mes bras. Peut-être prévoyoit-elle les terribles épreuves qu'eut à soutenir sa vertu. Enfin ses sens se raniment, les ténèbres dont ses beaux yeux s'étoient couverts se dissipent. Adieu, me dit-elle, en s'éloignant de moi incontinent, partés: néanmoins elle s'arrête encore, me considère; j'espère, s'écrie-t-elle, vous rejoindre dans peu, je fixe toutes mes pensées sur cette flatteuse espérance. Je connois aujourd'hui, que tout ce qui n'est point amour n'occupe pas longtemps ceux qui s'aiment. Ensuite elle court se jeter dans sa gondole, fend les ondes du Sein Adriatique & dispaeroit dans un moment à mes yeux. Cette séparation cruelle

me fut si sensible que je n'envisageai aucun objet jusqu'à mon arrivée dans l'Isle de Céphalonie. Ici j'interromps ma narration & le cours de mes aventures, pour laisser à ma tendre Epouse le soin de finir son Histoire. C'est elle qui l'a écrite, & le Kalfas n'a fait autre chose que d'en châtier le stile & de l'enrichir de ses expressions orientales.

Dès que j'eus quitté le Comte de Bonneval, une langueur mortelle s'empara de mon esprit avec tant de violence que je tombai dans une espèce d'anéantissement, où je restai l'espace de dix jours; mais peu à peu la flatteuse espérance de le revoir bientôt ranima mon courage, & je ne songeai qu'à dissiper mes ennuis. L'aimable Epouse de Barnetti, qui ne m'avoit pas abandonnée d'un moment, contribua beaucoup à me réveiller de mon état léthargique; ses soins empressés m'attachèrent à elle plus étroitement qu'avant le départ de mon Epoux. Le Signor son mari ne négligeoit rien de son côté pour me prouver son estime. Jusqu'alors je ne m'étois point aperçue que ses attentions fussent intéressées, son hypocrisie m'avoit dérobé ses idées; mais il ne me laissa pas long-tems dans cette tranquille ignorance. Ses regards passionnés commencèrent à m'in-

quiéter, ce qui me fit éviter, autant qu'il fut en mon pouvoir, les occasions où il auroit pu s'expliquer. J'ordonnai même à une femme de chambre qu'on m'avoit donnée pour me servir, & qui ne me connoissoit que pour une parente de la Vénitienne, de ne jamais me laisser seule, à moins que je ne fusse dans la compagnie de sa Maîtresse. Car dès lors je ne doutai point que tant de respect & d'attention ne provinssent d'un amour naissant. En effet c'en étoit le dange-reux ouvrage. Ses fréquentes visites dans des heures indues supposeroient une impatience démesurée de me faire une peinture de sa passion, & je conclus qu'une passion qui le faisoit manquer aux devoirs de la bienséance est une passion furieuse. Et comme des fureurs de l'amour on passe aisément aux injustices, à la colère & à l'extravagance, je pris de si justes mesures que pendant plus de trois mois il ne put trouver l'occasion de me faire l'aveu de ses criminelles amours ; mais ce fatal moment arriva lorsque je m'y attendois le moins.

Un jour, ayant négligé de fermer la porte de mon cabinet, il me surprit comme je lisois attentivement une lettre du Comte. Il me marquoit qu'il étoit arrivé

heu

heureusement à la Canée, & que dans deux
 ours il partoît pour la Sublime Porte, où
 pourrois lui envoyer de mes nouvelles.
 e rusé Italien me voyant très attendrie,
 isit cet instant critique où m'avoit mise
 lettre de mon Epoux, & me dit, en fixant
 s avides regards sur moi, " Divine Com-
 tessé, avec tous les charmes que vous
 possédés, vous ne trouverez que des A-
 mans vaincus & soumis, vous mérités le
 respect & l'adoration de tous les hommes.
 Ce langage m'irrita, je ne veux point
 d'adorateurs, répondis-je, que celui avec
 lequel le ciel ma unie. Ah! Madame,
 m'interrompit-il, ne haïssez pas du moins
 un malheureux qui ne peut vivre sans
 vous adorer. " Alors il se jette à mes piés,
 e saisit par ma robe, me serre les genoux,
 me fait avec un transport furieux l'aveu de
 passion odieuse, dans des termes à effrau-
 er le vice même. Irritée autant que sur-
 prise, j'eus cependant assez de force pour
 stimuler ma juste indignation. Levés-vous,
 i dis-je, d'un air fier, & ne m'exposés pas
 avantage à un discours qui me pénètre de
 plus vive douleur. Bannisés de votre
 me ces traits empestés qui vous couvrent
 une éternelle confusion. Est-ce ainsi que
 vous violés les droits sacrés de l'hospitalité,

& cela d'une manière si outrageante que j'ai peine à calmer mon courroux? Cet infame bien loin de s'appaîser, osa s'émanciper; alors je me saisis d'un poignard dans le dessein de lui faire vomir son ame impure; mais la crainte & la honte rallentirent sa fureur. Il prend aussi-tôt la fuite, & se retire dans son appartement, plein de rage & de confusion. Un moment après, je l'apperçois se promener dans son jardin, semblable à un taureau furieux que le bourdonnement de l'abeille & les couleurs irritent, & que rien n'est capable de retenir ni de domter.

Depuis ce moment fatal qui fut l'Epoque de tous mes malheurs, je m'enfermai dans ma chambre comme dans une obscure prison, & refusai opiniâtrément de paroître par tout où il se trouvoit. Son Epouse surprise d'un changement si extraordinaire m'en demanda avec empressement la raison. Bien loin de dissimuler, je lui fais un récit sincère de l'extravagance de son Epoux. Ici cette vertueuse femme se sentant aussi outragée que moi, l'accable de reproches & lui fit sentir vivement son infame procédé. Alors cet homme confus & humilié vint avec une physionomie renversée, les larmes aux yeux, me demander pardon. Il me parut même si pénétré de sa faute que je n'eus

au-

aucune peine à lui rendre mon amitié. Je fus même obligée de le consoler, tant sa douleur me parut vive. Il m'évita dès lors avec autant de soin qu'il m'avoit recherchée avec empressement. Charmée de cette heureuse métamorphose, j'en usai à son égard avec beaucoup de cordialité. Je lui prodiguai même mille innocentes caresses, comme pour le dédommager des chagrins que je lui avois causés. Mais c'est une suite des malheurs de ceux qui sont dans la mauvaise fortune, de ne pouvoir guères donner des témoignages d'amitié qui ne soient suspects. Mes caresses l'irritèrent au lieu de le calmer. Cependant sa conduite hypocrite ne se démentit point pendant plus de dix-huit mois; mais le malheureux trompoit sa sécurité. Il eut recours à la vengeance; cette ame de boue, déjà noircie de plusieurs crimes, ne trouva rien de sacré pour satisfaire son ressentiment.

Déjà j'avois reçu sept ou huit lettres de mon tendre Epoux qui me faisoit espérer une prochaine réunion; déjà même il avoit fait meubler un superbe palais pour me recevoir; mais un silence de dix mois me donna de furieuses allarmes. Ses lettres cessèrent tout à coup; plusieurs vaisseaux étoient arrivés depuis ce tems; j'étois bien infor-

mée qu'il avoit un état fixe, de sorte que je ne savois à quoi attribuer cette indifférence; mais enfin je fus instruite du sujet qui la caufoit.

On m'apprit que Barnetti avoit écrit des lettres horribles au Comte mon Epoux, entre autres, qu'une galanterie la moins ménagée m'avoit couvert d'opprobre, que j'étois accouchée quatorze mois après son départ, & que pour cacher mon crime j'avois fait jetter l'enfant dans le Canal qui baignoit la maison. Ces calomnies affreuses étoient attestées par trois témoins aussi scélérats que lui. Jamais langue a-t-elle prononcé rien de si détestable, jamais plume a-t-elle écrit un fait plus odieux. Ce fut un Noble Vénitien, à qui le Comte avoit envoyé la lettre de Barnetti, qui me fit part de cette cruelle nouvelle.

Le Comte de Bonneval, à la lecture de cette funeste missive, fut frappé comme d'un arrêt de mort, prononcé contre lui même. Il se laissa même emporter à une fureur qui pensa lui couter la vie. Cependant, revenu de ces premiers transports, il s'écria. Non, Julie n'est point coupable de ces crimes, son ame est trop pure, son cœur trop noble pour se noircir par de pareils forfaits. C'est la vengeance d'un hom-

me

me irrité qui n'a pu parvenir à ses desseins
L'amour outragé est capable des plus énormes crimes. Périſſent donc les calomniateurs qui ont osé m'en imposer par une semblable imposture.

Néanmoins on voyoit que les soupçons reprenoient quelquefois le dessus : c'est sans doute ce qui le déterminâ à s'éclaircir.

Ce Seigneur étoit un homme de probité & d'honneur. Il me fut aisé de me laver de ces crimes énormes , & il écrivit au Comte tout le détail de cet événement & ce qui avoit porté Barnetti à la vengeance ; mais , hélas ! cette lettre ne le trouva plus à Constantinople. La douleur que lui causa ma prétendue infidélité lui avoit percé le cœur : ce qui l'engagea , avec l'agrément de la Porte , de partir pour son Gouvernement qui étoit en Arabie ; de sorte qu'il ne la reçut que trois ans après , & environ dix mois avant nôtre réunion.

L'Agent de Sa Hauteſſe à Venise m'ayant fait ſavoir ſecrètement cette circonstance, je tombai dans un état affreux , mon deſeſpoir fut auſſi grand qu'il étoit juſte. Cent fois je voulus tourner contre moi le poignard dont j'avois penſé ôter la vie à l'infame Barnetti : ſa ſage épouſe ne m'abandonna point, ſans elle c'étoit fait de ma vie. Elle mêloit

ses larmes avec les miennes, & l'on n'eût pu dire qui de nous deux étoit la plus affligée. Je la conjurois de me laisser ma douleur toute entière. Madame, lui dis-je, j'aimerai toujours le Comte, peut-être, hélas! ne le verrai-je plus. Enfin après plus de huit jours de ce délire, je me déterminai à me sauver, & à passer à Constantinople. Je prévis que les reproches ou les plaintes que je pourrois faire contre Barnetti ne serviroient qu'à l'irriter, qu'il ne manqueroit point de se venger en decouvrant ma retraite à mes parens, comme il m'en avoit menacée plusieurs fois, qu'alors je me trouverois dans l'impossibilité de rejoindre le Comte de Bonneval, dont la réputation étoit déjà flétrie par les faux bruits qu'on avoit répandus qu'il avoit embrassé le Mahométisme. La crainte de perdre pour jamais cet Epoux chéri & le desir ardent de me justifier des noires calomnies dont on l'avoit prévenu contre moi, l'emportèrent sur tous les justes motifs qui devoient m'engager à rester à Venise. En vain les remontrances de mes amis & de la Signora Barnetti tâchèrent de me faire changer de résolution, rien ne fut capable de me retenir.

Cette généreuse Dame, ayant enfin consenti à mon départ, me fit évader pendant

la nuit. On avoit fait freter une felouque pour me conduire en Céphalonie, espérant que le Gouverneur de cette isle qui étoit ami particulier du Comte mon Epoux, sensible à mes infortunes, me fourniroit avec plaisir les moyens de passer à Constantinople: mais, vains projets! trompeuse espérance! tout échoua le sixième jour de mon embarquement. C'est ici que j'entre dans un vaste, mais impétueux océan de tristes & de cruels malheurs dont la providence ne m'a tirée qu'après des peines & des maux infinis.

Déjà depuis cinq jours le tems calme & serein nous faisoit espérer que dans peu nous arriverions dans cette isle; déjà ses côtes nous paroissent comme d'épais nuages qui se dissipoient peu à peu, pour nous laisser admirer ces charmans côteaux, variés de tout ce que la campagne a de plus ravissant, lorsqu'un terrible ouragan s'éleva tout à coup & nous porta dans le Golfe de Lépante avec une extrême rapidité. La mer enflée jusqu'aux nues remplissoit à chaque instant la felouque de ses ondes, un vent impétueux nous pouffoit avec violence contre des rochers escarpés. Déjà nous envisagions nôtre perte comme prochaine, quand le bâtiment se renversa en frisant un écueil. Un mor-
ceau

ceau d'une vergue qui se rompit, s'étant accroché à mes habits, me précipita dans la mer, comme pour me sauver; car étant poussée par le vent elle me mit sur le rivage, au lieu que le culbutement de la felouque abîma sous elle les deux Nautonniers, qui ne pouvant se dégager se noyèrent. On trouva leurs corps attachés à quelques débris de ce petit vaisseau.

Des Pêcheurs qui avoient été temoins de notre naufrage, voyant mon corps flotter sur ce bois, vinrent à mon secours & me portèrent dans leur cabane. J'étois sans mouvement & presque sans vie; les soins empressés de ces gens charitables me rapellèrent enfin à la lumière; mais ce ne fut que pour déplorer mon infortune & pleurer ces nouveaux malheurs. Voyant à mes habits que je n'étois point une personne du commun, ils donnèrent à l'Aga de Patras avis de mon accident, & lui firent un portrait si touchant de mon état, qu'il vint presque aussi-tôt à mon secours: & comme ils ne m'avoient rien dit touchant cet article, je fus extrêmement surprise de voir le lendemain ce Turc, accompagné d'un nombreux cortège, entrer dans ma cabane & me faire mille offres de service. Sa politesse & ses fortes instances pour m'engager à prendre un logement

ment dans sa maison auroient été inutiles, s'il ne m'eût fait connoître les conséquences dangereuses de mon séjour dans ces endroits écartés: je me déterminai donc à accepter ses offres.

Tous mes effets avoient été engloutis dans la mer, il ne me restoit plus que quelques bijoux & environ cent sequins que j'avois dans ma bourse. J'en donnai cinquante aux charitables Pêcheurs qui m'avoient sauvé la vie. Le généreux Achmat, (ainsi se nommoit l'Aga de Patras) me fit monter dans un chariot couvert. Nous nous mîmes en chemin, & six heures après j'arrivai chés lui. Il me présenta aussi-tôt à sa femme, & lui dit en l'embrassant, Louanges au très Haut & au grand Prophète Mahomet, voici une jeune & belle personne qui a fait naufrage sur les côtes du Golfe de Lépante & que des Pêcheurs charitables ont rappelée à la vie. La mer lui a enlevé tous ses biens. Informé que cette vertueuse femme étoit chés ces gens où elle ne pouvoit recevoir les secours nécessaires pour subvenir à ses besoins, je l'ai été chercher, & je lui ai proposé de me suivre. Elle y a consenti, & je lui ai promis que tu aurois soin d'elle. Donne lui donc place à ta table, & qu'elle soit honorée & servie comme toi même par nos

Escla-

Esclaves. Toute œuvre charitable a des recompenses dans le ciel par le Tout-puissant, & nous recevrons de celle-ci de grandes consolations. Elle me paroît une femme vertueuse & spirituelle, son exemple & ses conversations te procureront du plaisir & de la consolation.

L'Epouse d'Achmat me reçut avec une politesse affectueuse & simple, qui ôte à la charité qu'on exerce cette rudesse & cette férocité rebutantes pour les infortunés qui la reçoivent, de sorte que nôtre amitié devint en peu de tems parfaite. Mais comme l'agneau ne goûte de plaisir que lorsqu'il saute & qu'il bondit sur les croupes des rochers & des montagnes, & que la chaste colombe ne peut vivre sans gémir, séparée de son couple chéri, je sentoîs au fond de mon cœur les cruelles amertumes que l'absence de l'objet aimé produit pour tous les plaisirs du monde.

Cette vertueuse femme faisoit de vains efforts pour dissiper mes chagrins, il en transpiroit toujours dans quelques unes de mes actions. Achmat & son Epouse peu instruits des véritables motifs de ma mélancolie, redoubloient à chaque instant leurs caresses & leurs soins ; ils se persuadoient ne pas faire assez pour moi. Pénétrée d'une

vive

ive reconnoissance, je résolu de leur déclarer mon nom & toute la vérité de mes funestes malheurs, de peur de refroidir leur amitié par des soupçons peu avantageux à ma réputation. Déjà depuis trois mois j'étois dans cette maison charitable; le caractère d'Achmat & de son épouse, que j'avois parfaitement développé, ne me donna aucun ombrage; je ne doutois pas même que sensibles à mes infortunes, ils ne me fournissent des moyens pour exécuter mes projets. Je crus encore que le seul nom d'épouse du Comte de Bonneval très vénéralisé chés les Turcs les engageroit à me faire parvenir à la Sublime Porte. Je ne balançai donc plus à leur confier mon secret: par là je leur donnois aussi des preuves de ma sensibilité pour leurs bienfaits.

Il ne faut pas, dis-je en moi même, qu'un excès de tristesse me fasse attendre ici ma destinée les bras croisés: il faut m'évertuer pour me tirer du mauvais pas où je suis tombée, & si malgré mes soins je faut périr sans exécuter ma volonté, ce ne sera point ma faute, & je n'aurai rien à me reprocher. Quoique je sois tranquille sur mon innocence, cette tranquillité cependant ne doit pas m'empêcher de son-

songer à tout ce que je puis faire pour me justifier. Après cela j'en attendrai l'événement avec indifférence. Les malheureux trouvent quelques ressources dans l'espérance, ce m'est un avantage de ne pouvoir être pis & de pouvoir être mieux.

Après ce petit colloque intérieur, je fis à Achmat & à sa femme un récit fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma connoissance avec le Comte de Bonneval. A peine ces braves gens eurent-ils entendu mes étranges aventures, que la compassion augmenta encore leur tendresse. Ils m'embrassèrent avec transport : vertueuse femme, s'écria Achmat, plus je te connois infortunée, plus tes droits sont grands sur mon amitié. Dieu t'ayant mise entre mes mains, persécutée & presque sans appui, tu trouveras en moi un ami sincère & vigilant qui n'épargnera rien pour te faire triompher de tes ennemis & pour te procurer le retour de la tendresse de ton époux. Je le connois, ce vaillant Comte, j'ai éprouvé ses bienfaits, il m'a donné des preuves aussi éclatantes de sa générosité que de sa valeur. Tranquillise toi donc, chère Comtesse, & repose toi sur moi du soin de te remettre à Constantinople.

Après ce témoignage si tendre d'une amitié généreuse & solide qui tiroit sa source d'une

une pitié sincère , ma tristesse se calma ,
 ou plutôt se concentra toute entière dans
 mon ame , pour ne faire voir à mes charita-
 bles hôtes qu'un visage content & satisfait.
 Mais voyant qu'on ne parloit point de mon
 départ , je retombai peu à peu dans ma pré-
 mière mélancolie. La femme d'Achmat m'en
 fit des reproches obligeans : alors forcée par
 ma douleur secrète je lui parlai en ces ter-
 mes.

„ Il est vrai , dis-je , tendre amie , que
 malgré les bontés que vous me prodi-
 gués , je m'ennuye ; mais j'en appelle à
 votre cœur. O ! la plus vertueuse de
 toutes les femmes , c'est en vous même
 que je veux trouver des excuses à mon
 espèce d'ingratitude. Entrés donc pour
 un moment dans mes peines , ou plutôt
 supposés que réduite aux mêmes mal-
 heurs que moi , je vous eusse recueillie
 dans ma maison , & que je vous y fisse goû-
 ter toutes les douceurs que je trouve dans
 la vôtre , pourriés vous jouir d'une grande
 tranquillité ? Séparée d'un époux qui vous
 est plus cher mille fois que la vie , ne crain-
 driés-vous pas que la calomnie qui vous
 auroit déjà noircie dans son esprit , ne lui
 persuadât que vous êtes coupable ? Hélas !
 c'est cette seule crainte qui me dévore.

Tome I.

D

„ Mou-

„ Mourir innocente , ce n'est point un
 „ malheur , mais mourir chargée du mé
 „ pris & de l'indignation de ce que l'on
 „ aime , ne pouvoir se justifier , voila l'é
 „ cueil qui fait toujours faire naufrage à la
 „ constance la plus ferme. Plaignés moi
 „ donc , généreuse amie , & ne condamnez
 „ point mes inquiétudes. Engagés Ach
 „ mat à me faire partir pour aller rejoindre
 „ le Comte , & pour me rendre à Con
 „ stantinople , où je pourrai lui donner de
 „ mes nouvelles. “ Alors elle appelle tou
 „ te éplorée son époux & lui fait part de no
 „ tre conversation.

„ Il y a , dit-elle , de l'injustice à la vou
 „ loir contraindre à demeurer davantage
 „ parmi nous , mais les raisons qui enga
 „ gent nos amis à nous quitter , quoiqu'
 „ très légitimes , n'en sont pas moins affi
 „ geantes. Je vais donc , chère Comtesse
 „ me séparer de toi , peut-être pour ne nous
 „ plus revoir. Garde toujours le souvenir
 „ de la vive amitié que j'ai conçue pour toi
 „ aimable personne. Adieu , reçois ici mes
 „ derniers embrassemens , je vais ordonner
 „ toutes les choses nécessaires à ton voya
 „ ge. “ Achmat aussi très affligé me dit qu'il
 „ alloit me faire conduire dans l'Isle de Nég
 „ pont ; que le Pacha qui étoit de ses amis

me feroit transporter à la Porte dans une galère. En achevant ces paroles , il me remet une grosse bourse : voila , dit-il , douze cens sequins pour faire ton voyage ; j'y joindrai des lettres pressantes pour le Pacha. Alors il prend congé de moi , & me dit adieu. Pars sans me revoir , ajouta-t-il , je n'aurois pas assez de courage pour soutenir notre séparation. Il fit remplir deux coffres de toutes les choses qui m'étoient nécessaires ; à quatre heures du matin on charge sur deux chevaux le bagage ; j'en monte un troisième. Deux Eunuques à pié furent chargés de ma conduite , & au lieu de prendre la route de l'Isthme de Corinthe, ils s'égarent & vont tomber dans le país des *Magnotis*. Après dix-huit jours d'une marche extrêmement rude & pénible , à cause des rochers & des montagnes dont la Morée ou le Péloponnèse sont couverts, une chaleur un peu âpre me détermine à me reposer dans un petit bois touffu que je trouvai sur la pente d'une colline. Il n'y avoit pas un quart d'heure que je respirois une fraîcheur agréable , produite par les doux Zéphirs , que je fus surprise par une troupe de ces Grecs qu'on appelle *Magnotis*, aussi voleurs & aussi traîtres que des Miquelets. Mes deux Eunuques , à la vue de cette troupe de brigans, s'envolèrent com-

me le vent, & me laissèrent exposée aux insolences de cette canaille avide de rapine.

Cette nation nommée les *Magnotis*, habite une partie du Péloponnèse depuis le Cap de Modon jusqu'à celui de Matapan : les rochers escarpés dont cette contrée est remplie les met à l'abri de toute poursuite. C'est un peuple perfide & indomptable : semblables aux Arabes, ils se réfugient dans des cavernes inaccessibles, de sorte que les Turcs dont ils sont sujets n'ont pu jusqu'ici les réduire, ni les obliger par les châtimens à se contenir dans les règles du devoir de la vie civile. La Religion Gréque qu'ils professent, quoique Chrétienne, ne peut mettre de frein à leurs brigandages. A peine en ont-ils une teinture grossière ; leurs Papes ou Prêtres, bien loin de leur inspirer la Morale, sont les premiers à voler & à dépouiller tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains : ils ne respectent pas plus les Turcs leurs Souverains que les autres.

On doit juger que des gens de ce caractère n'eurent pas beaucoup d'égard à mes menaces ni à mes prières. Non seulement ils m'enlevèrent mes trois chevaux avec tous les présens d'Achmat, mais encore ils eurent

l'au-

l'audace de me dépouiller, & de me donner ;
 en échange de mes habits, de vieux hail-
 lons qu'ils ôtèrent à une de leurs femmes.
 Il est vrai qu'ils ne me firent aucune insulte ;
 ils me laissèrent en liberté, & disparurent
 presque dans l'instant.

Une autre que moi seroit morte de frayeur,
 mais j'envisageai cette nouvelle information
 avec des yeux secs & même avec une
 indifférence qui m'étonne moi-même quand
 j'y fais réflexion. J'eus assez de présence
 d'esprit pour cacher adroitement dans mes
 cheveux trois beaux diamans qui échappé-
 rent à leurs recherches. Ils me laissèrent
 aussi mes lettres pour le Pacha de Négre-
 pont. Dieu me donna dans cette occasion
 un courage plus grand que mes peines,
 j'espérai encore qu'avec de la patience & de
 la santé, je verrois finir mes disgraces : en
 tout cas, dis je, quelque malheureuse que
 je sois, la vie est si courte que ce n'est
 pas la peine de se laisser aller au deses-
 poir.

Dès que ces misérables se furent éloignés,
 je poursuivis ma route autant que l'Astre
 du jour voulut me prêter de lumière. La
 nuit approchoit, je marchai le plus vite qu'il
 me fut possible, pour gagner une rade où
 j'avois apperçu des mâts de navires ; mais

mes piés délicats & déchirés dans cette pénible marche par les pierres aiguës & tranchantes, me refusèrent leurs secours. En un moment mes forces épuisées m'abandonnent, je tombe de lassitude sous un arbre touffu où je fus contrainte de passer la nuit.

Quoiqu'assés hardie de mon naturel, (car une lâche timidité n'occupa jamais mon ame) cependant mes sens se glacèrent, lorsque j'entendis les hurlemens des veaux marins dont ces Parages sont remplis, & qui viennent paître pendant la nuit sur les côtes, Un lièvre, ou un renard (je ne sai lequel des deux, l'obscurité m'empêchant de discerner les objets) vient se réfugier dans mes jupes: je pousse un cri perçant, & il part comme un éclair. Je suis assurée que je lui fis autant de peur qu'il m'en causa. O ! Comtesse infortunée, m'écriai-je alors, en poussant d'amer soupirs, que ton sort est à plaindre ! Etois-tu née pour essuyer tant de malheurs ! Perfide Amour, ne m'as-tu blessée de tes traits que pour me rendre le triste jouet de ton inconstance ? Martyre de mon amour, victime de mes infortunes, j'essuyai tour à tour les maux cruels de l'absence & de la calomnie. Qui m'auroit dit que mon innocente tendresse me couteroit tant de peines, de larmes & de chagrins ?

Ces

Ces paroles prononcées affés haut attiré-
 ent un Pâtre couché sur le gazon fleuri
 d'une petite prairie que je n'avois point ap-
 perçue. Cet homme n'avoit rien compris
 à mes paroles, la Langue Italienne lui étoit
 inconnue ; cependant , il s'approche , me
 regarde , & s'arrête. Déjà l'aurore commen-
 çoit à dorer le sommet des montagnes ; sur-
 prise de voir cette figure dans un lieu que
 je croyois désert, je me persuadai que c'é-
 toit encore quelque *Magnoti*. Je me lève
 promptement, résolue de lui résister. Qui-
 que tu sois , lui dis-je en langage Grec que
 je parle passablement , n'approche point de
 moi , ou tu pourras t'en repentir. Alors
 d'un courage mâle je saisis un gros bâton qui
 m'avoit servi de soutien pendant ma route,
 & lui fis voir tant de valeur qu'il se mit à
 rire. Ne craignés rien , me dit amiable-
 ment le Pâtre ; j'ai entendu vos plaintes , &
 je ne suis venu que pour vous donner du se-
 cours. Approche donc , répondis-je , dis moi
 où je suis ; qu'elle est cette contrée , y a-t-il
 encore loin jusqu'à l'Isle de Négrepont ?
 Eh ! belle Dame , dit le Grec , vous êtes
 tombée sans doute entre les mains des
Magnotis ; vôtre état, votre beauté, & vôtre
 figure ne me permettent pas de douter que
 vous ne soyés une personne de naissance que

ces Bandits ont dévalisée, mais il faut espérer que Dieu vous aidera.

Cette Rade que vous voyés devant vous est la Baye de Vatica; cette Isle qui la ferme s'appelle *l'Isle de Cervy*, & les deux caps entre lesquels elle est située, sont celui de Matapan & celui de St. Ange, qui n'est pas fort éloigné des Cérigues, autrefois *l'Isle de Cythère*, & les Cérigues commencent l'Archipel, de sorte qu'il y a encore au moins dix jours de chemin jusqu'à Négrepont; mais vous n'êtes pas loin de Napolide Malvoisie où vous trouverez assurément de l'assistance. Vous êtes belle, que dis-je belle, je me trompe, vous êtes adorable, charmante. L'Aga ou le Gouverneur de cette ville aime excessivement les belles femmes: ainsi je ne doute point qu'il ne vous place dans son Harem (a); car vous lui paroîtrez comme à moi la plus ravissante personne qui soit sous les cieux: malgré vos habits vils & délabrés on voit que vous êtes une Dame de naissance. Daignés donc me suivre à notre hameau, dans un quart d'heure nous y serons. Là vous pourrez vous refaire de vos fatigues, ensuite je vous conduirai à la ville.

J'avoue que la galanterie de ce Pâtre me fit rire, & me donna des soupçons. Cet

homme,

(a) Appartement des femmes Turques.

homme , dis-je en moi-même , n'est pas un sot ; ne me tendroit-il point quelque piège ? Cependant ces idées se dissipèrent ; on aime toujours à s'entendre flatter. C'est le grand défaut de nôtre sexe , une belle femme ne pardonne guères quand on manque à lui rendre justice sur cet article , & les Dames qui se flattent d'être belles , ne sauroient souffrir de rivales qui les effacent & qui leur enlèvent toutes leurs conquêtes.

Je me détermine donc à suivre le Berger ; dans un moment nous arrivâmes dans sa chaumine. Sa mère & sa sœur m'accablèrent de caresses , elles me présentèrent du lait & des fruits que je trouvai exquis , une faim pressante me dévorait , de sorte que pendant quatre jours que je demurai chés elles , je me remis entièrement de la fatigue que j'avois essuyée. Leur amitié me parut si sincère que je ne prévis nullement le tour qu'elles avoient prémédité de me jouer. Il est vrai que tous les Grecs en général sont perfides , traîtres , fourbes & méchans ; mais je ne les connoissois pas encore assez pour m'en défier.

Le cinquième jour où j'avois fixé mon départ , la fille me fit monter sur un âne , me conduisit à Napoli de Malvoisie , & me mena dans une maison qui me parut très

suspecte. Elle me laissa pour aller ; me dit-elle , acheter quelques provisions ; mais cette perfide me trompoit. Elle court aussitôt chés l'Aga auquel elle me vendit comme une esclave qui étoit tombée entre ses mains. Elle lui fit une si belle peinture de ma beauté , qu'il lui donna deux cens sequins. Jugés de mon étonnement , lorsque je vis huit Spahis entrer dans cette maison , se saisir tout à coup de ma personne , & m'entraîner dans le Serrail de ce Gouverneur.

Ici ma constance m'abandonna. Ah ! Ciel , m'écriai-je , trouverai-je par tout des traîtres , qui , ennemis de mon repos , ne cesseront de me persécuter ? Ensuite je tombai dans les plus cruelles réflexions , & je passai la nuit dans un torrent d'amertumes. Le lendemain Mahomet Célébi , (ainsi s'appelloit l'Aga) vint me rendre visite. De quel droit , lui dis-je fièrement , m'ôtes-tu la liberté ? Parce que tu m'appartiens , répondit-il ; la Grèque qui t'a conduite ici , très estimée dans ce pais , t'a vendue à moi deux cens sequins. J'ai quittance en bonne forme , ainsi point de bruit , point de fierté , tu es mon bien ; prépare toi à m'accorder de bonne grace ce que je puis prendre de vive force.

Tu te trompes , Célébi , répondis-je avec in-

indignation , n'espère pas triompher de ma vertu. L'épouse du Comte de Bonneval ne fera jamais la victime de tes infames desirs. Toi , replique l'Aga avec surprise , la femme du Pacha Bonneval , & comment prouveras-tu une pareille imposture ? Tiens , Célébi , lui dis-je , en lui jettant avec dédain la lettre d'Achmat , lis avec attention cet écrit , il t'instruira de la vérité. Ici l'Aga me jette des regards pleins de fureur , ramasse la lettre dont il connoissoit l'auteur , & en fait la lecture. Alors ce Turc déconcerté me demande pardon dans des termes si humbles que je ne pus m'empêcher d'y être sensible. Je lui tendis la main & l'assurai d'une parfaite amitié. Adorable & vertueuse femme , s'écrie-t-il , console toi de tes malheurs , j'adoucirai tes peines , & n'épargnerai rien pour te rendre à ton Epoux. Ensuite il ordonne aussitôt à un nombre d'esclaves de me servir avec plus d'attention que lui même , me fait donner des habits superbes , envoie saisir la perfide Gréque qui m'avoit livrée entre ses mains , & la met au nombre de ses esclaves. Mais elle n'y demeura pas long tems , je demandai sa liberté avec tant d'instance , que m'ayant été accordée huit jours après , je la renvoyai dans sa maison.

L'air

L'air de distinction avec lequel Mahomet Célébi commença à me traiter, donna de la jalousie à Zulémaï son épouse favorite. Elle craignoit autant de perdre son cœur que je craignois de l'occuper, de sorte qu'après m'être divertie pendant quelques jours des inquiétudes mortelles que je lui caufois, j'en eus pitié. Je tâchai d'ôter de son ame les fausses idées qui s'y étoient glissées, mais cette jalouse femme se persuadant que je voulois lui en imposer, plaça auprès de moi une personne qui fût gagner ma confiance, afin d'être instruite de mes démarches. Une jeune Géorgienne, nommée *Servie*, s'offrit à la servir, & s'empara tellement de mon esprit qu'en peu de tems je n'eus rien de secret pour elle ; mais j'en fus la dupe, comme on le verra par la suite. Sa noire ingratitude m'exposa à bien des périls.

Servie avoit une de ces physionomies ouvertes, propres à en imposer à toute la terre, les manières flatteuses & caressantes, une pénétration vive, & avec cela une prudente œconomie de malice & de sincérité qui inspiroit la confiance. Une conduite si franche en apparence m'aveugla, & me fit tomber dans des pièges que j'aurois évités sans elle. J'eus donc le malheur de la demander à Célébi pour venir avec moi à Constanti-

Constantinople, ce qu'il n'eut garde de me refuser. Après deux mois de séjour dans cette maison où l'on avoit eu pour moi des respects infinis, l'Aga me fit embarquer sur une Saïque Turque qui me conduisit en six jours dans l'Isle de Négrepont.

Chéferberg (ainsi s'appelloit le Pacha de cette Isle) avoit reçu plusieurs lettres de l'Aga de Patras depuis mon départ. Chagrin de n'avoir aucune de mes nouvelles, (car les Eunuques qui m'avoient abandonnée n'eurent garde de retourner chés lui) il avoit fait d'exactes perquisitions sans pouvoir être éclairci de mon fort, de sorte que ce généreux Turc & sa femme étoient dans des angoisses inexprimables touchant ma personne. Ainsi le Pacha fut transporté d'une joye sans égale, lorsqu'on lui fut annoncer mon arrivée. Il vient avec vitesse au port, & s'écrie en m'abordant, ah! Charmante Comtesse, que vous m'avez causé de cuisantes allarmes! Je vous croyois la victime des *Magnotis*, ayant appris le malheur qui vous étoit arrivé, d'être tombée entre les mains de ces scélérats. J'ai envoyé depuis un mois un Corps considérable de Spahis pour vous tirer de ce péril. Que j'ai de joye de vous voir! Le ravissement où me parut cet homme me charma, aussi ne négli-

gea-

gea-t-il rien pour me faire oublier mes malheurs. Il ne put entendre le récit de mes funestes aventures, sans répandre des larmes: il en parut plus touché que moi même. Je puis dire avec sincérité que jamais je n'ai connu un plus parfait honnête homme, son caractère étoit tout à fait semblable à celui de l'Aga de Patras; aussi s'aimoient-ils d'une amitié sincère. Ses qualités corporelles répondoient parfaitement à celle de son cœur. Il avoit la taille haute, aisée, l'air grand, les yeux noirs & remplis d'une douce majesté, tels qu'on les prête au Dieu Mars, quand on le représente avec Vénus. On voyoit dans sa physionomie, je ne sai quoi de noble & de fier qui imprimoit le respect & la tendresse. Ce charmant Pacha à force de caresses me retint chés lui plus de quatre mois, en sorte que je ne partis de cette Isle que le treizième mois après ma fuite de Venise. Enfin le moment vint où il fallut se séparer, il nous en couta à tous deux bien des regrets. Il avoit fait équiper une bonne galère où j'étois servie comme une Reine, mais cette félicité ne dura guères.

Nous avions quitté l'Isle de Négrepont par un tems tout à fait à souhait: un vent d'ouest-sud-ouest sans être trop violent, étoit ce-
pen-

pendant affés fort pour nous faire fendre l'onde unie avec beaucoup de vitesse. Déjà nous avions doublé l'Isle de Sciro , lorsque nous fûmes attaqués par un gros vaisseau Maltois de plus de cinq cens hommes d'équipage & monté de septante canons. Environ soixante Soldats que Pacha m'avoit donnés pour ma défense en cas d'accident , n'étoient pas capables de tenir longtems contre des ennemis si redoutables. Aussi ne prit-on pas la peine de se mettre en défense , on se rendit après la seconde décharge du canon. Je fus aussi-tôt conduite dans le vaisseau de la Religion. Le Commandeur qui le montoit m'ayant prise pour une Dame Turque à cause de mes habits, me fit d'abord quelques politesses & me demanda dans le langage des orientaux mon nom & ma qualité. Comme il vit que je ne répondois pas, il me brusqua. Piquée de cette manière fière , je lui fis sentir son insolence avec une vivacité qui le couvrit d'une espèce de confusion , ce qu'il me fut aisé de remarquer à sa physionomie.

Alors il changea son ton magistral & me parla très gracieusement : je crus de mon côté qu'il ne falloit point lui cacher ma naissance, ni le sujet de mon voyage à Constantinople. Cet aveu sincère le jetta dans une étran-

étrange surprise, & voici à peu près le discours qu'il me fit sur ce sujet.

„ Madame, votre naissance, votre esprit
 „ & votre mérite me font connus; mais
 „ j'avoue en même tems que votre amour
 „ extravagant me donne d'étranges idées
 „ sur votre vertu. Une jeune personne
 „ de votre âge s'exposer à tous les capri-
 „ ces de la fortune, pour courir après un
 „ Avanturier du premier ordre, c'est ce qui
 „ s'appelle fouler aux piés les devoirs de la
 „ bienséance & de la pudeur. Il est vrai
 „ que la nature en nous mettant au monde
 „ destine nôtre cœur à s'unir à un certain
 „ autre, & jusqu'à ce que nous l'ayons
 „ trouvé, nous faisons de petits essais qui
 „ nous arrêtent plus ou moins, suivant que
 „ les cœurs que nous trouvons ont plus
 „ ou moins de conformité avec celui qui
 „ est fait pour nous. Mais, une fille sage
 „ qui a de la vertu doit toujours étouffer
 „ cette sympathie qui l'entraîne, lorsque
 „ l'objet préféré ne peut la rendre que le
 „ jouet de la médifance, & un sujet de
 „ mépris. Or il est impossible que vous
 „ n'ayés jugé que votre réputation souffri-
 „ roit infiniment de votre amour avec de
 „ Bonneval.

„ D'ailleurs, qui se persuadera que Rome

„ ait

ait donné les mains à votre hymen? Vous voilà donc exposée aux coups de langue les plus flétrissans, & si après cela on réfléchit que votre prétendu Epoux est un Apostat infame, un homme qui ne connoit de Providence que le hazard, de Roi que sa volonté, de guide que sa fureur, & d'amis que ses vices, que devient votre honneur? N'est-il pas obscurci des plus affreuses ténèbres de l'ignominie? Croyés moi, bornés ici vos courses, je vais vous conduire à Malte, restés y tranquille : on aura soin de vous, mais n'espérés pas de voir jamais la Turquie. On prendra de si justes mesures que vous feriez de vains efforts pour vous échaper. Vous m'appartenés de droit en qualité d'Esclave, vous êtes de bonne prise, puisque vous vous déclarés l'Epouse d'un Turc qui est nôtre plus cruel ennemi, mais je n'ai garde de me prévaloir de l'autorité que je puis prendre sur votre personne. J'aurai des égards qui peut-être vous forceront de bénir le ciel d'être tombée entre mes mains. " Il sort ensuite de la chambre sans me donner le tems de lui répondre.

Ce discours de prédicateur me développa toute l'horreur de ma destinée. Mon esprit

Tome I.

E

fut

fut si troublé de noires Epithètes qu'il avoit
 attribuées à mon cher Comte, que je m'é
 chapai des bras de Servie dans le dessein de
 me précipiter dans la mer ; mais on donna
 de si bons ordres pour ma conservation, que
 voyant que tous mes efforts à cet égard se
 roient inutiles, je me tranquillisai peu à
 peu. On n'est pas toujours le maître de
 son chagrin, mais quand on se veut aider,
 on se sauve bien de méchantes heures. C'est
 ce que j'ai éprouvé dans la suite. Je fis un
 sérieux retour sur moi-même, j'appellai à
 mon secours la constance & la vertu, de tel
 le sorte que mon courage lassa à la fin mes
 persécuteurs. Fait-on en ce monde ce qu'on
 veut ? Non, disois-je, il y a une fatalité que
 les Sages appellent Providence, qui détourne
 ou renverse les desseins, sans qu'on puisse
 se découvrir ni pourquoi, ni comment. Je
 communiquois toutes mes pensées à la
 Géorgienne, & cette fille adoptoit toutes
 ces idées. Elle avoit avec le Commandeur
 plusieurs entretiens qui ne me donnèrent au
 cun ombrage, étant persuadée de sa fidéli
 té. Cependant elle me trompoit ; elle tra
 ma même la plus noire de toutes les persi
 dies, pour me séduire. Elle s'engagea par
 la suite à me faire approuver la passion du
 Commandeur, car cet homme bien loin de

pratiquer cette Morale sévère qu'il m'avoit
 fait sentir, n'étoit rien moins que sage &
 réglé.

C'étoit un personnage d'une naissance
 très distinguée, qui possédoit encore de
 grandes qualités extérieures, quoi qu'arri-
 vé déjà à son douzième lustre; mais instrui-
 e dès ma jeunesse de la lubricité de ces
 espèces de Religieux, & outrée du discours
 impertinent qu'il avoit osé me faire sans mé-
 nagement, je n'eus pour lui que de l'indi-
 gnation. Je rejettai avec dédain toutes les
 marques d'attention qu'il voulut me don-
 ner pour calmer mon trop juste ressenti-
 ment. En un mot je le traitai avec tant de
 mépris qu'il résolut non seulement de renon-
 cer à ses poursuites, mais encore de me pu-
 nir avec une excessive rigueur.

Servie qui n'avoit approuvé sa passion
 que dans la pensée de lui inspirer de l'amour
 pour elle-même, ménagea si adroitement son
 esprit & le mien, qu'elle triompha aisément
 de son cœur: & il étoit très facile à enflam-
 mer ce cœur-là. Je me serois félicitée de sa
 victoire, si elle avoit plus ménagé mon
 honneur & ma réputation. La perfide Gé-
 orgienne le voyant extrêmement irrité con-
 tre moi & appréhendant que cet amour
 outragé ne se calmât par ma complaisance,

lui insinua que je n'étois rien moins que cruelle, mais que j'avois une si grande aversion pour les Chrétiens que jamais il ne parviendrait à captiver mon esprit. Ensuite elle lui fit un détail de mes attentions pour l'Aga de Napoli de Malvoisie & pour le Pacha de Négrepont avec d'outrageantes circonstances.

Croyés vous, dit-elle, que ces Turcs l'ayent comblée de si grands honneurs sans qu'elle y ait été sensible? Non, Seigneur, j'ai été témoin de leurs amours, & la tendresse innocente dont elle s'est parée n'est qu'une chimère. Elle lui fit ensuite une fable de mes intrigues avec ces deux Musulmans, & ses termes furent si peu mesurés que le Commandeur depuis ce moment ne m'envisagea plus que comme une infame, indigne des regards d'un homme tant soit peu délicat. Aussi me donna-t-il tant de sujets d'amertumes que j'en fus presque aux abois. J'ai appris ces circonstances par un Chevalier François qui étoit de ses amis & qui fut témoin de tous leurs entretiens; mais il ne put m'en instruire que neuf mois après mon arrivée à Malte. D'abord il donna dans ce panneau de même que le Commandeur; cependant il connut bientôt la fausseté de ces calomnies. Il ne put voir sans

cha-

hagrin que j'eusse encore de l'amitié pour cette indigne fille, & c'est ce qui le porta à me révéler ce mystère d'iniquité, que je ne pouvois entendre sans frémir.

Les motifs qui avoient poussé la Géorgienne à me noircir dans l'esprit du Commandeur, l'engagèrent aussi à me protéger contre les rigueurs dont il avoit résolu de me punir. C'est ici où l'on peut voir un effet bizarre d'un caractère si singulier. Le Commandeur indigné contre moi avoit formé le dessein de me livrer au Tribunal de l'Inquisition, comme Apostate. Elle fit valoir ses caresses & ses larmes; elle pria pour moi, & il me fit grace en me faisant enfermer dans un couvent, où je n'avois aucune liberté, & d'où je ne sortis que neuf mois après par les intrigues de cette fille. Voici à quel sujet.

Le Commandeur avoit dans cette Isle une Maîtresse qui surpassoit Servie en beauté & en mérite. La rage d'être contrainte de fléchir sous les volontés de cette belle Nymphe, fit résoudre la Géorgienne à se venger d'elle, en me la faisant supplanter. Elle se persuada que pour sortir de mon triste état je donnerois les mains à une passion déréglée. Elle savoit que le Commandeur malgré les préventions qu'elle avoit fait naître

tre dans son esprit , sentoît toujours du goût pour moi. Elle ne balance donc point à l'assurer que le sort rigoureux où je me trouvois réduite m'avoit entièrement disposée à l'écouter favorablement. Quelle fut ma surprise , lorsqu'on me tira tout à coup du Monastère pour me faire occuper un appartement magnifique ? Frappée de ce changement inespéré j'en demandai la raison à Servie avec une avide curiosité. Ce fut elle qui vint m'annoncer cette agréable nouvelle & me délivrer de ma prison. Jusqu'ici j'avois ignoré sa situation , & je m'étois faussement imaginée qu'elle étoit dans les fers.

Cette fille ne différa pas à me déclarer la cause de ma bonne fortune avec des caresses inexprimables. J'écoutai les propositions qu'elle s'étoit chargée de me faire avec un trouble qu'elle attribua à un plaisir d'autant plus vif qu'il étoit imprévu. Son erreur me fut avantageuse , & je résolus d'en profiter. Dès lors je commençai à soupçonner son peu de sincérité , je déroba donc mon desespoir à sa pénétration , & je pris un parti qui me sauva & me procura la liberté.

Servie , lui dis-je , assurés le Commandeur que je suis sensible au retour de son amitié , mais qu'il me donne du tems pour

me déterminer & pour me remettre des cui-
sans chagrins où il m'a réduite. Il n'est pas
facile de passer tout à coup du ressentiment
à l'amour, & mon cœur ne se livrera jamais
sans tendresse : c'est donc à lui à la faire naître
cette tendresse par son respect, ses soins
& sa complaisance. Elle fut charmée de ma
disposition dans l'espérance de parvenir
bientôt à punir sa Rivale.

Le Commandeur, à mon arrivée à Malte,
afin de se mettre à couvert des reproches
que méritoit son indigne procédé, &
pour me punir sans que personne pût soula-
ger mes disgraces, m'avoit fait transporter
pendant la nuit dans ce Monastère & don-
né des ordres sévères de ne me laisser parler
à personne, en sorte qu'il me fut impossible
de faire aucune démarche pour briser mes
liens ; mais dès qu'il m'eut mise en liberté
je résolus de tout risquer pour me tirer de
ce honteux esclavage.

Le Chevalier François qui étoit dans le
vaisseau qui prit ma galère, fut le premier à
me rendre visite. Sa politesse & son respect
avoient déjà fait impression sur mon ame.
Je me hazardai à lui découvrir mon cœur,
& le suppliai en même tems de se charger
d'une Requête pour le Grand Maître de
l'Ordre. Ma confiance pour de Souvré,

(ainsi s'appelloit le Chevalier) ne fut point infructueuse. Touché encore par mes larmes, il entra dans mes peines, me développa l'indigne caractère de Servie, en me recommandant le secret. Cette fille, ajouta-t-il, n'est ici que pour examiner vos actions & vos démarches. Vous ne devez votre liberté qu'à sa jalousie: en un mot il me traça avec tant de force la perfidie de cette fille, que je résolus de me livrer entre les mains de ce généreux Chevalier. Aimable de Souvré, m'écriai je, soyés sensible à ma vive douleur, jurés moi de me servir, & soyés certain de toute mon estime & de la plus vive reconnoissance. Ne m'abandonnés point, je suis dans un pas glissant, je vois toute l'horreur du précipice où je suis prête à tomber, daignés donc protéger ma vertu.

Comtesse, répondit-il, ces paroles sortent d'une trop belle bouche pour ne pas produire leur effet. Vos beaux yeux obscurcis par les larmes ont le pouvoir, non seulement de m'attendrir, mais encore de me persuader. Vous faut-il des preuves de la sincérité de mes protestations? Je suis en état de vous en donner de si singulières & de si vrayes, que vous les donnant, je livre à votre discrétion toute ma fortune. Je suis

suis ennemi de toute injustice. J'abhorre les excès du Commandeur & d'un nombre d'autres gens de sa trempe, dont la conduite fait rougir un Ordre respectable. Oui, Madame, je briserai vos fers, vous sortirez de cette Isle & je vous conduirai où vous jugerez à propos; mais tentons des moyens moins violens. Il faut aller vous même vous jeter aux piés du Grand Maître, c'est un Seigneur doux & équitable. Vos charmans regards feront plus d'impression sur son ame que toutes les Requêtes les plus expressives. Je vous ménagerai une entrevue secrète, je lui parlerai dans des termes, qui, j'espère, l'engageront à vous protéger; & si cette démarche ne réussit pas, alors je risquerai de bon cœur ma vie pour faire finir les persécutions dont on vous outrage avec tant de cruauté. Mais dissimulés adroitement, captivés le Commandeur par de flatteuses espérances, & reposez vous sur moi de tout autre soin. Adieu, Comtesse, je ne vous quitte que pour vous revoir bientôt; un plus long entretien seroit suspect; je vais travailler à vous procurer une audience favorable.

L'artificieuse Servie étant entrée un moment après la sortie du Chevalier, & me voyant extrêmement émue, m'en demanda avec

empressement la raison. Elle employa les ruses ordinaires , c'est-à-dire , les caresses & les pleurs , pour m'arracher mon secret ; mais ses efforts furent inutiles ; il fallut qu'elle se contentât d'une réponse sèche & même un peu trop fière. Cette fille pénétrée de ma manière d'agir s'émancipa jusqu'aux invectives , & porta le Commandeur à redoubler ses persécutions : à peine pouvois-je jouir d'une heure de tranquillité , & il est assuré que sans les conseils du Chevalier de Souvré je me ferois portée aux dernières extrémités. Cependant ses généreuses protestations me plongeient dans cette sorte d'accablement qui ne tient , ni de la douleur , ni du plaisir ; car si d'un côté je me flatois de me voir bientôt libre par son secours , de l'autre je craignois que cette entreprise n'attirât de fâcheuses affaires au trop généreux de Souvré. Cette inquiétude se joignant à la reconnoissance commençoit à m'attendrir jusqu'aux larmes , lorsque je reçus un billet du Chevalier qui m'annonçoit une visite du Grand Maître : un quart d'heure après il arrive.

Vous jugés bien que cette nouvelle me causa des transports , des ravissements que l'espérance ne manqua pas d'assaisonner de ses plus doux charmes ; & l'amour propre de ses il-

lusions les plus flatteuses. En effet je ne me trompai point ; le Grand Maître arriva , je volai comme un léger Zephir me jetter à ses genoux , il me relève . . . m'embrasse . . . me considère , me tend la main & m'assûre de toute sa protection : ici je lui fais un récit sincère de toutes mes aventures. Les larmes qui sortoient de ses yeux & qu'il ne pouvoit retenir me furent comme un présage assuré de mon triomphe. Il parut si pénétré de mes malheurs , qu'il me fit conduire dès l'instant dans son Palais , où je fus traitée en Reine.

Le Commandeur ayant voulu faire le mutin & maltraiter le Chevalier de Souvré , il fut mis aux arrêts jusqu'à mon départ. Servie fut condamnée à subir un rude esclavage le reste de ses jours. Tant de bontés m'avoient pénétrée de la plus vive reconnoissance , & mise dans une situation tout à fait agréable. Cependant ma joye fut un peu diminuée par ce discours que le Grand Maître me fit le troisième jour de mon séjour chés lui.

„ Comtesse , me dit-il , c'est malgré moi ,
 „ si je ne remplis pas tous vos desirs. Je
 „ ne puis sans ternir ma gloire & les vœux
 „ sacrés que j'ai jurés aux piés des autels
 „ permettre que vous passiez en Turquie ,
 „ pour y joindre votre Epoux. Vous ju-
 „ gés

„ gés bien qu'une pareille condescendance
 „ m'attireroit de justes reproches ; mais je
 „ vous ferai conduire à Venise. Là vous
 „ pourrés prendre des mesures conformes
 „ à votre cœur. J'ai ordonné au Chevalier
 „ de Souvré de faire préparer une galère
 „ pour vous y transporter : c'est à vous à
 „ fixer votre départ.

A peine m'eut-il annoncé cette agréable nouvelle que je me disposai à partir , très convaincue que le généreux Chevalier ne me refuseroit pas de me mettre dans l'Isle de Céphalonie. Je me flattai que dans peu je verrois Constantinople. A peine lui eus-je fait cette proposition , qu'il me répond tout bas , à Constantinople , si vous le trouvez bon. Enfin je sors de Malte onze mois après mon arrivée dans cette Isle.

Dès que nous eûmes perdu de vue l'Isle de Malte , le Chevalier de Souvré , au lieu de cingler vers le Golfe de Venise , fit virer de bord & porter l'éperon sur la Barbarie , sous prétexte de donner la chasse à un Corsaire qu'on avoit apperçu sur ces côtes. Nous avions tenu tête à tête un petit Conseil de guerre où l'amitié & la reconnoissance jouèrent parfaitement leur personnage. Le résultat du Chevalier avoit été de me conduire à Alep , & les raisons qui

se déterminoient pour cette ville sembloient persuasives. Là , dit-il , Comtesse , vous trouverez des Caravanes qui partent deux fois l'année pour l'Arabie. Il sera très facile de faire tenir des Lettres au Comte de Bonneval. Le Gouverneur ou l'Aga d'Alep se fera une gloire de vous protéger & de fournir à tous vos besoins. Je ne suis pas sans l'opulence ; cependant j'ai fait en sorte de ramasser environ trois mille sequins pour vous aider. Ce n'est qu'un prêt au moins , Madame , voyant à ma physionomie que je n'avois garde d'accepter cette somme ; j'espère bien vous revoir ; alors je vous prometterai de me tenir compte des bagatelles que je fais pour vous.

Chevalier , m'écriai-je , transportée d'admiration , voilà des projets admirables & des preuves très certaines de votre générosité , mais permettez , s'il vous plaît , que je n'accepte point cet argent. J'ai encore trois beaux diamans qui pourront m'aider. Je refuse aussi constamment que vous me conduisiés à Alep ; ce seroit vous exposer à perdre non seulement votre fortune , mais encore la liberté & la vie. Le danger évident ne vous effraye pas , votre amitié veut traverser les plus grands périls pour me servir. C'est donc à moi à résister à vos dessein ,

seins. Débarqués moi dans l'Isle de Candie ; l'Aga de la Canée est ami intime de mon époux , je ne doute aucunement qu'il n'ait pour moi des égards. Le projet que vous formés de me mener à Alep n'est pas praticable , ni même prudent ; vos forces ne sont point assez puissantes pour résister à vos ennemis. C'est vouloir de gayeté de cœur vous hazarder à perdre votre galère & la liberté : en un mot , si vous voulés m'obliger vous vous désistés de cette dangereuse entreprise.

En vain mes prières & mes remontrances ; le Chevalier de Souvré vouloit pousser sa pointe & braver les Turcs jusques dans le centre de leurs Etats ; mais un accident le mit dans l'impuissance d'exécuter ce périlleux projet. Déjà depuis quinze jours nous voguions avec un tems extrêmement favorable ; déjà nous voyons l'Isle de Candie , enfin nous n'en étions plus qu'à huit lieues , lorsque nous apperçûmes un Corsaire Algerien. Le Chevalier bien loin de l'éviter , fait force de voiles pour le joindre , l'attaque avec une intrépidité martiale , & dans l'espace d'un quart d'heure le met hors de combat. Comme le vaisseau venoit à l'obéissance , le feu cesse de part & d'autre. Je monte sur le tillac dans l'es

an-
 de
 u'il
 que
 pas
 s ne
 vos
 ceur
 la li-
 obli-
 reu-

pérance de sauver la vie à quelques mal-
 heureux esclaves Chrétiens. Je m'appro-
 che du Chevalier de Souvré pour le félici-
 ter de sa victoire. Cet homme effrayé de
 me voir ainsi exposée, me prend par la main
 pour m'entraîner dans la chambre. Dans
 cet instant, il part un coup de mousquet,
 je ne sai d'où, dont la balle lui fracasse l'é-
 paule & vient s'amortir dans ma manche.
 Ce coup funeste le renverse par terre, & le
 met hors d'état de donner ses ordres.

ces ;
 er fa
 ns le
 nt le
 péril-
 nous
 favo-
 ndie,
 à huit
 Cor-
 in de
 join-
 mar-
 heure
 aisseau
 e part
 s l'es-
 pé-

Désespérée de cet accident imprévu, je
 le fais porter dans la chambre : j'ordonne
 aussitôt aux Officiers de prendre le large
 & de me conduire à la Canée, où nous arri-
 vâmes quatre heures après. Notre retrai-
 te sauva le Corsaire qui vint se radouber
 dans le même port. Le Chirurgien trou-
 va la blessure du Chevalier très dangereuse,
 & sans sa jeunesse c'étoit fait de ses jours. J'a-
 voue que le malheur du Chevalier me jeta
 dans de grandes perplexités. Je l'estimois
 infiniment ; car outre mille qualités aimables
 qui brilloient dans sa personne, il m'avoit ren-
 du des services trop importans pour que je
 ne fusse pas extrêmement affligée de cet acci-
 dent. La véritable amitié vient du cœur aussi
 bien que l'amour, mais elle est plus douce &
 plus tranquille ; & le Chevalier avoit un
 fond

fond d'honnêteté, de grandeur d'ame, de sagesse & de modestie qui me l'avoit rendu extrêmement cher. J'aidai avec empressement le Chirurgien à lever le premier appareil ; la blessure fut trouvée en bon état, on espéra de le sauver, & cette nouvelle calma un peu mes agitations.

Dès que l'Aga de la Canée eut été averti de mon arrivée, il vint aussi-tôt me recevoir & me força d'accepter un appartement dans sa maison. Informé des obligations que j'avois au Chevalier, il le fit transporter dans une chambre contiguë à celle que j'occupois, afin que je fusse à portée de lui donner tous mes soins. Ma vive attention pour lui ne contribua pas peu à sa guérison, de sorte qu'il recouvra parfaitement la santé en six semaines de tems, & se trouva en état de se remettre en mer. Il fit des efforts infinis pour m'engager d'accepter ses offres, mais je n'avois garde de l'exposer à des périls qu'il n'auroit assurément pu éviter. Mustapha Bahuri (ainsi s'appelloit l'Aga) lui en fit aussi connoître les dangereuses conséquences. Il le pria même fortement de sortir du port de la Canée le plutôt qu'il seroit possible, craignant qu'il n'arrivât à chaque instant quelques vaisseaux Turcs qui s'emparassent de sa galère,

lère. Ces instances & les miennes le déterminèrent enfin à me quitter.

Il seroit difficile de décrire la vive douleur du Chevalier : ma tendre amitié fit aussi de rudes efforts pour se contenir dans le devoir de la bienséance. Vous devés juger que notre adieu fut touchant : je pars sans vous, me dit-il, adorable Comtesse, ma douleur est vive, & elle n'est modérée que par l'espérance de vous revoir. Donnés moi donc, de grace, exactement de vos nouvelles; c'est une faveur que vous ne pouvés refuser à mon amitié & à mon respect.

Consolés vous, trop généreux Chevalier, répondis je, soyés plus tranquille, persuadés vous que je ne vous oublierai jamais. Ici mes larmes & mes soupirs me coupèrent la voix. De Souvré pénétré de ma vive reconnaissance, s'échape à l'instant, gagne le port & met à la voile. J'ai eu occasion dans la suite de me revenger de ses bienfaits, en lui rendant de signalés services : le Comte de Bonneval vous instruira de cet événement dans le détail de ses aventures.

Mustapha Bahari dès mon arrivée avoit dépêché deux Exprès, l'un à Constantinople & l'autre à Alep : le premier portoit des lettres de l'Aga qui informoit la Porte que j'étois entre ses mains; le second étoit chargé

de tout le détail de mes malheurs , que l'Aga d'Alep devoit envoyer en Arabie à mon Epoux ; de sorte qu'il falut me tranquilliser , en attendant les réponses ; & huit mois se passèrent sans en recevoir , parce qu'il étoit arrivé à Constantinople un soulèvement qui avoit culbuté Achmet III. du trône , & que presque tous les principaux Seigneurs de cette Cour furent sacrifiés au ressentiment des Janissaires , mais comme il fut bientôt remis en place , & que le règne de Soliman son frère dura peu , Achmet envoya des ordres de me faire transporter à la Porte , & rappella en même tems le Pacha de Bonneval.

Quoique l'Aga de la Canée ne négligeât rien pour dissiper mes ennuis , cependant les rigueurs de mon sort me plongèrent dans une mélancolie , à laquelle enfin je succombai. Je tombai malade , & cette maladie me conduisit jusques sur les rives du tombeau , mais la Parque que j'appellois à mon secours , sourde à mes tristes plaintes , ne voulut point couper le fil de mes jours : au bout de deux mois mes forces se ranimèrent , & je me trouvai bientôt en état de goûter les douceurs d'un agréable printemps.

L'Isle de Candie est un séjour délicieux ,

mas

mais ce n'est plus cette belle Crète qui formoit autrefois un des plus puissans Royaumes de la Grèce , ni cette Isle peuplée & fertile qui a fait un des plus riches appanages de la République de Venise : toute sa gloire & sa splendeur se sont évanouies , dès l'instant quelle est tombée sous le joug de l'Empire Ottoman. On n'y voit plus aujourd'hui que des campagnes presque toutes incultes , des villages composés de chétives chaumines , des villes délabrées , sans forteresses & sans défense. Les Turcs peu soigneux de réparations , ont laissé tomber en ruine tous les beaux monumens de l'Antiquité , & les Edifices les plus rares ; on voit par tout des monceaux de marbre , de porphyre , de jaspe & d'autres pierres de prix : voilà les tristes débris de la florissante Crète , ce n'est plus qu'une idée confuse & affligeante de son opulence passée.

Cependant on se console de l'humiliante catastrophe que ces objets rappellent , par les plaisirs flatteurs que l'on goûte dans cet admirable climat. Cet air pur & serein qu'on y respire , les vastes campagnes où le serpolet , le thym , la morjolaine & mille autres plantes odoriférantes croissent avec profusion , flattent si agréablement l'odorat & sont variées de nuances si délicates ; qu'on

à peine à abandonner ces sauvages lieux. Les orangers, les citronniers & d'autres arbres de cette espèce qui y viennent sans culture, forment encore par leur verdure argentine & leurs fruits dorés une diversité de coloris si frappante, que l'œil en est charmé. L'odeur un peu forte des fleurs & des fruits de ces arbres charmants à la vue, est tempérée par les herbes aromatiques, & cette espèce de chaos de senteur rassemblé par les Zéphirs & porté sur leurs ailes jusqu'à dix lieues dans l'onde, vous fait flâner cette Isle avant que de la découvrir. Là dans de superbes bocages j'entretenois sans cesse les Echos de mes amères plaintes.

Mustapha Bahari avoit sur le rivage de la mer une magnifique maison de campagne; je m'y étois retirée avec quelques esclaves pour m'occuper toute entière de l'idée de mon cher Comte. Là ma tristesse étourdie par l'harmonieux ramage du rossignol & par le gémissement de la constante tourterelle, j'empruntois tour à tour leur langage; tantôt animée par l'espérance je chantois le courage de la vertueuse Pénélope; tantôt accablée de chagrins je soupirois comme l'infortunée Ariadné; tantôt enfin une espèce d'anéantissement succédant tout à coup à la joye & au chagrin, j'envi-

(fa-

sageois d'un œil indifférent un nombre de vaisseaux qui formoient une admirable perspective ; & qui fendoient l'onde amère avec autant d'agilité que le passereau fend les airs. Un jour la plaine liquide paroissoit unie comme une glasse , & transparente ; un autre ses ondes enflées sembloient menacer le ciel , & ne porter les navires dans la moyenne région de l'air que pour les précipiter avec plus d'impétuosité dans des abymes profonds. Tels furent les plaisirs innocens que je goûtai dans cette charmante solitude jusqu'au retour du Courier que l'Aga avoit envoyé à Constantinople.

Les favorables nouvelles que cet Ambassadeur de paix apporta me le firent envisager comme un Ange tutelaire que le ciel, touché de mes malheurs, m'envoyoit. A peine voulus-je donner le tems à Mustapha de disposer les choses nécessaires pour mon embarquement, ma vive impatience ne fut tempérée que par les assurances qu'il me donnoit chaque jour de mon départ prochain. Cependant on fut encore près de quatre semaines à disposer les bâtimens qui devoient me transporter. Enfin me voici en mer , je touche au moment fortuné de ma réunion avec mon cher Comte ; toutes mes infortunes vont bientôt se terminer ; je n'ai plus

maintenant à faire qu'un récit agréable; dans six semaines je serai à Constantinople, & dans trois mois j'aurai la douce consolation d'être entre les bras de mon tendre Epoux.

Je m'embarquai dans une fregate légère, de quarante canons, & escortée de deux galères, montées de trois cens soldats déterminés à me tirer de tout événement. Cette forte escorte devoit me conduire jusqu'à Ténédos: un bon vent de Sud enfla nos voiles & nous fit doubler l'Isle de Milo le quatrième jour de notre navigation, le sixième nous mouillons à Andros. Le vent étant tout à coup tourné au nord-nord-est, en vain fis-je des efforts afin d'engager le Commandant de la fregate de tenir la mer: le tems est trop violent; illustre femme, me dit cet homme, pour exposer tes jours; il y va de ta tête, si je ne ménage pas ta vie & ta santé.

Après trois jours de séjour dans cette Isle, on mit à la voile. Bon tems, les vents sont au sud-ouest, les ondes blanchissent des sillons que nos bâtimens creusent dans le fluide élément; nous voguons avec une extrême vitesse; les Isles ne paroissent à nos yeux, que pour s'éclipser dans un instant; le vingtième jour nous ancrons devant la forteresse de Ténédos. Ciel! m'écriai-je alors, me voilà donc hors de tous pé-

périls & à l'abri des entreprises de mes ennemis. Pendant mon séjour dans l'Isle de Candie, je m'étois occupé à apprendre la Langue Turque : une vieille Esclave Vénitienne, dont Mustapha Bahari m'avoit fait présent, me donna des leçons si assidues qu'au bout de trois mois je la parlois affés pour m'expliquer facilement. Cette fille douée d'admirables qualités ne m'abandonnoit pas d'un moment, & comme elle avoit demeuré à Constantinople un espace de tems considérable, & qu'elle connoissoit parfaitement le pais, elle me donna des instructions très-salutaires sur ma conduite.

Le Gouverneur de Ténédos me rendit les mêmes honneurs qu'à une Sultane favorite : non seulement il me visita avec beaucoup d'attention pendant huit jours que je restai dans ce parage; mais encore il m'envoya trois de ses femmes pour me tenir compagnie. Ces Dames avoient de la beauté, mais leurs manières me parurent si lubriques, que je ne jugeai pas à propos de me livrer à toutes leurs caresses. Cependant je me rendis aux instances qu'elles me firent de visiter l'Isle & de passer en Asie qui n'en est éloignée que d'un trajet d'une heure, pour considérer quelques restes de cette célèbre Troie, tant vantée par les Poëtes; mais

je n'y vis rien qui soit digne d'attention.

Ténédos est aussi très peu de chose, son château bâti sur une langue de terre qui fait l'extrémité de l'Isle n'est qu'un misérable Donjon sans fossés, muni de deux ou trois petites pièces de canon. La ville ou plutôt le bourg qui est sur le penchant d'une colline forme un amphithéâtre assez varié à cause des différentes couleurs dont les maisons sont peintes ; mais on n'y voit aucun édifice qu'on puisse appeler passable. Les vins muscats y sont exquis & en abondance. L'Aga m'en envoya une quantité de flacons que je distribuai aux Esclaves Chrétiens qui étoient sur les galères Turques.

Dès que nous eûmes quitté Ténédos nous embouchâmes le Canal des Dardanelles. Les quatre châteaux qui ferment ce détroit ne sont rien moins qu'imprenables ; il est même assuré que six bons vaisseaux Chrétiens s'en rendroient les maîtres en moins de vingt-quatre heures. Les deux premiers paroissent à la vérité mieux bâtis que ceux qu'on croit être placés sur les ruines de Sestos & d'Abydos. Ici l'Asie & l'Europe semblent se joindre ; les bords de ce Canal sont enchantés ; on peut dire que la Nature a pris plaisir à en varier les objets. Les collines en pente dont il est resserré jusqu'à la

Mer

Mer de Marmara ou l'Hellespont, sont toutes cultivées & plantées de beaux arbres de toutes sortes d'espèces. Il y a de jolis villages, de grands vignobles, de vastes prairies émaillées de mille fleurs différentes, & de beaux jardins en terrasses; ici ce sont des Cypres dont la cime monte jusqu'aux nues, là des figuiers, des oliviers & d'autres arbres fruitiers plantés, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Peut-on voir un plus aimable amphithéâtre sous le ciel: c'est ce que je ne crois pas.

Lorsque nous fûmes vis-à-vis des seconds châteaux, les Agas, instruits de mon passage, firent tirer les prodigieux canons de ces deux forteresses: les boulets sont de pierre, & pèsent quatre cens livres. Je me serois assurément très bien passée de ce régal, car les coups redoublés de ces furieuses machines firent un si horrible tintamarre, que j'en pensai perdre l'ouïe; & je fus plus de six heures tellement étourdie qu'à peine pouvois-je me soutenir.

Il seroit difficile de faire une description naturelle des bords de ce Canal, depuis les Dardanelles jusqu'à la Mer Noire. Ce pays me parut enchanté, nous touchâmes à Gallipoli & à l'Isle de Marmara, assise au milieu de l'Hellespont, enfin nous fûmes dix jours à

remonter ce Détroit, à cause des courans qui nous obligeoient à jeter l'ancre presque à chaque instant. Si j'avois été frappée à la vue des beaux objets qui bordent le Canal, je fus comme eblouie lorsque je pus considérer Constantinople à une distance proportionnée. Après avoir quitté Marmara nous louvoyâmes du côté de l'Asie pour éviter les courans, & nous côtoyâmes les Isles des Princes, de sorte qu'au lever du soleil je fus à portée de voir à plein la partie de cette grande ville qui prend depuis le château des Sept Tours jusqu'à la pointe du Serrail. Les rayons que l'Astre du jour dardoit sur les toits dorés des Mosquées & sur les maisons peintes de diverses couleurs, bâties comme les unes sur les autres, & dont les plus élevées paroissent sous celles des hauteurs de Péra, formoient je ne sai quoi de si extraordinaire, que tous mes sens en furent comme suspendus. Ce charmant coup d'œil me donna une haute idée de Constantinople : plus j'en approchois, plus j'étois extasiée des nouveaux objets qui se présentoient à ma vue. Le Serrail sur tout captiva toute mon attention : les vastes & superbes jardins en terrasses, entrelassés de beaux arbres, de bocages, de berceaux & de plusieurs fontaines dont les eaux jaillissantes

pou

pouffoient des jets à perte de vûe , les uns en gerbes , les autres en pyramides , ceux-ci en croiffans , ceux-là en flèches , d'autres en forme de Turbans , faisoient le plus rare assemblage de nuances qu'on puisse se figurer ; mais je touche presque aux hautes murailles de ce vaste palais qui m'en dérobent enfin toutes les beautés : déjà je double la pointe du Serrail & me voici au port.

Je n'ai jamais guères ressenti de plaisir plus vif que lorsque je me vis arrivée dans cette superbe capitale de l'Empire Ottoman. On m'avoit fait préparer une maison magnifique, j'y trouvai non seulement toutes les commodités nécessaires, mais encore six Eunuques noirs & dix femmes esclaves pour me servir. Tous les Grands de la Porte s'empressèrent à me rendre visite. Achmet III. m'emvoja le Bostangi-Bachi m'assurer de sa protection. La Sultane favorite & le Chef des Eunuques blancs me firent de riches présens ; le Muphti même, quoique contre l'usage, daigna m'honorer de sa présence, pour m'engager à suivre l'héroïque action que mon Epoux, disoit-il, avoit faite en embrassant le Mahometisme. Ces pathétiques instructions me charmèrent, mais ne me persuadèrent pas : sa Morale étoit saine & austère. J'étois d'accord avec lui touchant ce point,

point, mais ses dogmes de foi ne me parurent pas appuyés de preuves assez convaincantes pour me déterminer. S'il soutenoit son emploi honorablement par une vie exemplaire, il le flétrissoit un peu par son ignorance ; car je suis assurée qu'un adolescent Chrétien pour peu de notion qu'il eût de sa Religion, auroit retourné ses arguments avec facilité. Cependant, comme j'avois de grandes mesures à garder, je dissimulai si adroitement sur ce point, qu'il me crut d'une zélée Musulmane. Néanmoins il me fut impossible de garder tout à fait le silence & je hazardai une objection qui parut le déconcerter.

Mais, lui dis-je, sublime & très respectable appui de l'Alcoran, illustre successeur du Grand Prophète Mahomet, que me servira-t-il d'embrasser ta loi, si mon ame éternelle, & ne peut jouir d'aucun bonheur après cette vie ? Vous êtes persuadés que toutes les femmes n'ont été créées que pour faire goûter aux hommes les plaisirs d'une vie voluptueuse & efféminée. Je n'ai rien à espérer au paradis que le Prophète a promis aux fidèles Mahométans. Puis-je embrasser une croyance qui m'avilit à l'état des bêtes pour en quitter une qui me promet une félicité éternelle & des délices infinies.

ap

Fille
Nom
com

Après ma mort, qui m'assure que j'ai com-
 me l'homme une ame immortelle créée par le
 Tres-Haut, & que cette ame sera réunie à
 son principe & jouïra des douceurs d'une
 parfaite béatitude? Cette espérance qui m'en-
 gage à la vertu est trop flatteuse pour la
 balancer contre cette extinction totale de
 mon individu : j'en appelle à ton jugement,
 O très éclairé Chef de la Loi.

Tu m'offres, répond ce respectable Vieil-
 lard, une occasion de louer le Dieu que je
 sers qui est ton Dieu comme le mien, de
 voir donné une si grande sagesse. Persua-
 de-toi, ô ! illustre femme, qu'il n'y a qu'un
 petit nombre de vrais Croyans qui
 ont ces idées de ton sexe. Le Tres-Haut
 a distribué à tous les vivans le soleil & la
 nourriture, a mis en toi l'ame d'un homme :
 sans doute qu'il t'a destinée à être une de ces
Houris, (a) qui font la félicité du
 Paradis de notre admirable Prophète : ta
 sainteté incomparable me le fait juger ; ainsi,
 j'espère que si Munket & Nekir, (b) après
 un sévère examen, te jugent digne de cette
 précieuse récompense de l'éternité, tu seras la
 favorite de quelqu'un de nos Saints

Em-

Filles du Paradis de Mahomet.

*Noms des Anges qui examinent les Mort & qui
 récompensent ou punissent selon leurs œuvres.*

Empereurs. Adieu, trop digne épouse d'un illustre Pacha que j'honore : ensuite il me quitte en me souhaitant mille bénédictions.

J'avoue que ce fastueux galimatias me fit passer un moment très agréable. Le Kaï-macan qui étoit présent, lorsque le Muphti me fit ce sublime discours, ne put s'empêcher de lever les épaules, & me dire après le départ du Pontife. Comtesse, je m'apperçois que la science du Muphti ne te persuadera pas de la vérité de notre Religion. C'est un saint homme, mais trop scrupuleux pour être prédicateur. Ne te figure pas que tous les Musulmans soient des fots & des gens sans bon sens. Crois-tu en bonne foi que je sois du sentiment que l'ame de la femme soit mortelle ? Il est vrai qu'on élève ici le sexe dans ces grossières idées, afin de le rendre plus souple & plus soumis aux ordres des époux. Tu juges bien que la plupart des femmes, quoique persuadées du contraire, s'étourdissent volontiers sur cet article, & profitent de la pensée que leur ame est mortelle pour se plonger dans la lubricité pour laquelle elles ont toutes un furieux penchant. Je n'ai, dit une femme, aucune espérance pour l'autre vie, il faut donc que je profite de celle-ci autant qu'il est en mon pouvoir. Aussi, saisissent-

elles l'occasion avec un empressement avide,
& qui tient pour ainsi dire de la fureur.

Penses-tu aussi, o ! vertueuse femme, que les Turcs éclairés soient du sentiment du Muphti touchant le Paradis que notre Prophète promet aux gens de bien ? Eh ! non , c'est une métaphore de l'Alcoran, & que Mahomet n'entendoit pas à la lettre ; mais connoissant le caractère des Arabes , il savoit que cette nation étoit extrêmement portée à l'amour & aux plaisirs des sens. Il crut donc qu'il falloit flater ces gens grossiers par une récompense conforme à leurs desirs déréglés , afin de les conduire peu à peu à l'obéissance & à la pratique des vertus morales ; mais les Musulmans sensés rejettent avec indignation cette idée heureuse & se forment de l'autre vie un portait plus dégagé de la matière. Ils font consister la béatitude éternelle dans la seule jouissance de Dieu : en un mot ils pensent sur cet article comme le Chrétien.

O ! sage Addin , (ainsi s'appelloit le Kaïmakan) il seroit , m'écriai-je , à souhaiter que tu pusses remplir le poste de ce vénérable Vieillard : tu donnerois de la Religion des notions telles qu'on doit en avoir ; alors elle paroîtroit si raisonnable que les Chrétiens reviendroient aisément de ces faux pré-

préjugés qu'ils ont conçus contre l'Alcoran.

Les honneurs infinis qu'on me rendoit chaque jour, étourdirent le souvenir de mes disgraces passées ; je n'avois plus d'inquiétudes que pour mon époux. L'Aga d'Alep m'avoit écrit depuis deux jours que le Pacha de Bonneval étoit arrivé chés lui extrêmement fatigué d'une marche de vint jours, & qu'il lui avoit rendu toutes mes lettres qui contenoient le détail de mes malheurs.

Eclaircissions cette petite & dernière partie de mon Histoire. Le Comte de Bonneval n'avoit reçu aucune de mes nouvelles depuis trois ans ; les lettres que l'Aga d'Alep avoit envoyées en Arabie furent rapportées par l'Express que ce Gouverneur avoit dépêché. Il n'avoit point trouvé mon Epoux, & même ne put apprendre ce qu'il étoit devenu. Il avoit entrepris de visiter la Mecque *incognito*.

Mon silence, disoit-il, ne l'inquiétoit point ; il jugeoit bien qu'il étoit difficile de faire tenir des lettres si loin par la voye seulement de quelques Voyageurs qui pouvoient être dépouillés par les Arabes : tout cela lui donnoit quelques idées consolantes dont l'amour inquiet a besoin pour ne pas tomber dans le desespoir. Ce n'étoit donc

pas

pas ce silence qui le tourmentoît, mais les infâmes accusations qu'on avoit portées contre mon honneur & ma gloire, & ses réflexions sur ce sujet le plongèrent dans un état pitoyable, & lui causèrent les plus amers chagrins.

L'Aga d'Alep s'aperçut bien à son arrivée chez lui que sa mélancolie n'étoit point diminuée : il résolut donc de le tirer de cette cruelle situation. Il avoit entre les mains des preuves justificatives de mon innocence & de ma conduite, avec un récit fidèle de toutes les circonstances qui avoient porté le scélérat Barnetti à me noircir dans son esprit. Deux Sénateurs illustres de la République de Venise, amis intimes du Comte, faisoient une narration si véridique de ma vie à Venise qu'il étoit impossible de ne pas se rendre à ces preuves.

La surprise de mon tendre Epoux à la lecture de tant de lettres de ces deux Nobles Vénitiens, que des miennes où je faisois un portrait fidèle, mais touchant de mes cruelles infortunes, bouleversa tellement son esprit, qu'il tomba tout à coup dans un accablement inexprimable. C'étoit un de ces fortes d'anéantissimens où l'on ne ressent ni douleur, ni plaisir ; mais revenu peu à peu à lui-même, il m'a avoué qu'il passa de l'abbate-

ment de la plus excessive tristesse , à la joie la plus sensible. Alors embrassant l'Aga cher ami , dit-il, tu me donnes une seconde fois la vie : veux-tu mettre le comble à mon bonheur , fais moi partir à l'instant pour voler auprès de ma chère & tendre Julie.

Ils convinrent de monter à cheval dès le soir même , mais une fièvre ardente ayant tout à coup saisi le Comte, il lui fut impossible d'entreprendre ce voyage pendant trois semaines qu'il en fut cruellement travaillé. C'est ce qui détermina l'Aga d'Alep à m'envoyer un Exprès avec une lettre qui m'informoit de toutes ces circonstances. Le plaisir extraordinaire que me causa la nouvelle du retour de la tendresse de mon époux fut extrêmement diminué par celle de sa maladie ; de sorte que pendant plus d'un mois je fus plongée dans de nouveaux chagrins & dans de vives allarmes, & rien ne pouvoit dissiper ni calmer mes justes craintes. Je me persuadois par mes disgrâces passées que je n'arriverois jamais à la parfaite félicité d'embrasser le Comte de Bonneval : enfin son retour & sa présence me rendirent le repos.

J'avois fait la nuit qui précéda son arrivée un songe qui sembloit me présager quelque événement extraordinaire. J'avois rêvé

qu'une colombe plus blanche que la neige
 tenant dans son bec un lis épanoui & très
 éclatant , descendoit des airs & venoit à ti-
 re d'aile de mon côté pour me joindre. Dé-
 ja elle voloît sur le Bosphore avec une ex-
 trême agilité, lorsqu'un corbeau hideux vint
 fondre sur elle pour lui arracher la fleur ;
 mais l'adroite colombe , résiste avec courage
 à ce vorace oiseau , se précipite tout à coup
 dans les eaux du Canal & disparaît. Affli-
 gée de la voir périr , je cours avec empres-
 sement pour la tirer du péril : l'agitation où
 je me trouvai dans cet instant fut si grande,
 que je tombai sur le plancher de ma cham-
 bre. Ma chute fit du bruit , ma vieille esclave
 Venitienne vint à mon secours & fut fai-
 ble de frayeur en me voyant étendue & éva-
 nouie. Elle appelle au secours , ranime mes
 esprits & me recouche. Une heure après , le
 Dieu du sommeil s'étant encore emparé de
 mes sens , je revois la blanche colombe qui
 sort du sein de l'onde , & qui vient se repo-
 ser sur ma tête , où elle laissa le lis.

Je fus si frappée de ce rêve , qu'il ne for-
 ma point de mon idée pendant tout le jour :
 j'en étois encore occupée , lorsqu'on m'an-
 nonça mon cher Epoux. Seroit-ce en-
 core un songe ? m'écriai-je , en voulant
 me jeter entre ses bras : mes lèvres ren-

contrèrent les siennes : ah ! oui, c'est vous aimable Comte, que je vois, que j'embrasse ; oui, c'est lui-même, j'en suis maintenant assurée.

Nos deux voix formèrent alors une confusion si touchante qu'il n'est pas possible de l'exprimer ; nos tendres regards, nos larmes, nos soupirs coupent nos paroles nous rendent comme immobiles : en un moment notre joye, notre consolation, notre bonheur ne se peuvent décrire. Les époux qui s'aiment trouveront tout cela dans leurs propres cœurs : ils n'ont pas besoin de plume pour leur faire sentir cette douce félicité.

Dès que nous eûmes goûté pendant quelques heures les charmes d'une réunion longtems désirée, le Pacha mon Epoux vint chez le Grand Visir pour lui rendre compte de sa conduite : deux jours après il eut une audience secrète du Sultan qui le combla de nouvelles caresses. Enfin ayant terminé toutes les visites que le devoir & la bien-séance exigeoient, nous allâmes occuper une superbe maison qu'il avoit fait bâtir & meubler à la Françoisë. La situation étoit enchantée ; elle n'étoit qu'à une petite demi-lieue de Constantinople, à l'extrémité de la ville de Scutari, située en Al-

côté de la Mer Noire. Cet édifice étoit
 sis sur la croupe d'une agréable colline ,
 plantée d'arbres de toutes les espèces , entre-
 sés d'un grand vignoble. On y jouissoit
 un point de vue admirable, mais borné ,
 parce que tout le Canal est resserré par des
 montagnes qui obligent les yeux à se
 restreindre sur ses bords ; mais aussi on peut
 s'assurer que ce rivage dédommage bien des
 perspectives éloignées qu'on voit dans tous
 les autres pays. Les jardins qui entouroient
 cette maison étoient en terrasses ; du supé-
 rieur , on pouvoit découvrir une partie du
 quai & l'entrée du port ; & comme ce port
 fait un grand coude , on ne voyoit que les
 mâts des navires. Là on découvroit encore
 les beaux Dômes de sept Mosquées impéria-
 les, la partie supérieure de Galata; les hauteurs
 de Péra & généralement toute cette file de
 belles maisons qui bordent le Canal & for-
 ment comme une seconde ville de près de
 quatre lieues de long.

L'Auteur des Mémoires faussement attri-
 bués à mon Epoux se trompe grossièrement ,
 lorsqu'il assure qu'on peut découvrir aux
 environs de Constantinople de grandes plai-
 nes fertiles ; car non seulement les collines
 empêchent que la vue ne pénètre dans les
 terres , mais encore tout ce territoire à plus

de dix lieues à la ronde n'est qu'un amas de montagnes & de vallons , sans qu'on puisse trouver aucune plaine d'un demi-quart de lieue de diamètre. Peut-être a-t-il pris la plaine liquide de l'Hellespont & quelques Isles qui semblent comme flotter sur son sein, pour de vastes campagnes, & pour des arbres fruitiers. Cet Auteur n'a assurément aucune idée de ce rare pays. On verra par le détail des aventures du Comte toutes les bévues qui sont contenues dans le troisième Tome de ces Mémoires. C'est ici où il va commencer le récit fidèle de tout ce qui lui est arrivé de plus considérable depuis son départ de Venise.

Fin de la première partie.



ANECDOTES

VENITIENNES ET TURQUES,

O U

NOUVEAUX MEMOIRES

D U C O M T E

D E

B O N N E V A L

SECONDE PARTIE.

*Histoire du Comte de Bonneval depuis sa sortie
de Venise jusqu'à son départ pour l'Arabie.*



L seroit difficile de bien décrire quelle fut ma triste situation lorsque ma chère Julie eut disparu à mes yeux. J'entraî dans la chambre qu'on m'avoit préparée, où je demeurai fort longtems immobile.

Le Capitaine fit de vains efforts pour dissiper ma tristesse & pour m'arracher ce morne silence qui l'affligeoit : pendant les huit jours que je restai sur son bord , mon anéantissement fut si marqué , que cet homme me considéra sans doute comme un Sauvage , qui ne connoit ni politesse , ni douceur. Cependant dès que j'eus mis pié à terre dans l'Isle de Céphalonie , mon esprit égaré commença à se remettre. Le Gouverneur qui m'attendoit depuis plus de deux mois , informé de mon arrivée , fit tirer plusieurs décharges de l'artillerie du château , qui ranimèrent mes sens assoupis : ce fracas de guerre que j'ai toujours aimé avec passion étourdit ma douleur , en sorte que je parus au Capitaine comme un autre homme. Il me fit un compliment si poli sur mon changement , que je l'embrassai & le suppliai d'excuser la manière peu civile avec laquelle j'avois répondu à ses honnêtetés. Le Sénateur Cornaro ne négligea rien pour me faire oublier Venise , festins superbes , bals , parties de chasse , il mit tout en usage pour dissiper mes noires idées ; mais l'absence de ma chère Epouse me faisoit retomber souvent dans une mélancolie importune qui causoit des allarmes à cet illustre Seigneur. Comte , me disoit-il alors , quelle sottise de ne pas suivre les tems & de ne pas jouir des plaisirs que nos amis

nous

nous procurent. C'est une grande sagesse & une vertu héroïque de souffrir la tempête avec résignation, & de jouir du calme quand il revient. La vie est trop courte pour s'arrêter si longtems sur le même sentiment. Croyés-moi, prenons le tems comme il vient; on ne peut être parfaitement heureux dans ce monde; les plaisirs & les chagrins sont partagés; c'est une compensation de la Providence, afin que tout soit égal, & qu'au moins les plus heureux puissent comprendre par quelques amertumes ce que souffrent les autres qui en sont accablés. Pour moi, je ne prends point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis *les affaires*, je n'entens pas seulement les affaires de ce monde-ci; j'entens encore parler de celles de l'autre. C'est à mon avis être déjà damné, que de craindre avec excès de l'être. Il y a raison par tout; vivons bien, réjouissons nous. En matière de conscience, trop de délicatesse fait les hérésies. Je ne veux aller qu'au ciel & pas plus haut.

Les vives faillies de ce Noble Venitien, jointes aux attentions qu'il avoit pour moi, me mirent dans une disposition de cœur assez favorable. Ainsi je puis dire que lorsque je partis de Céphalonie, je parus le Comte de Bonneval, tel qu'il devoit être, & selon

l'idée qu'on s'en étoit formée, & que j'en avois donnée avant mon tendre amour pour la belle Salviati. Je puis dire que ma foiblesse à cet égard a fait tort à mes qualités naturelles. Cependant je ne saurois m'en repentir : tant il est vrai que lorsqu'on est parvenu à un certain âge, l'amour a plus d'empire sur le cœur que lorsqu'on est jeune. En effet la Jeunesse est incapable de réflexions ; elle est vive, pleine de feu, emportée & point tendre ; tout attachement lui est contrainte, & l'union des cœurs que les gens raisonnables trouvent le seul plaisir qu'il y ait dans la vie, lui paroît un joug insupportable.

Après deux mois de séjour dans cette Isle charmante & délicieuse, je passai en quatre jours à la Canée, & comme les deux galères qui devoient me conduire à la Sublime Porte étoient disposées au voyage depuis longtemps, je fis mettre à la voile le huitième jour ; en quinze je touchai aux Dardanelles, & arrivai à Constantinople trois mois & demi après ma sortie de Venise.

Achmet III. averti que j'étois vis à vis du Serrail, se rendit dans le superbe Kiosque qui regarde l'entrée du port ; de sorte qu'en doublant la pointe de ce Palais, je pus le considérer avec attention, la galère que je montois ayant pour ainsi dire, frisé
les

les magnifiques colonnes de marbre qui le soutiennent. L'Empereur doué d'une douceur & d'une affabilité jusqu'alors très inconnues aux Sultans , me regarda fixement, m'honora d'un souris gracieux , & prit un grand plaisir à ma manière de le saluer. Peut-être m'accusera-t-on d'en imposer ici. Je ne crois pourtant pas, lorsqu'on connoitra le caractère de Sa Hauteffe, & le portrait que j'en ferai dans peu servira de preuves justificatives pour persuader cette circonstance.

La vue de L'Empereur à laquelle je ne m'étois point attendu, pensa me faire oublier un devoir essentiel, savoir, de saluer le Serrail en doublant la pointe de la péninsule sur laquelle il est bâti. Aucun vaisseau n'oseroit entrer dans le port sans s'être acquité de ce salut. Un Reys m'en ayant averti, je fis faire une décharge subite de toute l'artillerie des deux galères avec plusieurs décharges redoublées de mousquetterie. Cinquante Soldats qu'on m'avoit donnés pour escorte, & à qui j'avois appris pendant la route l'exercice à l'Européenne, firent paroître tant d'adresse dans cette occasion qu'ils tirèrent chacun dix coups en cinq minutes. Cette petite expédition militaire plut tant à Achmet qu'il fit distribuer à

à ces cinquante Soldats quatre bourses de cinq cens piaſtres chacune. La ville & les vaiſſeaux répondirent à mon ſalut par plus de ſix cens coups de canon.

Dès que j'eus mis pié à terre, deux Capigis-Bachis me conduiſirent dans la maiſon du Kaïmakan ou Gouverneur de cette ſuperbe ville, où l'on m'avoit préparé un appartement magnifique. J'y reçus les viſites d'un grand nombre d'Officiers, & je les rendis après mon audience du Grand Viſir, qui la fixa au quatrième jour. Ce premier Miniſtre non ſeulement me donna des marques de ſa bienveillance; mais encore voulut me procurer dès le lendemain une entrevue ſecrete avec le Sultan. Voilà encore un trait qui paroîtra fabuleux, ſur tout ſi l'on s'en rapporte aux inconvéniens que fait naître l'Auteur des Mémoires qu'on m'a ſuppoſés. Cependant rien n'eſt plus réel que cette audience ſecrete. On avoit fait de moi un portrait ſi flaté à Achmet, que ſon impatience pour m'entretenir le fit contrevenir à ces ſévères maximes uſitées à la Sublime Porte. Jamais Potentat n'a peut-être fait plus de careſſes à un Favori que j'en reçus de ce bon Empereur. J'en fus même ſi pénétré que je ne héſitai point à lui faire un récit fidèle de ma conduite & de l'état préſent des prin-
ci-

cipaux Princes Chrétiens ; mais je n'ai garde de révéler ici toutes les choses que je développai à Achmet , ni les conseils que j'ai donnés dans la suite au Divan ; ce feroit m'exposer au fatal cordon.

Rien ne transpire des conseils & des résolutions qui se prennent à la Porte ; C'est donc *gratis* que l'Auteur des Mémoires m'attribue tous ces discours & tous les avis qu'il décrit avec politesse , mais sans aucune vraisemblance. Il est trop dangereux de révéler ce qui se passe dans ces assemblées secrètes ; & quoique je n'aye point l'éloquence de cet Ecrivain , peut-être que les instructions que j'ai insinuées dans diverses occasions ont autant de sagacité que celles qu'il me prête.

Il est vrai qu'Achmet dans cette première audience me parla d'embrasser le Mahométisme , mais il insista peu sur ce point. C'est une erreur des Européens de se figurer que les Turcs sont si outrés observateurs de leur Loi , qu'ils n'admettent aucun Chrétien aux Charges & aux Dignités sans l'embrasser. Peut-être que cet usage se pratiquoit autrefois , mais aujourd'hui ils sont revenus de ces manies. Ils en ont reconnu l'abus , ils ont même aussi peu de confiance aux Profélytes , que les Chrétiens. Ils
re-

respectent à la vérité & honorent ceux qui embrassent leur Religion, quand ils vivent fagement & qu'ils sont zélés observateurs de ses préceptes ; mais comme il s'en est trouvé jusqu'ici un très petit nombre, & qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il n'y a point de gens plus corrompus & plus pervers que ceux qui quittent le Christianisme pour embrasser le Mahometisme, ils les regardent avec un extrême mépris ; de sorte que maintenant ils ne forcent personne sur cet article. Ils préfèrent un bon Chrétien à un mauvais Profélite. On ne peut nier qu'il ne soit impossible de parvenir à certaines Dignités sans renoncer au Christianisme, & c'est ce que le Sultan & les premiers Officiers de l'Empire m'insinuèrent adroitement. Il fallut donc employer la ruse & mettre en usage les instructions & les conseils du Pacha d'Albanie.

Le Muphti, personnage aussi vénérable par sa vertu austère que par sa vieillesse, fut transporté de joye, lorsque je parus consentir à me faire Musulman. Les deux Imans, ses Substituts, qui m'avoient déjà rendu plusieurs visites par ses ordres, m'ayant renouvelé les protestations qu'ils avoient faites par écrit au Pacha, eurent grand soin de publier qu'ils travailloient à mon instruction,

tion, & j'obtins aisément la permission d'être circoncis en secret. Au tems fixé je prétextai une maladie de quinze jours; alors tout le monde me crut véritablement Turc. Les Musulmans faisoient mon éloge & les Francs m'accabloient de titres odieux. Les Moines & les Prêtres firent retentir les thaires d'invectives. Cependant la scène changea; j'eus une entrevue avec le Recteur des Jésuites, homme de bon sens, & lui déclarai toute ma conduite, persuadé que ces pacifiques Directeurs qui savent si adroitement concilier la Religion avec l'intérêt, excuseroient facilement cette petite démarche irrégulière en faveur de quelques dons: ainsi un présent de six mille sequins me rendit aussi blanc que neige. Alors toutes les clabauderies des bilieux Prédicans cessèrent. Cet homme benin me détourna même de révéler ce mystère à l'Ambassadeur de France. J'espère, dit-il, que par cette feinte vous servirez mieux les Chrétiens qui vivent dans l'Empire de Sa Hauteffe. En effet je les ai toujours protégés secrètement, & c'est ma bienveillance pour eux qui cause aujourd'hui mon exil. Je n'ai épargné ni mon bien, ni mon sang, pour en tirer une infinité d'esclavage, & j'en ai été assez mal récompensé.

Cepen-

Cependant malgré les assurances que le peu scrupuleux Jésuite me donna , ma conscience me fit quelques reproches ; car j'ai toujours aimé la gloire & l'honneur. Je vis donc avec chagrin ma réputation flétrie , & que l'Europe Chrétienne m'honorât du titre insultant d'*Apostat*. En matière de réputation nous ne valons que ce qu'il plaît aux autres de nous faire valoir , & quoique la louange & le mépris que donnent la plupart des hommes ne soient pas d'une grande conséquence , on est assez fou pour s'y arrêter. Je crois même qu'il faudroit être parfait , c'est-à-dire , entièrement exempt d'amour propre & de passions , pour n'être pas sensible. Mais persuadé que pour faire taire les médifans & ôter tout crédit à la médifance , il faut faire semblant de n'en pas foucier , & que les plaintes , les reproches , les emportemens ne font qu'augmenter au lieu de l'éteindre , je méprisai absolument tout ce qu'on me rapportoit sur cet article , & suivis mon train de vie ordinaire. J'avois des amis , j'en voyois régulièrement tous les jours quatre ou cinq avec lesquels je noyois tous mes chagrins dans l'excellent vin vierge de Smyrne dont l'Aga de cette ville ne me laissoit point manquer.

Il me semble avoir déjà dit que je suivois en Turquie comme j'ai fait par tout ailleurs la seule Religion d'honnête homme. J'allois aux Mosquées pour y prier Dieu ; je suis persuadé de son existence ; je faisois du bien à mes amis & à mes ennemis ; j'admets encore l'amour du prochain ; mais aussi voilà les seuls préceptes que ma Foi puisse adopter. L'immortalité de l'ame, une éternité heureuse ou malheureuse, en sont une suite ; de sorte que c'est tout ce que j'ai de commun avec les Musulmans, & tous les Musulmans éclairés n'en croient pas davantage. Je pense en effet que cela doit suffire pour devenir un parfaitement honnête homme, tels que sont les vrais Turcs.

Je me suis étonné bien des fois d'entendre certaines personnes, qui passoient même pour des gens savans, outrager par les plus métrissantes épithètes les Mahométans & leur Religion. C'est, disoient ces sages Génies, une Secte voluptueuse, un vrai Epicurianisme. Elle ne fait consister la félicité que dans les plaisirs des sens ; elle n'en excepte pas même le Paradis. Ses Sectateurs sont des brutaux, des hommes grossiers, cruels, sanguinaires.

Telle est à peu près l'idée que les charitables Chrétiens se forment des Turcs &

de leur Religion ; mais voyons si ces préjugés sont équitables, donnons des notions sincères de ces gens si abrutis par les voluptés charnelles.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait parmi les Turcs des hommes corrompus & pervers ; mais , qu'on en retranche les Renégats ; il ne s'en trouve plus qu'un nombre fort médiocre, & ce petit nombre est si méprisé qu'on ne peut sans injustice l'envisager comme faisant partie de la nation. Ce n'est qu'un ramas de canailles , pour la plupart bannis de la société , au lieu qu'on voit avec une amère douleur que parmi les Chrétiens le grand nombre des méchans tient le premier rang dans les Cours & dans la société civile. Ici on ne connoît d'honnêtes hommes que ceux qui sont exacts à l'observation de la Loi qui est excessivement onéreuse ; que ceux qui ne font tort à personne ni dans sa réputation , ni dans ses biens ; que ceux qui remplissent leurs promesses avec une exactitude rigide ; que ceux qui donnent abondamment aux pauvres tout ce qui leur est nécessaire. Là le mépris de la Religion & des Loix n'est qu'un jeu , & ce n'est que la crainte du châtement qui les fait observer. Un Chrétien indévot, impie, passe pour un homme de probité quand il est dans l'abondance.

ce, ou qu'il possède quelque emploi distingué. Un Chrétien n'en est pas cru moins honnête homme lorsqu'il fait des injustices. Lorsqu'il noircit son prochain par la médisance & la calomnie, qu'il est dur envers les pauvres, & que son intérêt l'oblige à manquer à sa parole. Ce n'est ici qu'un ébauche du contraste qui se trouve entre les Chrétiens & les Turcs. La crainte de passer pour partial ne me permet pas de le pousser plus loin ce contraste, ni d'en épilucher tout le fin.

Il faut diviser les Mahométans en deux classes, en gens sensés & en gens grossiers. Le plus grand nombre est du côté des premiers. On y trouve des Courtisans fins & déliés dont la politique passe celle du génie le plus rusé; des hommes dont les connoissances pénètrent jusqu'au cœur, des esprits vifs, & soutenus d'un grand flegme; des hommes modestes qui pensent, sans trop s'émanciper en paroles; qui s'attachent à raisonner juste; qui n'aiment point à enseigner d'un ton magistral, ni critiquer sur tout.

Or ces gens-là pratiquent l'Alcoran d'une manière épurée, c'est-à-dire qu'ils ne font point consister les préceptes de la Loi dans une observance littérale, mais métaphorique. Ils ont de l'autre vie une idée telle que s'en

forment les Chrétiens. Ils jouissent de la polygamie selon leurs besoins, & sont infiniment plus réservés sur l'article des femmes que les autres nations. Dès qu'elles sont enceintes, il est rare qu'ils les touchent. Ils ne boivent du vin, lors qu'ils sont assurés que l'ivresse ne les portera à aucun excès; mais aussi, ils s'en font un point capital de transgression, lorsqu'ils sentent que la débauche les engagera à commettre quelque crime. Le Chrétien a-t-il autant d'empire sur lui-même, j'en appelle à sa conscience. En un mot persuadés que l'Alcoran ne leur a donné que pour dompter leurs passions pour pratiquer les vertus morales, ils se servent comme d'un spécifique salutaire, selon les occasions & selon les tems où ils croient en avoir besoin; de sorte qu'ils ne pratiquent à la lettre que dans des points qui sont de la conformité avec l'Evangile, je veux dire, que pour glorifier & adorer Dieu; & aimer leur prochain comme eux mêmes.

Les Turcs peu instruits & grossiers pratiquent avec une sévère exactitude leur Loi & cette exactitude est un dur esclavage, infiniment plus laborieux que la Règle la plus rigide des Moines, sans en excepter celle de la Trape. Car outre un nombre d'ablutions très incommodes, elle ordonne cinq fois

la prière par jour , & même dans des tems
 très incommodes ; chaque prière dure une
 heure ; aucun vrai Musulman ne s'en exem-
 pe, & ces prières se font avec tant de recueille-
 ment & dans des postures si humiliées , qu'il
 faut absolument avoir une grande patience
 ou beaucoup d'amour de Dieu pour soute-
 nir ces exercices religieux. Le Carême ou le
 Ramadan qui dure une Lune , est encore un
 jeûne très onéreux. Souvent il tombe dans
 les plus vives chaleurs de l'été ; cependant
 un zélé Musulman travaille tout un jour ,
 échauffé par une soif ardente , sans se rafraî-
 chir la bouche d'une goutte d'eau : il est rare
 de les voir s'émanciper à cette petite liberté.
 La pluralité des femmes est aussi une péni-
 nence sévère pour un Turc. Le sexe y est
 trop corrompu & a trop de penchant à l'a-
 mour pour procurer de solides plaisirs à un
 homme sensé. La jalousie qui règne parmi les
 femmes , forme dans son ménage une espèce
 d'enfer. D'ailleurs les Loix leur sont si favo-
 rables qu'un homme est à chaque instant
 exposé à mille accidens fâcheux ; lorsqu'elles
 forment des plaintes contre lui.

Enfin , ajoutons que tous les Turcs en gé-
 néral se nourrissent d'alimens grossiers &
 insipides ; que la plupart n'ont d'autres lits
 que des tapis ou des nattes ; qu'ils vont pres-

que toujours nuds-piés, & que leur sobriété passeroit pour un jeûne austère chés un Artisan Chrétien. Telle est la vie de ces gens qu'on appelle *Epicuriens*, & qui font consister toute la félicité dans les plaisirs brutaux. Voilà ces hommes cruels, sanguinaires & inhumains dont le seul nom fait horreur. Mahomet se conduisit en habile Politique, lorsqu'il permit la pluralité des femmes, & qu'il défendit le vin & l'usage des liqueurs fortes. Il connoissoit parfaitement le caractère de la nation à laquelle il vouloit imposer des Loix. Il savoit que les Arabes étoient fort enclins à la luxure : c'est ce qui l'engagea à leur promettre un Paradis charnel & conforme à leurs desirs, afin de les porter à la pratique des vertus morales. D'ailleurs, personne ne se feroit rangé sous ses étendarts, s'il leur avoit défendu la polygamie, qui étoit en usage parmi eux. Ce fut par la même raison qu'il ne permit pas l'usage du vin, ayant reconnu que cette liqueur les rendoit furieux, cruels & incapables de conserver entre eux l'ordre de la société civile.

Otés donc de l'Alcoran quelques chapitres de cette espèce qu'il n'avoit insérés que pour captiver plus facilement cette nation grossière, le reste n'a rien qui ne soit fondé sur

sur l'amour de Dieu & sur celui du prochain. C'est la Loi naturelle qu'il a renouvelée, mais accompagnée de quelques cérémonies légales qui ne servent de rien au salut, & qui n'ont eu pour fondement qu'une ruse politique pour se faire des partisans. Voilà une digression ennuyante, dira-t-on ; je l'avoue, aussi n'en trouvera-t-on plus dans le reste de cette histoire.

Lorsque le bruit se fut répandu dans Constantinople que j'avois souffert l'opération nécessaire pour devenir un vrai Croyant, le Sultan m'accorda une audience publique, dont voici le détail, & ce détail est un peu différent de celui de l'Auteur de mes prétendus Mémoires. On fixa mon audience publique au jour qu'on paye les Janissaires, afin de me faire voir en même tems l'ordre & la discipline de ces troupes, & les grosses sommes qu'on employe à leur solde. C'est une manie usitée à la Cour Ottomane dans toutes les audiences publiques. Elle se persuade que par cette ostentation elle inspire de la crainte aux Puissances étrangères.

Un nombre des principaux Officiers du Serrail s'étant rendus chés le Kaïmakan, nous montâmes tous à cheval à l'heure marquée. Celui qu'on m'avoit destiné étoit un fin Arabe & le plus beau des écuries du

Gouverneur ; il étoit superbement caparaçonné. Je marchois à côté de ce Seigneur, & comme il n'y a qu'environ deux cens pas de sa maison au Serrail, nous y arrivâmes presque dans l'instant ; & assurément je ne vis personne qui me jettât des fleurs , ni qui fit retentir l'air de cris de joye & de bénédictions , comme on le suppose dans les Mémoires que l'on m'attribue. Cependant on pouvoit parfaitement me distinguer ; car j'étois encore vêtu à la françoise, excepté un Calpa ou bonnet verd que j'avois mis en guise de turban ; mais ma décoration changea avant que de paroître devant Sa Hauteffe.

Toutes les avenues de ce vaste palais , de même que les deux premières cours, étoient remplies de Janissaires qui firent l'exercice dès que je parus. Ensuite on me conduisit dans une salle voisine de celle du Divan, où l'argent destiné pour la paye des troupes étoit entassé par monceaux. Le Grand Visir & le Muphti qui m'y attendoient, m'embrassèrent avec beaucoup de cordialité & me firent asseoir entre eux deux sur un sofa de velours verd, relevé de broderie d'or. Après que le Trésorier eut distribué l'argent aux Janissaires, un nombre d'Eunuques blancs servirent un grand repas, dont les

les mets les plus délicats consistoient en des pileaux de diverses couleurs, faits au jus de perdrix, & rien ne m'a paru plus exquis. Le festin fini, on me fit entrer dans une chambre contigue, où l'on me donna une veste superbe, une pelliſſe fourrée de martes Siberines, un turban garni d'une aigrette de Pacha, enrichie d'une belle rose de diamans, un sabre dont la poignée d'or étoit couverte de pierreries fines, mais d'une assez médiocre valeur. Dès que je fus vêtu à la Turquie, deux Capigi-Bachis, ou Chefs des Portiers, chacun un bâton d'argent à la main, me prirent sous les bras & me portèrent jusqu'au pié du trône d'Achmet. Le vestibule de la salle d'audience étoit occupée d'Eunuques, tous vêtus superbement. C'est là cette fameuse Porte qui a donné le nom de *Porte* à la Cour Ottomane. La crainte respectueuse qu'on a pour elle, oblige d'y garder un grand silence. Il n'est permis qu'à une fontaine en jet, d'oser former un doux murmure que fait la chute de ses eaux dans un superbe bassin de marbre granite. On voit encore dans cette salle un nombre de globes dorés, suspendus comme des lustres par des chaînes de perles. Ces boules sont toutes parsemées de pierres précieuses. Le riche plat-font de cette salle & son plancher

garni par tout de tapis de velours brodés d'or forment un agréable coup d'œil. Le trône du Grand Seigneur achève d'éblouir; il est d'argent mat: on l'avoit couvert ce jour-là d'un tapis de velours verd, enrichi d'une infinité de pierres précieuses de différentes couleurs.

Le Sultan ayant paru presque aussi-tôt sur son trône, les Capigi-Bachis me font incliner profondément par trois fois devant Sa Hauteſſe, de diſtance en diſtance, à meſure que j'approchois; puis me remènent à reculons à peu près dans l'endroit où j'avois fait la ſeconde révérence, pour y faire ma Harangue: la voici mot pour mot.

„ Tres Haut, Tres Puissant & Tres In-
 „ vincible Empereur des fidèles Muſulmans,
 „ que ton Trône puiſſe être éternel ! que
 „ ta poſtérité ſoit heureuſe & durable, &
 „ éterniſe ta gloire de génération en gé-
 „ ration !

„ Que n'ai-je, ô Invincible Empereur
 „ des expreſſions aſſés vives pour te ré-
 „ préſenter les mouvemens de reſpect &
 „ d'admiration que ton auguſte préſence
 „ excite dans mon ame ! Que n'ai-je mille
 „ vies pour les conſacrer toutes à ton ſer-
 „ vice, & à l'accroïſſement de ton florissant
 „ Empire ! Les favorables regards que

„ ta

„ ta bonté a daigné jetter sur moi , la puis-
 „ sante protection que tu veux bien m'ac-
 „ corder avec tant de clémence, tes bien-
 „ faits qui sont déjà tombés sur moi avec
 „ tant de magnificence, ont produit dans
 „ mon cœur une reconnoissance qui va jus-
 „ qu'à l'adoration.

„ Si je parviens , ô le plus glorieux
 „ Monarque de l'univers, à produire des
 „ actions dignes de te plaire, dignes des
 „ emplois dont tu veux m'honorer, m'aban-
 „ donnant alors à tout mon zèle, afin de te
 „ prouver mon inviolable fidélité & d'obéir
 „ avec une humble soumission à tes ordres
 „ respectables, je franchirai les dangers &
 „ les périls les plus effrayans pour te per-
 „ suader que je destine dès ce moment tout
 „ mon sang à ta volonté.

Après que j'eus prononcé cette courte Harangue, les deux Capigi-Bachis me reconduisirent à reculons, en me faisant faire encore de distance en distance trois autres révérences jusques dans le vestibule.

Le Sultan ne parle jamais aux audiences publiques. Là tous les assistans sont aussi obligés à un respectueux silence. Le Grand Vizir, l'Aga des Janissaires, le Muphti, le Chef des Eunuques noirs, & autres Officiers du premier rang s'y tiennent debout
 le

les bras croisés sur la poitrine. A peine osent-ils respirer pendant que l'Empereur est sur son trône , & ils ne sortent de cette posture que lorsqu'il est rentré dans son appartement. Ensuite ils se retirent modestement & sans proférer une seule parole , tant dans la salle que dans le vestibule. Dans celle du Divan , lorsqu'il se tient des Conseils , on doit aussi conserver un grand respect parce que le Sultan s'y trouve souvent *incognito*. Il peut tout entendre & tout voir par une fenêtre , sans qu'il soit possible de l'appercevoir. Cette circonstance me paroît extrêmement sage. L'Empereur en impose par là aux séditieux & aux gens mal-intentionnés , & empêche un nombre d'injustices qui pourroient ternir cette exacte & sévère équité qui régne parmi les Turcs.

Dès que l'Empereur se fut retiré , le premier Vizir me fit rentrer dans la salle d'audience , pour m'assurer que Sa Hauteesse étoit très satisfaite de moi , qu'elle m'honoroit du Titre de Pacha à trois Queues , & me donnoit le Gouvernement de l'Arabie Pétrée , qui s'étend depuis l'Isthme de Suès jusqu'à trois journées de Médine. Ce Gouvernement donne la qualité de Béglerbey ou de Viceroi de l'Empire. On me fixa alors vint mille aspres d'appointement par jour. A
l'égard

l'égard du Corps de troupes dont on m'avoit promis le commandement , c'étoit , me dit-il , une chose impossible , à moins qu'il ne survînt une guerre , mais qu'on me dédommageoit de cet article par une augmentation de paye. Ensuite je prêtai le serment de fidélité , & m'en retournai chés le Kaïmakan dans le même ordre & avec le même cortège , excepté qu'on porta devant moi l'éten-dart des trois Queues de cheval , comme une marque de ma nouvelle dignité.

La Sultane Validé & la Sultane favorite m'envoyèrent le lendemain des présens considérables , & me firent assurer de leur protection. Tous les Seigneurs de la Cour m'en firent aussi beaucoup. Telle est la maniere des Courtisans Turcs ; les présens circulent presque sans interruption ; du moindre Officier ils passent de main en main jusqu'au plus grand. Le premier Vizir les répand ensuite dans le Serrail pour soutenir son crédit ; du Serrail ils découlent sur les particuliers , de sorte que ces richesses sont comme une espèce de flux & de reflux , semblables aux sources que produit la mer & qui forment les fleuves pour rentrer dans son sein. Du Serrail l'or & l'argent passent chés le Courtisan , & du Courtisan tout va enfin s'engloutir dans cet océan de richesses.

Deux

Deux jours après mon audience publique Achmet voulut m'entretenir en particulier, & m'envoya le Bostangi-Bachi pour me conduire dans le Kiosque des fontaines, où je trouvai cet Empereur. Il parut si content de ma conversation qu'il me faisoit venir presque tous les huit jours, & cela pendant plus de dix mois. Ces fréquentes entrevues donnèrent de l'ombrage à tous les Courtisans, excepté au Kaïmakan qui m'aimoit sincèrement. C'est son amitié pour moi qui l'engagea à me donner des conseils dont je profitai, & dont je me trouvai bien. Voici à peu près le discours qu'il me tint touchant ma conduite.

„ Pacha de Bonneval, *me dit ce débonnaire*
 „ Gouverneur, l'estime que j'ai pour vôte
 „ personne ne me permet pas d'user de dis-
 „ simulation avec vous. Je crois que vous
 „ en êtes persuadé. Vous connoissés peu
 „ nos maximes & les ruses dont on se
 „ sert ici pour trahir & supplanter un Con-
 „ current qui fait ombrage. Vos entrevues
 „ trop fréquentes avec le Sultan ont tran-
 „ spiré & excité la jalousie des premiers
 „ Officiers de la Porte : il faut absolument
 „ les interrompre. Sans cela vous succom-
 „ berés aux trames qu'on commence à our-
 „ dir contre vous.

„ Déjà

„ Déjà Achmet chancelle sur le thrône,
 „ je prévois quelque facheuse révolution ;
 „ si cette révolution arrive , vous serez la
 „ victime de vos envieux. Croyés moi ,
 „ éloignés vous pour quelque tems de la
 „ Cour , demandés avec instance au Divan
 „ de vous permettre d'aller faire un tour
 „ dans votre Gouvernement. Peut-être
 „ pendant votre absence les affaires change-
 „ ront-elles de face. Alors je pourrai pren-
 „ dre de justes mesures pour votre retour ,
 „ & pour vous élever à un poste éminent.
 „ Les lettres que vous venés de recevoir de
 „ Venise doivent vous convaincre que vô-
 „ tre tendresse pour la belle Salviati est très
 „ mal récompensée. Le chagrin qui vous
 „ dévore depuis ce moment se dissipera par
 „ le voyage. Qui sait si par là vous ne se-
 „ rés pas mieux informé de la conduite de
 „ cette Epouse ? Car je ne puis me per-
 „ suader qu'une personne , telle que vous me
 „ l'avez représentée , soit coupable des excès
 „ dont on l'accuse. Vous avez manqué de
 „ prudence , en inspirant au Sultan de faire
 „ discipliner ses troupes , & de leur enseigner
 „ l'exercice militaire à la manière des Princes
 „ Chrétiens. C'est vouloir vous élever sur les
 „ ruines de l'Aga des Janissaires qui jusques
 „ ici

„ ici a fait jouer mille ressorts pour en empêcher l'exécution.

„ Cet Aga est trop puissant pour vous l'attirer à dos. Il paroît tres indisposé contre vous , & cet ennemi est d'autant plus à craindre qu'il peut lui seul déposer l'Empereur en excitant une revolte. Désistés vous donc de ce projet qui ne peut vous être que funeste. D'ailleurs, il est impraticable, ce projet-là, à cause du peu de subordination qu'il y a parmi les troupes. Vous n'ignorez pas que toutes nos troupes réglées ne consistent que dans les Janissaires qui forment tout au plus un Corps de cinquante mille hommes , & ces gens-là aiment trop leur Aga , & sont trop fiers pour obéir à un étranger. Le reste de l'Infanterie Turque n'est qu'un ramas de païsans , & de canaille tout à fait indomptable. Les Spahis, qui composent la Cavalerie , sont encore moins disciplinables. Ce sont tous gens entretenus par certains Agas à qui on donne des espèces de Commanderies , à condition de fournir en tems de guerre cinquante, cent Cavaliers, plus ou moins, selon leurs revenus ; & comme ces sortes de Capitaines les payent, ils n'ont garde de vous obéir. Accoutumés à une vie

„ oisi-

oisive , ils ne s'affujettiroient jamais à ce
 joug qui leur paroîtra onéreux , & qui
 n'aboutira à rien. Profités de ces avis ;
 cher Pacha , c'est un ami sincère qui vous
 les donne.

Touché des raisons solides du Kaïmakan ,
 j'avertis Achmet des sujets de crainte que le
 Gouverneur m'avoit représentez. Le Sul-
 tan entra dans mes raisons , mais il ne me
 permit de quitter la Cour qu'après deux ans
 de séjour à Constantinople : il est vrai que
 pour me ménager , il ne me fit appeller que
 trois ou quatre fois depuis ce tems. Avant
 que d'entrer dans un détail plus circonstan-
 cié de ma vie , il est juste de donner une idée
 de cet Empereur.

Achmet III. étoit d'une taille au dessus
 de la commune , assés bien fait , d'une figu-
 re longue , sèche & bise. Il avoit la phy-
 sionomie ambiguë , le regard doux , le main-
 tien efféminé. On admiroit en lui un air de
 bonté dont la nature semble n'avoir enrichi
 certains hommes que pour leur faire aimer
 la vertu , & il est constant qu'excepté l'amour
 du sexe qu'il idolatroit , il n'avoit presque
 point de mauvaises qualités. Mais aussi il
 paroissoit trop occupé de ces voluptés char-
 nelles , ce qui avoit énervé entièrement son
 courage. Il n'aimoit ni la chasse , ni la guer-

re, ni aucun exercice pénible. Tout son plaisir consistoit à être renfermé parmi ses femmes avec lesquelles il s'occupoit à broder divers ouvrages, ou à monter quelque fois à cheval, pour parcourir les rues de Constantinople, de Galata & de Péra, dont il ne s'éloignoit presque jamais. D'ailleurs, il étoit doux, affable, & se faisoit voir volontiers à ses peuples, ne souffrant point qu'on lui cachât le visage, comme c'est ordinairement l'usage quand les Sultans vont par la ville. Il parloit toujours avec cette majesté affectueuse qui verse l'amour & la persuasion dans le cœur, & s'il a commis des injustices & exercé quelques cruautés, ce n'a été qu'à la persuasion de ses Sultanes favorites, dont il se laissoit absolument gouverner. Elles causèrent enfin sa chute du trône, de laquelle cependant il a su se relever avec une vigilance & une adresse dont je ne l'aurois jamais jugé capable. Tel étoit à peu près cet Empereur qui m'a toujours honoré d'une singulière bienveillance.

Dans la dernière conversation que j'eus avec lui avant mon départ pour l'Arabie, il essaya à force de bontés de dissiper les vifs chagrins dont j'étois dévoré depuis quelque tems au sujet de mon épouse. Toutes les fois même que j'ai eu l'honneur de lui parler,

er, il me caressoit, vantoit mon courage, mon esprit, mes belles actions ; de sorte que mon amour & mon attachement pour cet auguste Monarque égalèrent bientôt mon respect & ma soumission.

On doit juger par le récit que je viens de faire, que mes occupations à Constantinople n'étoient pas fort importantes, après que j'eus expédié tout ce que je viens de rapporter ; & deux mois me suffirent pour cela. Ainsi il falut chercher à me divertir. J'avois fait, comme je l'ai déjà dit, quelques amis qui ne haïssoient pas les plaisirs de la table, de sorte que nous nous régalâmes tour à tour. Il venoit beaucoup de monde chés le Kaïmakan, mais outre que le Cérémonial Turo est extrêmement gênant, le Seigneur avoit un extérieur si réglé, que j'avois peine à m'accoutumer à son flegme & à ses manières. Je restois donc peu chés lui ; j'allois aux Mosquées, aux heures de prière, je me promenois par la ville & passois une partie de la nuit à me divertir avec ma petite société ; mais comme l'habitude diminue le prix des choses, cette vie si vive commença à m'ennuyer. Je cherchai donc à me distraire par quelque occupation amusante.

Un jour en me promenant sur les rives

du Bosphore , je remarquai au dessus de la ville de Scutari trois vastes jardins en terrasse , & parfaitement bien entretenus , qui captivèrent toute mon attention. Six beaux jets d'eau en gerbes , deux dans chacun tomboient dans des bassins de marbre , & formoient deux cascades qui remplissoient un grand réservoir , dont les eaux se perdoient imperceptiblement dans le Canal. Au dessus du jardin supérieur , il y avoit un spacieux vignoble planté de figuiers , d'oliviers , & trelassés d'arbres fruitiers de toutes les espèces , qui servoient de soutien aux vignes. C'étoit comme un bois touffu. Depuis environ le milieu de la colline jusqu'au sommet l'on avoit pratiqué comme en amphithéâtre des bocages charmans & impénétrables aux rayons du soleil. Le point de vue en étoit admirable , en un mot je fus si enchanté de cette solitude que je résolus de l'instant de l'acquérir. La maison bâtie sur la mi-côte étoit petite , mais deux grands cours qui la cotoyoient & qui formoient deux magnifiques terrasses , garnies de balcons , & arrosées des eaux du Bosphore , m'inspirèrent l'idée d'en faire bâtir une plus convenable à mon état & à ma fortune qui étoit assurément très riante. Informé que ce bâtiment appartenoit à un Renégat François , de

vois beaucoup entendu parler , je me fis
 conduire chés lui le même jour , afin de
 voir s'il feroit bien aisé de s'en défaire.
 Son rang , ma qualité & la connéxité qui
 trouva entre nous touchant la nation & la
 religion (car il me croyoit auffi apostat que
) firent tant d'impression sur l'Esprit de
 cet homme qu'il voulut m'en faire un pré-
 sent ; mais après quelque dispute sur cet
 article nous convinmes du prix ; de sorte
 que ce charmant endroit m'appartint dès le
 lendemain.

Déterminé à y fixer mon séjour , je m'oc-
 cupai tout entier à y construire une superbe
 maison , qui , quoique de bois , ne le cède
 rien aux plus beaux hôtels de Paris , soit
 par la grandeur , soit pour la commodité des
 appartemens. Elle consiste en deux grands
 corps de logis avec deux rangs de croi-
 sées à l'Angloise , flanqués de deux ailes.
 Dans l'une sont les cuisines , offices & autres
 lieux nécessaires à une grande maison ,
 avec douze petites chambres au-dessus pour
 les Domestiques ; l'autre est une spacieuse
 courie qui peut contenir trente chevaux
 à l'aise. J'en fis le dessein , & commençai
 l'ouvrage qui fut fini au bout de trois mois.
 Ensuite je la fis meubler moitié à la Fran-
 coise , moitié à la Turque , c'est à dire qu'on

y trouvoit des sophas, des tapis, des nattes, des chaïses, des tables; mais tous les lits étoient à la Françoisé. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à manger comme les Musulmans, ni à dormir comme eux sans linceul & sans duvet.

J'avois déjà dix Esclaves Moscovites, & six beaux chevaux dont on m'avoit fait présent. J'achetai encore huit garçons Allemands, & six femmes Vénitiennes, déjà parvenues à un âge avancé, afin de conserver la paix dans mon domestique, & d'en banir toute galanterie. J'augmentai le nombre de mes chevaux jusqu'à vingt. Ensuite j'allai m'enfermer dans cette charmante solitude, d'où je ne sortois que deux ou trois fois le mois, & uniquement pour faire ma Cour aux principaux Ministres de la Porte, quand le Sultan me faisoit appeller. Il est vrai que je ne manquois pas de compagnie. Chrétiens, Turcs, tous accouroient comme à l'envi chés moi, les uns par honnêteté & les autres par intérêt. C'étoit un spectacle assez singulier de voir en même tems & dans le même endroit, des turbans, des chapeaux, des capuchons, & des petits collets. Les Jésuites & les Capucins ne manquoient jamais à ce devoir toutes les semaines, les premiers pour recevoir vingt-cinq

sequins que j'avois destinés pour les Esclaves Italiens ; & les seconds pour avoir un billet de cinquante livres de viande que mon Boucher leur livroit par semaine. Je n'entre dans ces minuties que pour faire comprendre combien on s'est trompé , en avançant, que je n'avois aucune communication avec les *Frans*.

Les Turcs , bien loin de me contraindre , tant sur cet article que sur celui de la Religion , étoient ravis que j'eusse quelque égard pour les Religieux François. Ils en font eux mêmes beaucoup d'estime. Non seulement on ne m'a jamais parlé de prendre un Dervis dans ma maison, mais on me permit même de faire venir un Capucin tous les dimanches & toutes les fêtes, pour célébrer la Messe, parce que tous mes domestiques étoient Catholiques Romains. J'avois fait pratiquer une petite chapelle très propre, & cette même chapelle me servoit d'Oratoire pour faire mes prières cinq fois par jour. Autrefois à peine m'acquitois-je de ce religieux devoir tous les mois , mais aujourd'hui je suis plus dévot. Le bon exemple des Turcs a fait impression sur mon âme , & j'ai connu , depuis que je suis en Turquie, que rien n'est si bon ni si solide que la pensée de son salut. J'éprouve que ceux qui ont man-

I 4

qué

qué leur fortune , en sont plus touchés que les autres ; parce qu'ils voyent mieux le néant des choses humaines & le peu de fond qu'il y a à faire sur les faveurs & sur les promesses des Grands. Je crois véritablement que les bons & les mauvais exemples sont souvent le bien & le mal de la conduite. En France , en Allemagne & ailleurs , toujours obsédé par des gens peu religieux je suivois leurs traces ; aujourd'hui que je ne fréquente que des personnes douées de vertus morales , je tâche de les imiter.

Si l'on vivoit plus longtems , on deviendroit parfait à la fin. Il est certain qu'on se corrige avec plus de facilité en vieillissant : on pardonne mille choses à la Jeunesse qu'on ne pardonne point quand le tems des charmes & des agrémens est passé ; on y regarde de plus près ; on n'excuse plus rien ; on a perdu les dispositions favorables de prendre tout en bonne part ; enfin il n'est plus permis d'avoir tort , & dans ce pais moins qu'ailleurs , où la vieillesse n'est respectable qu'autant qu'elle fait paroître de régularité dans la conduite. Cette idée engage l'amour propre à avoir recours à ce qui peut nous soutenir dans cette cruelle décadence , qui malgré nous gagne tous les jours le terrain pié à pié. Ces réflexions doivent convaincre
les

les personnes qui commencent à vieillir , qu'elles doivent moins se négliger que dans la fleur de l'âge ; mais la vie est trop courte , & la mort nous prend , que nous sommes encore tout pleins de nos misères , & de nos bonnes intentions.

Qu'on ne m'objecte point ici qu'on ne peut parvenir au ciel que dans la pratique de certaines Sectes ou Religions. Dès qu'on admet l'Evangile , on peut assurément se sauver. Et en quoi consiste-t-il cet Evangile ? Eh ! c'est dans l'amour de Dieu & du prochain. Les autres préceptes ne tendent tous qu'à inspirer ces deux grandes maximes. Aussi , comme je l'ai dit , je n'en adopte point d'autres. Il faut un culte , je le sai , eh ! en quoi consiste-t-il , ce culte ? A adorer Dieu en esprit & en vérité , à le prier avec componction de cœur & avec une humilité respectueuse , comme font les Turcs ; & si je les imite en ce point , je crois très certainement ne contrevenir en rien à ce qu'il exige de la créature , & que ce culte seul suffit pour me sauver.

On s'aperçoit bien par ce détail réel & circonstancié de ma conduite , que rien n'est plus fabuleux que l'histoire des amours du Dervis qu'on suppose être arrivées dans ma maison. D'ailleurs ces Religieux Turcs

peuvent se marier comme les Laïques , & il n'y a que les Santons qui fassent profession de célibat parmi les Musulmans ; mais il semble que cette espèce de vœu les engage à être encore plus lubriques & plus débauchés que les Moines Chrétiens : aussi sont-ils généralement méprisés.

Il n'est pas moins ridicule de supposer qu'un Officier Turc est obligé de se former un Serrail , ou d'épouser un grand nombre de femmes , afin de se faire estimer. En vérité on a une idée bien grossière de ce peuple , & tout à fait contraire à la justice qu'on doit lui rendre. Non seulement chacun est libre sur ce point , mais même on estime davantage un homme qui fait se modérer touchant le sexe. Il est encore faux qu'un Pacha ou un Turc élevé à une Dignité considérable puisse épouser autant de femmes qu'il en desire : il n'est permis d'en avoir que quatre tout au plus : les autres ne peuvent prendre que la qualité de Concubines ou d'Esclaves. Il n'y a que le Grand Seigneur qui ne se soumette point au joug de l'hymen & qui ait autant de femmes qu'il en souhaite ; mais elles ne portent le titre de Reines ou de Sultanes que lorsqu'elles ont eu un enfant , & celle qui enfante la première un fils est déclarée Sultane Reine ; toutes les autres

autres lui sont subordonnées : ainsi ce n'est point la cérémonie ni le contract civil qui leur donne cette qualité , au lieu que chés les particuliers on contracte le mariage selon les Loix du país.

Si les Grands de la Porte épousoient ce prodigieux nombre de femmes , il faudroit des richesses immenses pour subvenir à leur luxe : car outre une dot considérable qu'on est obligé de fixer , leur entretien entraîne à de rudes dépenses. Aussi pour l'ordinaire les premiers Officiers se contentent d'une seule femme légitime , ils aiment mieux des Concubines ou esclaves. Ils revendent les unes , & se défont des autres quand bon leur semble , en leur donnant une somme assez modique. Enfin , si les femmes légitimes trouvent un sujet de divorce & qu'elles soient d'une qualité distinguée , comme par exemple une femme du Serrail , dont souvent le Sultan honore les Pachas , où trouver de quoi subvenir à leur dot qui est pour l'ordinaire très considérable ? N'est-il pas à craindre qu'on ne soit hors d'état d'y satisfaire ? Alors on effuye les chatimens les plus rigoureux , sans qu'on ait égard ni à l'emploi , ni aux raisons qu'on pourroit alléguer. C'est donc mal à propos qu'on me donne tant de femmes. Il est
vrai

vrai que l'Auteur des Mémoires ne m'attribue que des Esclaves ; car on ne donne jamais d'autres titres à celles qu'on achète. Cependant , selon lui , je dois avoir outre celles dont je fis l'acquisition par argent, quatre autres femmes, favoir , celle qui se donna à moi dans mon prétendu Gouvernement, une Angloise, une Allemande , une Marseilloise , mes anciennes Maîtresses , qui étoient venues me trouver. En vérité , cet Ecrivain me rend peu de justice. Sans doute que , par ces fictions , il a pensé faire voir au Public que l'amour des femmes a été un puissant motif & peut-être le seul , qui m'ait porté à renier ma Religion. Je ne suis ni assés vain, ni assés ridicule pour me louer sans raison ; mais aussi je n'ai pas une assés sotté honte pour ne pas dire de moi des choses avantageuses, quand ce sont des vérités. J'ose donc me vanter qu'il n'y a peut-être pas eu un homme de ma sorte plus réservé que moi sur le chapitre des femmes : si j'ai fait quelques Maîtresses , je n'ai jamais donné dans la soubrette : enfin j'ai trop d'honneur pour ternir la réputation des femmes avec lesquelles j'ai pu avoir quelque intrigue. Je suis d'ailleurs persuadé qu'il n'y a aucun plaisir dans la galanterie ; à moins que le cœur ne soit de la partie , & comme le cœur ne

ne peut suffire à deux objets différens , je me suis toujours borné à un seul à la fois. Enfin la belle Salviati l'occupoit si entièrement qu'il m'auroit été tout à fait impossible de le partager avec d'autres , quelque belles & parfaites qu'elles eussent été. Je passe légèrement sur ces calomnies pour parler de faits plus intéressans.

Déjà depuis un mois j'avois réglé mes affaires domestiques ; je jouissois dans ma maison d'une vie mille fois plus douce que chés le Kaimakan ; je goûtois avec beaucoup de satisfaction les douceurs de ce séjour délicieux ; je recevois des compagnies de gens de toute espèce. Il me semble l'avoir déjà dit , j'aime à voir des gens de toutes sortes de caractères ; les uns divertissent par leur esprit , les autres par leurs sottises , & on fait profit de tout pour s'amuser : en un mot ma situation me paroissoit très heureuse. La Fortune est une extravagante , disois-je en moi même , elle a cru me faire le plus grand mal du monde ; elle n'a montré que sa haine , & s'est deshonorée pour rien , en me voulant accabler. Des bagatelles avec des ennemis en crédit font bien plus de mal , que des crimes sans ennemis qui s'y intéressent. Ainsi raisonnois-je des jaloux qui commençoient à s'inquiéter des entrevues
se-

secrètes que j'avois eues & que j'avois encore avec le Sultan.

Déjà j'avois envoyé des ordres pour faire embarquer ma chère Epouse, la belle Salviati, à laquelle j'avois écrit exactement tout le détail de mes affaires, & dont j'avois eu plusieurs réponses, lorsque je reçus les cruelles lettres de Barnetti, chés lequel je l'avois laissée. A leur lecture, les Muets & le fatal cordon n'auroient pas fait assurément sur mon esprit une impression si vive, ni si affligeante. Je demurai immobile un tems très considérable, je tombai dès ce moment dans une rêverie profonde qui me rendit toute les compagnies insupportables. Je fis dès le lendemain part de ces cruelles nouvelles au Grand Seigneur & au Kaïmakan. Ils firent de vains efforts pour me consoler; rien ne soulagea ma douleur, de sorte que je m'enfermai comme un Reclus dans ma chambre, pour me livrer à toutes les horreurs de la solitude. Je défendis à mes Esclaves de jamais se présenter devant moi, que je ne les appellasse, & leur ordonnai de refuser la porte indistinctement à tous ceux qui viendroient, ou pour me rendre visite, ou pour me parler d'affaires, afin d'être sans cesse appliqué à développer l'obscurité vérité que je ne faisois qu'entrevoir dans un abîme

me impénétrable. Ce changement de conduite affligea mes amis & réjouit mes ennemis. Les uns & les autres se persuadèrent que j'étois disgracié : on fit même courir le bruit qu'Achmet vouloit me livrer entre les mains de l'Empereur des Allemands sous promesse de lui donner la ville de Belgrade. Ma tristesse devint de jour en jour plus noire. Le propre des grandes douleurs qui nous accablent est l'incertitude ; cependant je remarquai qu'une affreuse consternation étoit peinte sur tous les visages de mes domestiques : pas un ne levoit les yeux , & ne proféroit un seul mot. Ce morne silence , toutes ces marques d'une tristesse profonde m'annoncèrent qu'il se tramoit quelque chose contre moi. Ayant apperçu dans le jardin le Renégat François qui m'avoit vendu ce bien , je résolus de lui parler. Cet homme avoit surpris l'estime des Turcs par ses impostures , & par de prétendues visions qui n'avoient d'autre fondement que la fourberie. Cependant il en avoit imposé avec tant d'art qu'il passoit pour un saint Musulman , même pour Prophète. Dès que le Renégat me vit paroître , il vint dans une posture rampante me faire mille soumissions ; mais ma douleur m'empêcha d'y répondre.

Sage

Sage Musulman , lui dis-je , vous voyés un homme atteint du plus cruel desespoir ; ensuite je lui montrai la lettre du scélérat Barnetti. Le Renégat qui , comme je l'ai dit , se mêloit de faire des prédictions , ayant fait la lecture de la lettre , parut comme un de ces Fanatiques qui prétendent être inspirés du saint Esprit. Un moment après il s'écrie , ô illustre Pacha , digne & vaillant Comte de Bonneval , est-ce là le fujet de tous vos amers chagrins , est-ce cette raison qui vous a engagé à vous bannir de la société des hommes ? Calmés vos transports , c'est une Dame vertueuse que votre Epouse. C'est en vain que la noire calomnie s'efforce de ternir sa réputation : elle triomphera de ses ennemis , & vous convaincra de sa fidélité. Vous la reverrés cette tendre Epouse , mais ce ne sera qu'après avoir essuyé bien des malheurs & des infortunes. Ajoûtez foi à mes paroles , l'Esprit me les dicte ; en effet cet homme devina juste : enfin sans me donner le tems de répondre , il me fait un détail de tous les faux bruits que ma solitude occasionnoit. Cela me détermina à faire trêve avec mes chagrins , & de reprendre mon train de vie ordinaire.

Alors tous ces fots contes cessèrent , mes envieux furent mortifiés & mes amis con-

solés. Cependant, comme il est très difficile de passer d'une douleur excessive à un état tout à fait calme, il transpiroit toujours beaucoup de tristesse dans mes actions, quelque effort que je fisse sur moi même. Mon cœur qui croyoit être outragé par l'endroit le plus sensible, ne se calma jamais entièrement, que lorsque j'appris l'innocence de ma chère Salviati.

Le Sultan à qui je parus plus tranquille, voulut me faire épouser une jeune Circassienne dont on vantoit la beauté, & qui n'étoit que depuis six mois au Serrail; mais ses charmes ne me tentèrent point. Je remerciai Achmet avec de grands sentimens de reconnaissance; (car c'est une marque de la plus signalée faveur qu'il me faisoit) & je lui dis, j'ai résolu, ô illustre & très débonnaire Empereur, de renoncer aux femmes le reste de mes jours.

Du Serrail j'allai rendre visite au Kaïman. Il m'embrassa & mon visage se couvrit de larmes. Il fut touché de mes pleurs & y mêla les siennes. Ce fut alors qu'il me donna les avis dont j'ai parlé. Ensuite comme pour me consoler, il me retint à souper & me fit un détail de sa Vie, & cette Vie me paroît assez intéressante pour en régaler le Public.

HISTOIRE

*De Méhémét Addin , Kaimakan ou Gouverneur
de Constantinople.*

LA ville de Croye m'a vu naître. Mon père étoit un riche Négociant , Chrétien Grec , fort zélé pour sa Religion. Une sédition causée par la tyrannie des Turcs survient, les troupes Ottomanes triomphent, mon père périt les armes à la main pour soutenir les droits de sa patrie opprimée. Unique fruit d'un hymen malheureux & très mal assorti, ma mère m'abandonne, & me livre entre les mains du Pacha. Elle se conserve la vie & me rend la victime de son ressentiment & de son amour déréglé. Elle se fait Musulmane , épouse un Turc & me fait enlever par les Emissaires du Grand Seigneur, qui me firent conduire à Constantinople où je fus enfermé dans le Collège de Péra: à peine avois-je alors huit ans.

On n'épargna rien pour mon éducation. C'est là, que je suçai les premiers principes de l'Alcoran. Là le couteau cruel de la Circconcision m'arracha pour jamais du Christianisme. Un pieux & sévère Dervis auquel je fus confié m'inspira de si grands senti-

ment

mens pour la Loi Mahométane que je devins un de ses plus fervens Zélateurs. Il me fit apprendre l'Alcoran par cœur, & m'en expliqua les Dogmes avec tant de sagacité, qu'à l'âge de quatorze ans j'étois en état d'instruire les autres de tous les points fondamentaux, & de développer les plus fines allégories dont ils sont voilés, & cela avec une précision & une clarté qui surprirent les plus sçavans Imans.

Ma science me donna quelque réputation: en un mot je fus choisi par ordre du Sultan pour être un des Pedagogues des Princes Soliman & Achmet. Ce dernier est aujourd'hui possesseur du thrône, & je puis même me vanter que je n'ai pas peu contribué à lui faire planter son frère, à qui il appartenait par droit d'aînesse. Je fors du Collège, j'entre au Serrail où je me fis encore distinguer par ma conduite réglée, par ma science, & par mon application à apprendre tout ce qui est nécessaire à un jeune homme qu'on dessein d'élever à des emplois distingués.

J'enseignois la Religion & on m'apprenait les exercices militaires. Mes Maîtres me voyant docile & appliqué à toutes les choses qu'on vouloit que je fusse, se donnèrent des peines infinies, pour me rendre digne

de servir utilement l'Empire. Ils s'étudioient à me faire surpasser les personnes de mon âge, & y réussirent. Il y en avoit peu qui se servissent du sabre & du cimeterre avec plus d'adresse que moi; j'excellois particulièrement à lancer le javelot à cheval, & comme cet exercice étoit beaucoup du goût des Princes, je m'y appliquai entièrement, persuadé que par ce moyen je mériterois leur bienveillance & leur attention. Mais l'Amour, le fatal Amour vint tout à coup troubler mon repos & sembla ne me favoriser de ses plaisirs flatteurs que pour me précipiter dans un abîme de malheurs & d'infortunes.

Un jour, en allant à la Mosquée de Sainte Sophie, je vis rouler quelques pas devant moi une boîte enrichie de pierreries. Je la ramasse, je l'ouvre, & j'y trouve un billet conçu en ces termes.

Si Addin étoit tendre & amoureux, que Zulima seroit heureuse !

Cette aventure me causa des faiblissens & des transports excessifs. Je connoissois cette charmante personne par réputation, tout le monde louoit sa beauté & ses vertus. Son père qui étoit Capi-Agasi, ou Chef de

la Porte, m'honoroit d'une tendre amitié : il m'en avoit donné des preuves très réelles. Je ne fis pendant toute la nuit que rêver aux circonstances de mon aventure. L'inquiétude qui m'agitoit ne me permit pas de m'abandonner aux douceurs du sommeil. Une chose m'inquiétoit, c'étoit les moyens de pouvoir peindre mon amour à Zulima. Je connoissois une Juive adroite, je lui parle, elle se charge de la voir ; elle lui fait un portrait si fidèle & si touchant de la tendresse qu'elle avoit vue dans mes yeux, que cette belle fille ne put s'empêcher de donner des marques de sa joye, sans mesure & sans se contraindre. Assûrés Addin, lui dit-elle, en lui ferrant la main, qu'il est le plus heureux des Amans. Elle ne tarda guères à m'en donner des preuves. La Juive y retourna le lendemain avec une lettre dont je la chargeai, & m'en apporta la réponse conçue en ces termes.

„ Je suis charmée de tes sentimens, je crois qu'ils sont sincères & que je n'aurai pas lieu de me repentir des démarches que j'ai faites. Trouve toi cette nuit deux heures après la dernière prière, sous la galerie qui donne dans l'Hippodrome. Une Esclave fidèle t'introduira dans sa chambre : je m'y trouverai ; mais sois discret, dé-

„ fie toi de mon Père, car il te trahiroit. ”

Dès que le soleil dont la lumière paroît si longue aux Amans qui attendent les sombres ténébres ; eut quitté notre hémisphère, je me rends à la prière & cours ensuite sur l'Hippodrome, afin de paroître plus exact à ce charmant rendés-vous. Déjà depuis plus de trois heures je soupirois après le doux moment qu'on m'avoit fixé ; déjà il étoit écoulé, je me desespérois, & j'allois me retirer, lorsque j'entens du bruit ; je m'arrête, j'examine & j'apperceois une foible lumière. On ouvre enfin une porte, j'entre, on me prend par la main que l'on ferra fort tendrement. Est-ce vous, adorable Zulima, m'écriai-je, plein d'une joye excessive ? Non, Seigneur, me répond d'une voix mal assurée cette personne, je ne suis point la fille de Hassan, (ainsi se nommoit le Capitaine Agasi) Excusés donc mes transports, lui dis-je. On me conduisit dans une petite chambre fort propre, ensuite l'Esclave me quitta : un moment après parut Zulima.

Il seroit difficile de rendre d'une manière sensible cette première entrevue, car au lieu de nous dire des choses passionnées, de nous faire des protestations tendres, nous nous regardâmes sans nous parler. Il y avoit dans nos yeux, dans notre contenance, je ne fais

que

quel trouble, je ne sai quel dérangement confus & expressif mais touchant, qui nous enflamma l'un pour l'autre. J'embrasse ses genoux, je lui baise tendrement la main. Alors elle se défie de mon respect & de son amour : adieu, me dit-elle, en m'échappant avec précipitation, adieu, ton triomphe est parfait, puisque tu me contrains d'avoir recours à la fuite. A ces mots elle disparaît.

On me fit sortir de la même manière; que j'étois entré, mais les charmes de Zulima avoient produit dans mon esprit une espèce d'anéantissement; de sorte que lorsque je gagnai la place, je demeurai immobile & dans l'état d'un homme qui voit dissiper par un réveil fâcheux les flatteuses images d'un beau songe.

Dix jours se passent sans que je reçoive aucune nouvelle de Zulima. Déjà je desespérois d'en avoir, lorsque la Juive m'apporta une lettre. Je l'ouvre avec empressement & j'y trouve ces paroles.

„ Les dix jours que j'ai passés sans te voir, ont été les plus tristes jours de ma vie. Je t'attens cette nuit dans le même lieu & à la même heure. Un songe funeste me tourmente, & me présume que tu es in-

fidèle, admire, Addin, la tendresse de la trop tendre Zulima.

Ces dernières paroles me troublent, je m'examine scrupuleusement & ne vois dans ma conduite rien qui sois digne de reproche. Je vole à ce second rendez-vous, & des qu'on ouvrit la porte, je m'avançai avec une impatience amoureuse & courus aux piés de l'adorable Zulima. J'entreprendrois en vain d'exprimer quelles furent les douceurs de ce second entretien : on ne peut peindre l'amour aussi beau qu'il est, tendres plaisirs, ravissante joye, moment délicieux, vous ne reviendrés plus.

Avec quelle rapidité s'écoulèrent les heures de cette nuit fortunée. Déjà l'Astre du jour commençoit à dorer les dômes des Mosquées, & les oiseaux annonçoient son retour; il faut vous retirer, s'écria Zulima, avec un transport charmant; que cet harmonieux ramage me cause de tristesse! Ces aimables animaux se réjouissent en revoyant la lumière qui nous oblige de nous séparer. Je voulus encore obtenir un moment d'entretien: non, me dit-elle, partés; je crains trop que vous ne soyés apperçu. Je la retins par la main, mais elle prit un air fier qui me fit trembler, & me dit d'un ton impérieux, je veux être obéie. Alors je n'osai plus

résister. Voilà quelle fut la situation de ma vie jusqu'à l'âge de vingt ans. Ici m'a fortune change tout à coup de face.

Non seulement je ne revis plus Zulima , mais encore j'appris qu'elle étoit devenue infidèle , & que ce fut elle qui m'attira la disgrâce du Sultan.

Hassan , Père de Zulima , quoiqu'assés honnête homme d'ailleurs , étoit dévoré par la tyrannique ambition. La Fortune l'avoit toujours favorisé ; mais jusqu'alors elle n'avoit pu remplir ses vastes desirs. Il résolut donc de faire ses efforts pour inspirer à Soliman , l'ainé des Princes qui est encore aujourd'hui renfermé dans le vieux Serrail , de la tendresse pour sa fille. Il connoissoit son penchant , & ce penchant-là étoit entièrement porté à l'amour. D'ailleurs il se persuada que ce Prince parviendrait au trône au préjudice d'Achmet. Son droit d'ainesse , la tendresse aveugle que la Sultane Validé sa mère avoit pour lui , le pouvoir & le crédit sans égal de cette Sultane , tout cela ne permettoit nullement de douter qu'il ne fût élu Empereur , d'un consentement unanime , après la mort de sa Hauteffe.

Hassan , plein de ces idées trouva bientôt le moyen de rendre Soliman amoureux de sa fille. Des amis gagnés & favoris de ce

Prince sans génie , lui en firent un portrait si flatteur , qu'il se détermina sans peine à la voir & à la posséder. Il la vit & l'adora en même tems ; mais comme il n'est pas permis aux Princes Musulmans de se choisir des Epouses , ni même d'user de Concubines avant que d'être parvenus au trône , il fallut tenir cette intrigue extrêmement secrète. Zulima charmée d'avoir fait une si illustre conquête , se détermina à me perdre dès qu'elle se fut emparée du cœur de Soliman. Sa conduite à mon égard la rendoit coupable & indigne de l'amour du Prince. Elle jugea encore que mon excessive tendresse pour elle me rendroit indiscret & furieux. Elle résolut donc de me sacrifier à son ambition & à sa sûreté , & prit le parti d'avouer à son Père nos entreyues nocturnes.

Le Capi - Agasi qui possédoit toutes les bonnes graces de Soliman , depuis que ce Prince s'étoit rendu idolatre de sa fille , l'indisposa tellement contre moi que toute la bienveillance & crédit de son frère Achmet me furent inutiles. La Sultane Validé qu'il avoit prévenue à mon sujet , demanda avec tant d'instances ma sortie du Serrail qu'elle fut enfin obéie. Les larmes & les prières d'Achmet pour la fléchir furent vaines, on n'y eut aucun égard. Toute cette

in-

intrigue se trama dans l'espace de trois mois. Pendant ce tems , Zulima , pour m'amuser, me fit dire par la Juive, que son père ayant soupçonné nos entrevues , avoit donné de si bons ordres , qu'elle étoit hors d'état de me voir , & même de m'écrire. Elle m'assûroit toujours d'une constante tendresse ; je donnai dans ce panneau grossier , & j'en fus la dupe.

Le cruel Hassan acheva mes infortunes avec tant de secret & de diligence que je ne pus rien savoir de ce qui se passoit. J'appris enfin cette funeste intrigue , huit jour avant que d'être chassé du Serrail. Mon esprit en fut si troublé que je m'allois percer le sein, si Achmet qui me surprit dans ces extravagans transports n'eût retenu mon bras. Que faites-vous , Addin , s'écria-t-il ? Quelle fureur vous possède ? Alors je lui racontai mes amours avec Zulima , celles de son frère & la trahison de cette fille. Il savoit que j'étois amoureux , je ne lui en avois fait aucun mystère ; mais il ignoroit l'objet de ma tendresse.

Achmet aussi frappé de la conduite peu sage de son frère que de mon excessive douleur , s'écria , Addin , console toi ; je te vengerai de la perfide. La faute de mon frère me fait prévoir une haute fortune , parce qu'elle

qu'elle me donne droit de prétendre au trône à son préjudice. Il faut informer de cet événement le Muphti , l'Aga des Janissaires, & le Chef des Eunuques noirs. Tu n'ignores pas qu'ils ont un grand attachement pour ma personne. Voilà le vrai moyen de te faire parvenir aux emplois les plus distingués ; car je pense que tu ne doutes point de ma bonté pour toi , & que possesseur de l'Empire je ne te donne toute ma faveur. Tranquillise toi donc , Addin ; ici ce Prince trop débonnaire m'embrasse.

Pénétré de sa tendre amitié , j'eus honte d'avoir voulu attenter à ma vie , & de m'être abandonné à ces excès furieux , pour une indigne Maîtresse. Mon desespoir s'évanouit , mais tout mon amour me resta , & je le conservai long-tems cet amour-là , malgré les perfidies de mon infidèle. Comme c'est l'ordinaire qu'une infortune est toujours accompagnée de quelque autre , j'appris le lendemain qu'on m'avoit nommé Officier dans l'armée de Hongrie, que dans sept jours je devois sortir du Serrail & dans quinze de Constantinople. L'affliction d'Achmet à cette nouvelle me parut si grande que la mienne céda au soin de la soulager , & c'étoit à ce dessein qu'il me faisoit voir tant de tristesse.

Prince ,

Prince, lui dis-je, je te quitte avec la plus vive douleur, je vais combattre tes ennemis, j'espère qu'une prochaine réunion fera le fruit de ma fortune. Je vais, en te laissant, instruire tous les Grands de l'Empire des honteuses amours de ton frère. Ma reconnoissance pour tes bontés m'obligera à exposer ma vie pour soulever en ta faveur tous les principaux de l'armée, & je ne doute point qu'à mon retour tu ne sois assis sur le trône que tu mérites par mille qualités aimables qui brillent dans ta personne. (En effet, ce Prince possédoit alors ces vertus sublimes qui font les Héros, mais son excessif attachement pour les femmes en a terni tout l'éclat.) Conserve moi donc, ô illustre Prince, la bienveillance dont tu m'honores aujourd'hui. J'en suis digne, si tu considères l'attachement sincère que j'ai pour ton auguste personne. Tâche de t'échapper pour venir me joindre, mais avant ton départ gagne l'esprit & le cœur des trois principaux Seigneurs de la Porte. Repose toi du reste sur mes soins & sur ma vigilance.

Alors je le quitte; je fors, je cours au quartier des Spahis, je me présente au Général. On m'inscrit sur les Registres; on me donne un cheval & des armes, & je partis
avec

avec eux environ dix jours après. Dès que l'Aga des Janissaires, le Muphti, le Chef des Eunüques noirs & les autres grands Officiers de l'armée eurent été informés des intrigues & des amours de Soliman avec Zulima, ils s'écrièrent, il est indigne du thrône, il a contrevenu aux Loix sacrées de l'Empire. Addin, tu peux faire assurer Achmet de nôtre parfait attachement. Je donnai aussi-tôt avis à ce Prince de ces agréables nouvelles, par un Page fidèle qu'il me renvoya pour me remercier de mes soins & qui me présenta de sa part un riche cimenterre que j'ai toujours conservé très précieusement.

Le jour de mon arrivée au camp fut si prochain du combat général, que je ne trouvais aucune occasion favorable pour exécuter mon projet. Je résolus donc d'attendre la fin de cette grande journée. Je soupirois après la défaite de nos troupes, parce que déjà mécontentes de cette guerre, elles pourroient se mutiner plus aisément. Mes desirs furent accomplis en partie, nôtre armée fut taillée en pièces par les ruses du Prince Eugène & par les tiennes, Pacha de Bonneval. J'ai même appris que sans tes conseils nous aurions remporté une pleine victoire. Je fus blessé à la fin du combat & fait prisonnier. On me conduisit à Belgrade, ensuite à Vienne.

Vienne, d'où je trouvai le moyen de m'évader pour passer à Venise. La misère où j'étois réduit, étant sans argent & presque nud, m'obligea de m'arrêter dans un village aux environs de Padoue. Un charitable Païsan me recueillit : ensuite il me proposa de me mettre à son service, pour l'aider à labourer les terres ; ce que j'acceptai de bon cœur, ne sachant où donner de la tête.

A peine eus-je demeuré un mois chés cet homme charitable, que charmé de ma conduite sage & réglée, il me fit habiller fort proprement, & m'engagea comme domestique, pour un an. Le Signor Rémigi (ainsi s'appelloit cet homme) avoit une fille de dix huit-ans fort aimable ; j'étois jeune, assez bien fait, fort & vigoureux. Antonia (c'est son nom) me donna dans la vue, je ne lui déplus pas : insensiblement nous nous expliquâmes, d'abord par les yeux, ensuite par un langage plus pathétique. Enfin l'amour mutuel qui s'étoit emparé de nos cœurs devint si violent, que ma Maîtresse consentit à un enlèvement. Ce projet étoit dangereux, on ne fait guères de grace sur cet article à Venise. Aussi fûmes nous exposés à de fâcheux contre-tems. On nous fit arrêter, ma Maîtresse fut renfermée dans
un

un monastère , & moi dans un obscur cachot , les fers aux piés & aux mains.

Il n'y a pas de traitemens cruels que je n'aye effuyé pendant trois mois que j'estai dans ce lieu funeste. Il me fallut subir un examen rigoureux , qui fut suivi d'un arrêt qui me condamnoit aux galères pour toute ma vie. Alors mon état devint moins infortuné ; j'avois la douce consolation de jouir de la lumière , & de gagner ma vie , en travaillant à faire mille petits ouvrages que j'avois appris dans le Serrail. Ma situation, quoiqu'assés douce , me paroissoit cependant un état forcé & tout à fait hors de ma sphère. Informé qu'Achmet avoit enfin supplanté son frère , & qu'il jouissoit paisiblement du trône , j'écrivis à cet Empereur ma triste destinée , par dix ou douze fois différentes, mais point de réponse. Le Sultan ne reçut aucune de mes lettres , & il y a beaucoup d'apparence que je serois resté longtemps dans les chaînes sans la disgrâce de la Sultane Validé.

Le Chef des Eunuques noirs , à qui je les avois adressées , avoit péri dans la révolution qui éleva Achmet au trône. Elles tombèrent malheureusement entre les mains de la Sultane, ma plus cruelle ennemie. Ses intrigues continuelles pour exciter une sédition

en

en faveur de Soliman qu'elle idolatroit & qui étoit renfermé dans le vieux Serrail, obligèrent enfin Achmet à la traiter en ennemie plutôt qu'en mère. Il ne garda donc plus de mesure avec elle, la fit enfermer dans son appartement & se saisit de tous ses papiers qui ne consistoient que dans des lettres de ses créatures, & ces lettres développèrent tous ses pernicieux desseins: les miennes s'y trouvèrent & furent enfin lues du Sultan.

Achmet ravi d'apprendre que je vivois encore, (car on l'avoit assuré de ma mort avec des circonstances si vraisemblables, qu'il ne doutoit plus que je ne fusse péri dans le combat) envoya aussi-tôt ordre au Baile ou Ambassadeur de Venise d'écrire qu'on me délivrât des chaînes. Il offrit même en échange, vingt Esclaves Chrétiens qui étoient sur ses galères, de sorte qu'après deux ans je recouvrai la liberté. Je fors de Venise & arrive à Constantinople après quatre ans d'absence.

Dès qu'Achmet me vit à ses piés, il fit éclater une joye extraordinaire. Ah ! Généreux Addin; s'écria-t-il, que ta mort m'a causé d'amers chagrins ! Je t'aime toujours, sois donc assuré de toute ma bienveillance; tes infortunes sont terminées, laisse moi le soin de te récompenser de ton tendre

attachement pour ma personne. En effet, il ne s'en tint point à des promesses stériles ; au bout d'un mois il me fit Kaïmakan, en déposant mon prédécesseur qui épousoit les intérêts de la Sultane Validé. Quoique cette charge soit une des plus considérables de l'Empire, la vanité eut peu de part à la joye que je ressentis de m'en voir pourvu. Ma fortune me fournissoit des moyens de satisfaire mon cœur, & mon cœur étoit toujours dévoré d'amour pour Zulima : c'est ce qui me toucha le plus. Je résolus donc de faire des efforts pour l'acquérir. Ma tendresse pour cette ingrate étouffa tous les justes motifs de ressentiment. Achmet, pour me venger, l'avoit fait vendre à un Marchand de Bagdat. J'envoye un homme fidèle dans cette ville, avec ordre de ne rien épargner pour la tirer de la servitude. Je lui mis en main pour cinquante mille sequins de lettres de crédit, & lui ordonnai de ne revenir qu'avec elle. Mon Emissaire arriva avec Zulima au bout de six mois ; ma joye, mes transports furent excessifs : dès qu'elle se présenta à mes yeux, elle y parut si sensible que j'eus la lâcheté de l'épouser & d'en faire mon unique femme. Une conduite si extraordinaire m'attira d'abord de sanglans reproches du Sultan, mais je lui fis un por-

trait

trait si vif & si naturel de mon tendre amour, qu'il en parut touché & qu'il m'accorda enfin la permission de l'épouser selon nos Loix, & en lui assignant une dot de trente mille sequins. Parvenu au comble de la félicité par les careffes qu'elle me prodiguoit, je me persuadai aisément que son amour qui sembloit égaler le mien étoit sincère. Je me félicitois en secret de cet heureux changement ; mais elle me trompoit la perfide, je devins encore la dupe & la victime de son mauvais cœur. Mon bonheur commença s'envoler le troisiéme mois de mon hymen. Elle employa mes thrésors pour me précipiter dans un abîme de maux.

Ses manières insinuanes & flatteuses la firent aimer de toutes les femmes du Serrail où elle avoit un libre accès. Des sommes distribuées à propos lui valurent toute la bienveillance des principales Sultanes & des Eunuques noirs. Une complaisance criminelle à favoriser leurs intrigues lui acquit enfin une réputation si générale qu'on ne parloit de Zulima qu'avec des éloges outrés. Cette haute réputation éblouit Sa Hauteffe, toutes les fois qu'il me voyoit, il me félicitoit sur mon bonheur, d'avoir une Epouse digne de tant de mérite. Lorsqu'elle crut que le Sultan avoit quelque confiance

en elle, elle lui fit adroitement insinuer que j'avois des tête-à-tête nocturnes avec une de ses Favorites par le moyen du Bostang-Bachi. Ces calomnies furent dans peu envisagées comme des faits réels, de sorte que cette infortunée Sultane fut noyée, le Grand Jardinier livré aux Muets, & moi renfermé au château des Sept Tours. Ma chute si précipitée surprit tout le monde, & personne n'en pénétra les raisons. J'avois beau faire un examen sévère de ma conduite, il me fut impossible de deviner ce qui causoit ma fatale disgrâce. C'étoit pour moi un abîme impénétrable & sans fond, où mes yeux ne pouvoient atteindre. Tous mes biens furent confisqués, & Zulima conduite au Serrail. Les larmes que la perfide avoit répandues au moment de ma détention m'ôtèrent tout soupçon sur sa conduite : en un mot, je n'aurois jamais prévu qu'elle eût été la seule cause de mon infortune, sans la justice qu'elle me rendit avant sa mort tragique arrivée en 1721. Voici à quelle occasion.

A peine Zulima eut-elle resté trois mois dans le Serrail, qu'elle supplanta par ses ruses toutes les Sultanes Favorites, qui enfin ouvrirent les yeux. Sa douceur & ses caresses flatteuses, dès qu'elle se fut emparée du trône,

foi

foible cœur du Sultan , se changèrent bientôt en une fierté si extravagante , qu'elle se fit autant haïr qu'elle s'étoit fait estimer. Elle gouvernoit Achmet avec tant d'empire qu'il immola au ressentiment de cette femme un nombre des plus belles créatures de son palais. Ses manières hautaines & son excessive cruauté revoltèrent tout le monde contre elle ; mais sa galanterie causa enfin sa disgrâce & sa mort.

Le Capi-Agasi son Père , qui avoit été relégué en Candie à l'élévation d'Achmet au trône , obtint bien-tôt la permission de revenir à la Cour. Ma disgrâce & l'entrée de Zulima au Serrail rétablirent sa fortune , à mesure que cette perfide femme faisoit des progrès sur le cœur d'Achmet. Il s'éleva par degrés & très rapidement à plusieurs Dignités , jusqu'à l'emploi de Bostangi-Bachi. Comme Chef des jardins il en avoit les clefs , de sorte qu'il favorisa les amours de sa fille même avec si peu de ménagement, qu'il n'y avoit que le Sultan qui ne voulût point y ajouter foi.

L'Amant de Zulima étoit un jeune Grec de la Canée aussi beau qu'Adonis. Il avoit rendu des services importants à Hassan , pendant son exil. Lorsqu'il fut rappelé à Constantinople , il le força à l'accompagner sous

prétexte de le dédommager des services qu'il en avoit reçus. Maurice Alexis (ainsi s'appelloit ce jeune homme) demeura toujours chés Hassan jusqu'à son élévation à la charge de Grand Jardinier. Il avoit entretenu plusieurs fois Zulima des charmes & du mérite d'Alexis. Le cœur de cette scélérate étoit parfaitement corrompu , elle ne trouvoit de souverain bonheur que dans une honteuse lubricité. Elle voulut voir ce charmant jeune homme , & se laissa entraîner à son penchant.

Alexis charmé qu'une Dame du rang de Zulima daignât s'abaisser jusqu'à lui , profite des heureuses dispositions de la Sultane. Leur commerce infame dura plus d'un an sans que le Sultan en prît ombrage , quoiqu'on l'eût averti plusieurs fois du peu de ménagement de sa Favorite. Enfin Zulima s'étant rendue peu à peu insupportable aux femmes du Serrail , elles complotèrent sa perte. Un nombre d'entr'elles ne tenoient pas une conduite plus régulière , le trop complaisant Bostangi-Bachi favorisoit leurs amours. Cependant elles aimèrent mieux s'exposer à la mort que de ramper davantage sous les loix de cette Favorite impérieuse.

Une nuit , l'ayant aperçue dans une allée obscure

obscur avec son Adonis , & sachant que le Sultan étoit dans le Kiosque des fontaines , elles volent auprès de lui , & font tant d'instances qu'elles le conduisent dans le bocage où elle étoit. Une autre que Zulima auroit été couverte de confusion , mais la honte lui étoit inconnue. Elle se présente effrontément devant lui , & lui tint ce discours avec autant de fierté que d'impudence.

„ Je mérite la mort, Achmet, je n'ai
 „ plus rien à desirer dans ce monde, ni à
 „ espérer dans l'autre. Quoique fort portée
 „ à l'amour, j'ai toujours sçu le soumettre
 „ à l'ambition. N'étant que fille d'un Capi-
 „ Agasi, ma fortune m'a paru trop bornée
 „ pour ne pas tenter tous les moyens de
 „ monter à un rang plus élevé. Je crus
 „ faire une haute fortune en captivant Ad-
 „ din , persuadée qu'il possédoit toute ta
 „ bienveillance. Soliman ton frère le sup-
 „ planta. Eh ! pouvois-je me refuser à
 „ à l'héritier présomptif de l'Empire ? Je ne
 „ l'aimois pas , j'adorois Addin ; mais ma
 „ vanité fit taire ma tendresse.

„ Parvenu au trône malgré mes souhaits
 „ pour Soliman , tu m'as sévèrement punie ;
 „ un dur esclavage m'a fait sentir trop
 „ vivement tes coups. L'Amour d'Addin

L 4

„ m'en

„ m'en retire , mais je ne respirois alors que
 „ la vengeance.

„ Insensible à ses bienfaits , je n'acceptai
 „ sa main que pour me venger plus sûre-
 „ ment. J'ai profité du rang où il m'a éle-
 „ vée ; je me suis servie de ses richesses
 „ pour suborner tes flatteurs , & les engager
 „ à te donner des soupçons. Quoi qu'il
 „ fût innocent , tu l'as condamné comme
 „ coupable. J'en ai été ravie : flattée &
 „ encouragée par la réussite de mon projet,
 „ je voulus perfectionner mon ouvrage ,
 „ en te faisant aussi sentir qu'on n'offense
 „ pas impunément une femme.

„ Je résolus donc de surprendre ton foi-
 „ ble cœur & de lui donner des loix , non
 „ que je sentisse aucune tendresse pour toi ,
 „ mais pour te punir aussi des maux que tu
 „ m'as fait souffrir. J'en suis venue à bout ,
 „ quel excès de plaisir d'avoir non seule-
 „ ment supplanté toutes mes rivales , mais
 „ encore de les avoir engagées à te devenir
 „ infidèles ! J'ai eu un enfant depuis que
 „ tu m'as appelée dans ton palais , mais il
 „ ne t'appartient pas ; il doit le jour à un
 „ Amant que j'ai chéri. Me voilà donc
 „ parfaitement vengée ; qu'attens-tu pour
 „ me donner la mort ? Est-ce ta tendresse
 „ qui retient ton bras ? Eh ! bien , je t'é-

„ par-

„pargnerai la peine de m'immoler à ton
„ressentiment.“ Alors elle se plongea un
Kangiar dans le sein , & mourut : mort trop
douce pour une infame , noircie des plus
horribles crimes.

Achmet aussi frappé de cette mort tragi-
que que du discours de Zulima , entra dans
un desespoir affreux. N'écoutant plus que
sa fureur , il fait dans l'instant étrangler Has-
san & le Grec , ordonne ensuite qu'on pré-
cipite dans le Canal le corps de cette mal-
heureuse. Le lendemain , il en fait noyer
vingt neuf autres , tant Sultanes qu'Odalif-
ques , & couper la tête à trente Eunuques
noirs.

Cette cruelle exécution ternit beaucoup
la réputation d'Achmet & a commencé à
indisposer les esprits contre lui. Cependant
il a sçu se soutenir jusqu'à présent ; mais
son trône chancelle , & je crains une pro-
chaine révolution. Ayant appris cette scène
tragique , je ne doutai plus de ma grace , &
je me flatai que je sortirois bien - tôt des
Sept Tours. En effet , dès que la fureur du
Sultan fut assoupie , il eut honte de m'avoir
traité si rigoureusement. Il me fit tirer
de prison , & me rétablit dans mon em-
ploi. J'oubliois de vous dire que Hassan
étoit Grec , & n'avoit renié la Religion

que pour avoir une charge au Serrail. Or il n'y a point de nation, quelque indomtée qu'elle puisse être, plus perfide, plus corrompue & plus méchante que la nation Grécque. Son sot orgueil accompagné de tous les crimes, donne aux Musulmans une horreur pour le Christianisme, parce qu'ils se persuadent que tous les Chrétiens sont également corrompus. Ce sont des préjugés injustes, il est vrai, mais appuyés sur la conduite de beaucoup d'autres Chrétiens qui ne vivent guères mieux. Car quoique les Francs soient plus honnêtes gens par rapport au commerce, & qu'il y ait parmi eux un nombre de personnes sages & réglées, cependant, les plaisirs où la plupart se livrent sans aucun ménagement, ne donnent pas une grande idée de la Religion Chrétienne. Mais laissons la Morale, c'est à nos Imans à la prêcher.

Depuis ce funeste événement je n'ai presque plus de liaison avec l'Empereur, & je ne le vois que lorsque j'y suis obligé pour m'acquitter des devoirs de ma charge. J'ai encore absolument renoncé aux femmes; je me suis borné à deux Concubines douces & aimables; encore ne les vois-je que très rarement.

Eh bien ! Pacha de Bonneval, vos malheurs

heurs font-ils à comparer aux miens ? Cependant , je m'en suis consolé , mon cœur est maintenant tranquille ; j'espère que le tems vous rendra aussi le calme que la belle Salviati vous a ôté. Peut-être aussi est-elle innocente. Je souhaite enfin que vous la revoyiés tendre & fidèle : ce sont les vœux que je ferai pour vous , pendant votre absence. Croyés moi , je vous le répète encore , éloignés vous de la Cour pour quelque tems : soyés persuadé de toute mon estime & que je ne vous oublierai jamais.

Dès que le Kaïmakan eut fini , je lui racontai la proposition d'Achmet au sujet de la belle Circassienne , & la prophétie que le Renégat François m'avoit faite touchant mon Epouse. Vous avés agi en homme sage , me répondit-il , d'avoir remercié le Sultan , car outre que cette faveur auroit augmenté la jalousie de vos ennemis , vous êtes d'un âge avancé , & une jeune personne de cette espèce vous donneroit beaucoup de chagrin par ses intrigues. D'ailleurs vous ne me paroissés pas heureux en amour , supposé que votre Epouse ait commis les crimes dont elle est accusée. A l'égard de David Vérité (c'est ainsi que s'appelloit le Renégat François) connu en Europe sous le nom de Galiot , je ne comprends rien dans cet

cet homme. Fourberies ou révélations , il est certain qu'il a prédit des événemens qui paroissent tout à fait incroyables , & qui sont cependant arrivés au tems fixé. Je ne donne point assurément dans l'illusion , ni dans les rêveries. Je l'ai d'abord envisagé comme un fou , mais ses prédictions m'ont paru si justes , que je le regarde aujourd'hui comme quelque homme extraordinaire. Je me suis trouvé dans sa compagnie en certains momens où j'étois étrangement surpris des excellens & des sublimes discours qu'il prononçoit , assurant que c'étoient des révélations. Je ne savois qu'en penser & qu'en dire , sinon que si c'étoit une illusion ou une fourberie , elle m'a été contagieuse , car je suis devenu aussi crédule que les autres Musulmans qui croient tous qu'il a quelque Démon familier comme les Anciens l'ont cru à l'égard de Socrate.

Eh ! sage Kaimakan , répondis-je , persuadés vous qu'il n'y a rien de réel dans les enthousiasmes de cet homme : vous en ferés convaincu si vous y faites une mûre réflexion. Vous vous figurés qu'il est en commerce avec un Esprit , & de quel Ordre seroit-il cet esprit. On ne peut pas dire que ce soit un Ange blanc , car si l'on
s'en

s'en rapporte à ce que l'on publie de la vie de cet homme, elle a été trop dissolue & trop déréglée. Oh ! si c'est un Ange noir, je me défie de toutes ses prédictions, car ces Anges ne cherchent qu'à abuser & à corrompre les Mortels. Quand je supposerois qu'il s'est repenti de toutes ses fautes & de tous ses crimes, & qu'il en auroit obtenu une entière grace, vous conviendrés avec moi que la communication des Anges blancs avec les hommes est une faveur que le Ciel n'accorde pas facilement, qu'il faut pour cela avoir atteint un haut degré de perfection & n'être guères éloigné de la pureté de ces Esprit célestes, pour avoir un commerce familier & réglé avec eux. Croyés moi, ce ne sont que des symptômes d'une humeur noire qui le tourmente, ses vapeurs sont la source de ses prédictions, supposez qu'elles ne soient pas fondées sur une rusée fourberie qui cherche à en imposer au peuple. Ici finit notre conversation & ma visite, nous nous souhaitâmes le bon soir & le lendemain je sortis au matin de chés le Kaïmakan. Le récit de ses aventures m'avoit un peu consolé & comme le Renégat François m'avoit flatté, & que je desirois le connoître plus à fond, afin d'en pouvoir porter un jugement solide, je lui fis dire de venir dîner chez moi

trois

trois ou quatre fois par semaine : ce qu'il promit avec de grandes démonstrations de joye.

Retiré dans ma solitude , je commençai à réfléchir mûrement sur ma destinée présente. L'idée de ma chère Salviati , & la crainte de la perdre pour toujours l'emportoient souvent sur les événemens dont le Kaïmakan m'avoit menacé , & sur les malheurs qui pouvoient m'arriver en cas d'une révolution. Tantôt j'étois déterminé à m'éloigner , & tantôt à rester tranquille dans ma maison. Il n'y a point , disois-je en moi-même , de véritable bonheur dans la vie sans le repos de l'esprit. Chacun tâche de l'acquérir , on y peut parvenir par des routes différentes , les uns par le raisonnement, les autres par la résignation. La force de l'esprit des uns , la docilité des autres leur donnent de la soumission pour tout ce qui se passe ici bas , & cette indifférence les conduit à la tranquillité. Ce qui fait l'amusement des hommes est fort peu de chose. Ils ont peu de part à leur destinée , on n'est heureux qu'autant qu'on se laisse conduire à la Providence. Elle règle tout avec sagesse ; mes regrets , ma douleur n'avanceront pas d'un degré ce qu'elle a projeté à mon égard.

Voilà un sage raisonnement , ajoûtois-je ,
mais

mais suis-je capable de cette résignation , ou de cette Philosophie qui impose silence aux chagrins des malheureux ? Non , je n'ai pas assez de force d'esprit pour cela. Il faut donc que la prudence dirige mes pas pour prévenir mon infortune , & pour faire finir les gémissemens de mon cœur. Ecrivons donc à Venise ; j'y ai quelques amis , gens d'honneur & de probité , qui certainement ne m'en imposeront pas au sujet de mon Epouse. Ensuite instruisons le Sultan que les entrevues secrètes dont il m'honore sont connues de ses Courtisans , & que s'il me continue ses bontés , il pourra m'en coûter la vie.

Ces deux projets concertés , je les mis en exécution dans l'espace de deux ou trois jours. Le Baile de Venise se chargea d'envoyer mes lettres , & Achmet me promit tout ce que j'exigeai de lui , de sorte que je ne vis plus Sa Hauteſſe que très rarement , & que je me disposai peu à peu à partir pour mon Gouvernement , supposé qu'il y eût quelque vraisemblance aux accusations dont Barnetti avoit noirci mon Epouse. Je m'occupai encore à faire quelques actes de charité ; je m'employai à retirer des fers soixante esclaves qui travailloient à la réparation des murs de Constantinople.

ple. Les Jésuites & les Capucins me fécondèrent, de sorte qu'il ne m'en coûta que huit mille sequins. Il se trouva parmi ces malheureux deux Suisses de Lucerne qui se consacrèrent à mon service, qui n'ont jamais voulu m'abandonner depuis ce tems. Ils ont fait paroître tant de bravoure dans les diverses expéditions que je fis en Arabie contre les Rebelles de ce pais, que je leur ai obtenu dans la dernière guerre de Hongrie des postes assez considérables pour récompense de leur valeur. Ils ont encore voulu me suivre à Chio, quoique dans une espèce d'exil; ce qui prouve assez leur tendre attachement pour ma personne.

Galiôt ou David Vérité étant venu chés moi assidûment, ne contribua pas peu à étourdir ma douleur. Il m'assûroit toujours si positivement que je reverrois la belle Salviati tendre & fidèle, qu'il parvint presque à me le persuader. Croyés moi, illustre Pacha, me disoit continuellement cet homme, allés faire un voyage en Arabie, c'est un conseil d'ami que le Kaïmakan vous a donné. Votre absence est nécessaire à votre fortune; mais je dis, absolument nécessaire; & il appuyoit ses raisonnemens de preuves si solides que je ne pus m'empêcher de lui

ac-

accorder quelque estime. On peut affûrer qu'il avoit de grandes lumières , beaucoup de lecture , une connoissance très parfaite de la Sainte Ecriture : je dis *très parfaite*, parce qu'il la favoit , pour ainsi dire , par cœur. C'est un fait certain & qui pourroit être attesté par un nombre très grand de personnes d'honneurs. C'est dommage que le Christianisme ait perdu un pareil sujet. C'est encore une chose sûre que ce ne sont que ses fourberies qui l'ont obligé à se retirer parmi les Turcs. Voici en peu de mots son Histoire.

HISTOIRE

Du Renégat Galiot.

DEs que la corruption s'est une fois glissée dans le cœur de l'homme , & qu'il ne s'oppose pas à ses progrès , il est dangereux qu'elle ne le conduise à l'impïété. Libertinage , dérèglement dans les mœurs & dans l'esprit, incrédulité, athéisme , tel est le cercle fatal que parcourt insensiblement une ame dérégée. En effet , il y a peut-être moins d'incrédulés par principes & par raisonnemens que par certains motifs internes qui les déterminent à douter. L'es-

prit rejette toutes les preuves pour adopter certains préjugés, & ces préjugés leur font conclure que la seule Politique a inventé les Loix, les Dieux & la Religion.

Les passions qu'on veut satisfaire font rejeter l'Évangile, parce qu'on y trouve sa condamnation. On y remarque trop d'incompatibilité entre ses desirs & les préceptes que Jésus-Christ a prêchés. D'ailleurs, la vanité se trouve extrêmement flattée, en se singularisant & en s'écartant du chemin ordinaire. On veut se faire distinguer & avoir la réputation de bel esprit. Le sentiment du vulgaire est trop commun. Ceux qui ont un cœur dépravé ou une ame vaine se figurent qu'il est indigne d'eux de penser avec la multitude; enfin on veut s'élever au dessus des autres, en rejetant les opinions communes.

L'homme se repaît de ces chimères & s'applaudit d'être guéri des erreurs d'une populace aveugle & crédule. Vient-il à reconnoître la vérité, il n'a garde de l'embrasser, parce qu'il seroit obligé d'avouer qu'il s'est trompé, & que ceux qu'il méprise ont plus de pénétration que lui. C'est là une mortification que son orgueil ne peut soutenir, il lui faudroit chasser les idées agréables qu'il se fait de lui-même, descen-

dre

dre du rang & de la supériorité où il s'est élevé, se priver des plaisirs de la volupté, & mortifier ses passions. Or voilà des obstacles qu'il regarde comme insurmontables; tout ce que l'on peut obtenir de lui; c'est qu'il écoute paisiblement les objections qu'on lui fait; mais après un examen très superficiel, il prononce décisivement & condamne sans appel: le jugement prononcé, il n'y a plus de retour.

Tel étoit à peu près l'état de l'ame & du cœur de ce Renégat, né en France d'un très honnête Artisan de la Religion Reformée. Il eut une éducation conforme à sa naissance; doué d'un génie vif & entreprenant, il fit des progrès inouïs dans les saintes Lettres, de sorte que parvenu à l'adolescence, on l'envisagea comme une espèce de prodige. En un mot il arriva jusqu'au point d'apprendre, pour ainsi dire, par cœur l'Ancien & le Nouveau Testament. Etant donc très avant dans les Ecritures, il est vraisemblable qu'il les méditoit souvent, & comme les préceptes que l'Evangile contient se trouvoient absolument opposés à ses desirs irrégulés & à son ambition démesurée, il résolut de sortir de la route que tous les Interpretes avoient tracée pour en prendre une qui le conduisit au terme qu'il s'étoit pro-

posé. Mais pour mieux soutenir son Spinosisme il crut qu'il étoit nécessaire de se faire une espèce de réputation extraordinaire, persuadé qu'un homme de sa volée n'étoit guères en situation de primer, ni de s'attirer l'admiration de la crédule populace sans du surprenant & du merveilleux. Il cacha soigneusement sa trop grande connoissance des Loix de Moïse & de celles de l'Evangile, & ne la faisoit briller que dans certains momens convulsifs, où il prétendoit être inspiré du saint Esprit.

Là, cet esprit fin & délié mettoit au jour des pensées & des expressions, si peu ordinaires, qu'un nombre de gens se persuadèrent qu'il avoit véritablement des révélations qui causoient ces crises admirables d'érudition. Trop jeune encore pour être libertin, il passa pour un Saint. Ce Quakérisme lui ayant parfaitement réussi, il eut l'audace d'avancer qu'il étoit en commerce avec les Anges. Cette extravagance passa encore pour une réalité dans quelques esprits. En fait de Système & d'opinions, on ne peut guères les établir sans du prodige; il faut des miracles vrais ou faux pour se faire recevoir comme Législateur. Dans ce tems, le Protestantisme en France touchoit à sa ruine. On crut donc que le Ciel envoyoit

ce nouveau Consolateur pour ranimer le courage abattu & consterné des Zélateurs de cette Religion. Alors la révocation de l'Edit de Nantes arriva. Gahot, aujourd'hui David Vérité, se transporte à Versailles, trouve le moyen de pénétrer jusques dans la Chapelle du Roi, aborde ce Monarque, & lui annonce effrontément de la part de Dieu les plus grands malheurs, s'il n'accorde dans son Royaume la liberté de conscience aux Calvinistes.

Une témérité de cette nature méritoit assurément une punition rigoureuse : cependant Louis XIV. se contenta de le faire enfermer à la Bastille où il demeura cinq ans. Jugeant bien qu'il ne sortiroit pas aisément de cette prison, il contrefit si parfaitement l'insensé, qu'il en imposa aux plus clairvoyans. Cette ruse lui réussit, ses extravagances excitèrent la compassion : le Roi informé du prétendu dérangement de l'esprit du prisonnier lui accorda sa grace & ordonna qu'il fût mis en liberté.

Sorti de la Bastille, il passa à Genève, où il établit une Manufacture de passemens. Il possédoit cet Art dans un haut point de perfection. Il se maria dans cette Ville où il auroit pu finir ses jours, s'il eût voulu se borner à la fortune d'un homme de son

rang ; mais non , cette situation lui parut trop resserrée, il desiroit de se faire distinguer. Pour cet effet , il construisit aux environs de cette ville , sur le sommet d'une colline une espèce d'hermitage où il alloit souvent , affiroit-il , s'entretenir avec les Anges.

Le résultat de ses conversations avec ces Esprits célestes & bienheureux étoit d'annoncer des prédictions , & ces prédictions-là n'étoient rien moins que favorables aux principaux Chefs du Gouvernement de cette petite République. Les gens sensés n'avoient garde d'adopter des idées si extravagantes , ni de donner dans un panneau si grossier , d'autant plus que ses mœurs ne convenoient point du tout au caractère singulier dont il se qualifioit. Cependant malgré ses dérèglemens , il se forma un parti considérable : la sotte populace le suivoit comme un Prophète. Déjà ses manies & son esprit inquiet & remuant faisoient craindre quelque sédition ; de sorte qu'il fut banni de Genève.

Exilé de cette ville , il passa à Lille en Flandre , y fit connoissance & amitié avec un Marchand Chapelier & Calviniste, nommé *Turpin* , homme riche & généreux. *Galliot* lui inspira d'établir une Manufacture de passemens. Cette entreprise plut à *Turpin* qui

qui lui fit des avances considérables , afin de mettre en exécution cette entreprise.

Dès que Galiot se vit en finances , il s'échapa un beau matin avec sa famille qui consistoit en deux garçons & deux filles , abandonna Lille , emporta au Chapelier environ vingt mille livres & se refugia en Hollande , où il se fit circoncire , préférant la Loi Judaique à l'Evangile. Il fit lui-même cette opération à ses deux fils.

Une action si infame lui attira la haine & le mépris général de tout le monde. Il conçut bien qu'il auroit de la peine à subsister en Hollande : ce qui le détermina à passer en Turquie , avec ses deux filles & un de ses garçons , l'autre n'ayant point voulu le suivre. Etant venu à Smyrne , il se trouva sans argent. Ses filles étoient assés aimables , voila une ressource ; aussi en profita-t-il sans balancer. La voix de la nécessité & de l'indigence cria plus fort que celle du sang & de la tendresse paternelle.

Il vendit donc l'aînée de ses filles à un Turc pour la somme de quatre cens piastres , quitta ensuite Smyrne pour passer à Constantinople. Très instruit des manies Musulmanes , il savoit parfaitement qu'il est défendu sous peine de mort d'entrer dans les Mosquées , sur tout aux heures de la prière ,

& qu'on ne peut garantir sa vie qu'en se faisant Mahométan. Il vouloit être forcé à se faire Turc, afin d'en imposer aux *Franks*, & leur persuader que ce n'étoit point par une volonté déterminée. Cette ruse le mettoit comme à couvert des justes reproches dont on l'auroit accablé.

Après avoir médité ce beau projet, non seulement il entra dans la Solimanie, une des Mosquées impériales, mais encore se mit à prêcher, & à interrompre l'Iman. Une extravagance si marquée lui valut d'abord quelques gourmades, ensuite on s'empara de sa personne; en un mot il fut condamné à la mort, ou à embrasser la Loi Mahométane. On doit croire qu'il ne demeura pas long-tems à se résoudre; son plan étoit fait depuis bien des années. Il avoit des idées de faire sa fortune à quelque prix que ce fût, & il réussit au delà même de ses espérances.

A peine eut-il préféré l'Alcoran à la mort, qu'on lui assigna quelques aspres pour sa subsistance & pour celle des deux enfans qui lui restoient. Ces autres lui-même avoient trop bien sucé ses principes, pour ne pas l'imiter, & être réfractaires à sa volonté. Insensiblement il s'introduisit chés les principaux Officiers de la Porte qui l'aiderent à établir

établir sa Manufacture de passemens. Ensuite ayant fait attention que les incendies faisoient de cruels ravages à Constantinople, (car les maisons n'étant que de bois & toutes peintes, elles sont très combustibles) on compte pour rien lorsque le feu n'en consume que cinq à six cens.

Galiot forma le dessein d'élever sa fortune : il fit donc venir secrettement deux pompes de Hollande. Voyant que ces machines étoient absolument inconnues aux Turcs, il demanda au Divan la permission de les faire jouer au premier embrasement. Les bons Mahométans surpris de leur effet & de leur utilité en voulurent avoir un nombre. Galiot qui avoit avancé qu'il étoit l'inventeur de ces pompes eut ordre d'en faire faire environ cinquante : son adresse fut louée & admirée de tous les Citoyens de cette grande Ville. On le récompensa par une pension de mille aspres par jour & par une charge considérable qui fut établie en sa faveur.

On le créa Aga, en lui donnant le commandement de cinq cens Janissaires destinés à éteindre le feu dans les incendies. Cet emploi lui valut encore deux mille aspres par jour, de sorte que ses appointemens joints à sa manufacture qui dans peu devint con-

fidérable lui a acquis des biens immenses. Il ne sortoit jamais sans une suite de vingt à vingt-cinq Esclaves.

Il contrefaisoit toujours le dévot & le Prophète, & cela avec tant d'hypocrisie & de dissimulation que tous les Turcs en général, depuis le moindre Artisan jusqu'au plus grands Officiers de la Cour, le respectent infiniment & lui rendent des honneurs extrêmes. Le Grand Muphti lui a même donné la clef d'une galerie dans la Solimanie pour faire ses prières & avoir ses colloques avec les Anges blancs, grace qui ne s'accorde qu'aux quatre premiers Officiers de la Sublime Porte.

Son fils & sa fille l'imitent parfaitement dans son hypocrisie, & comme il fait que le tempérament de ces chers enfans est tout à fait conforme au sien, je veux dire, qu'ils aiment extraordinairement la lubricité, il a un nombre de très belles filles tant Esclaves que Concubines pour subvenir à ses plaisirs & à ceux de son fils. A l'égard de sa fille, il la marie presque tous les mois à quelque Renégat, auquel il fait ensuite une querelle d'Allemand; & comme sa réputation est bien établie, il s'en sert pour les perdre. Il est cru à leur préjudice, de sorte qu'il les fait mettre en prison, souvent aux galères, selon

selon les crimes qu'il leur impute. J'ai délivré déjà trois de ces infortunés gendres. Ce changement d'Epoux plait infiniment à cette créature : son père doit la ménager : aussi le fait-il avec bien de la complaisance.

Tel est à peu près le caractère de David Vérité, connu en Europe sous le nom de Galiot. Il ne porte jamais que des habits blancs ; c'est , dit-il , pour marquer sa pureté , & afin d'être plus agréable aux Anges qui lui communiquent leurs lumières. On ne peut disconvenir que cet homme n'ait beaucoup d'esprit. Le Lecteur peut en juger par ses entretiens avec moi , & par sa manière d'adoucir mes peines & mes chagrins.

Il est impossible , me disoit souvent cet homme , de trouver un état , ni d'inventer un Système qui nous mette à l'abri de tout chagrin ; mais les peines font trouver les plaisirs plus agréables. Du bien , du mal , voilà la vie , ce contraste réveille & tire l'ame d'un engourdissement où elle tomberoit , si elle demouroit toujours dans la même situation. Ainsi il faut toujours avoir de l'espérance ; la fortune est si extravagante qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de son caprice.

Quel-

Quelque parfait que l'on soit , on a souvent besoin de conseil. Laissez , dit un Philosophe moderne , une porte à l'amitié ; c'est par là que vous viendra le secours. Un ami qui peut dire ce qu'il pense sans nous choquer , est d'un grand soulagement ; mais aussi il ne faut pas accorder indistinctement à plusieurs cette familiarité : elle feroit naître de la confusion dans l'esprit , & du trouble dans le cœur sans rien produire d'utile.

Rien ne paroît plus ridicule que ces hommes qui se font une gloire de publier leurs malheurs & de se plaindre sans cesse à tout le monde. Ils croient par là captiver les cœurs , mais ils se trompent grossièrement. Les plaintes ruinent le crédit , elles touchent peu de personnes , donnent du plaisir à quelques uns & nous attirent le mépris des autres. Dissimuler sa douleur , c'est courage , & force d'esprit. Ce n'est point ici , Pacha de Bonneval , une Morale qui vous regarde ; mon intention n'est pas de vous apostropher. D'ailleurs , vous n'êtes point à plaindre assurément , la fortune vous rit & vous regarde d'un œil très favorable.

Ne m'allégués point les chagrins que vous cause votre Epouse , car ils sont chimériques , & pour peu que vous y fassiez at-

ten-

tention, vous en conviendrés. Je n'ai que deux choses à vous mettre devant les yeux, pour vous tranquilliser sur cet article : est-ce votre fortune, est-ce votre jeunesse que Julie Salviati a recherchée en vous épousant, & qui l'a obligée à sacrifier sa réputation, sa jeunesse & l'état brillant où elle seroit parvenue tant par sa naissance & ses biens, que par son mérite & ses attraits ? Vous avoués aisément que non, ce ne peut donc être que l'estime quelle a conçue pour vous. Or dès que l'amour n'est fondé que sur l'estime, il est rare qu'il diminue ; l'absence le fortifie plutôt que de l'éteindre.

Vous m'avez encore avoué que Barnetti vous avoit paru d'un très mauvais caractère. Supposons ensuite que cet homme se soit rendu passionnément amoureux de votre Epouse ; & que cette Epouse bien loin de répondre à ses feux, l'ait traité avec le mépris qu'il méritoit, sa fureur, son desespoir, (car vous connoissés le génie Italien) joints à ses mauvaises inclinations ne sont-elles pas capables de le porter à une cruelle vengeance ? & quelle vengeance plus cruelle que celle de la rendre odieuse à son mari, en lui supposant des actions infames dont toute femme qui a tant soit peu d'honneur ne peut être capable. L'accusation enfin est trop
gros-

grossière pour être vrai. Conclués donc que c'est la sagesse trop scrupuleuse de votre Epouse & son trop tendre attachement pour vous qui la rendent criminelle. Méditez ces circonstances & vous avouerez que vous avez tort, mais très tort, de vous abandonner au chagrin, parce que cette accusation n'est qu'une affreuse calomnie.

C'est ainsi que le Renégat François s'efforçoit de me consoler, & j'avoue qu'il réussit du moins pour un tems ; mais le long voyage que je fus obligé de faire quelque mois après, me replongea dans la tristesse. Déjà depuis près de deux ans je vivois à Constantinople de cette manière, lorsque deux événemens imprévus me forcèrent enfin de quitter ma charmante solitude pour aller en Arabie pacifier quelques troubles qui étoient depuis peu survenus dans mon Gouvernement.

La Porte informée qu'un des principaux Checks des Arabes s'étant révolté avoit surpris & massacré une Caravane de huit cens Turcs qui alloient en pèlerinage à la Mecque, résolut de détruire le parti de ce Capitaine de Voleurs qui commençoit à devenir trop puissant pour le laisser impunément exercer ses brigandages. Déjà plus de quinze mille Bandits de toutes sortes de nations s'étoient

s'étoient rangés sous ses étendarts. Il étoit d'autant plus d'angereux de négliger de le réduire, qu'outre les cruautés qu'il exerçoit, non seulement il faisoit des courses en Egypte & dans la Palestine, mais qu'aussi le Pacha de Damas, mécontent de la Porte, paroissoit vouloir unir ses troupes aux siennes pour exciter une rédition & s'emparer de la Syrie.

Ces nouvelles obligèrent donc de convoquer un Divan général, où il fut résolu d'un consentement unanime de m'envoyer dans ce país pour m'opposer à ses incursions & prévenir les mauvaises intentions dont le Gouverneur de Syrie étoit soupçonné. Sa Hauteſſe qui desiroit me retenir encore à la Cour pour quelques tems, fit de vains efforts afin de me dispenser d'être chargé de cette commission. Le parti de l'Aga des Janissaires triompha du sien avec facilité, parce que le Kaimakan le favorisa. Il vouloit m'éloigner, l'amitié qu'il avoit pour moi le plongeait dans de continuelles allarmes. Il craignoit qu'il ne m'arrivât quelque funeste accident, de sorte que je fus nommé pour commander un Corps de troupes de vingt mille hommes qu'on avoit ramassées en Egypte, & qui devoit me joindre aux environs de l'Isthme de Suès.

Ces

Ces malheurs qui sembloient menacer la Syrie, quoique fâcheux, causèrent une grande joye à mes ennemis, persuadés que c'étoit un moyen assuré de me chasser de la Cour pour longtems. Vous jugés bien qu'ils saisirent cette occasion avec un avide empressement; & comme les manies des Courtisans de la Porte sont bien différentes de celles des autres Cours, où l'on tâche de perdre un ennemi par la calomnie, ils ne commencèrent leur vengeance que par les louanges flatteuses, & même outrées, en forte qu'ils m'accablèrent d'éloges, & relevèrent mon courage & ma valeur au dessus de tous les Héros de l'Antiquité.

Non, il n'y a personne entre nous, dit l'Aga des Janissaires, qui puisse se vanter d'approcher de la bravoure de l'illustre Pacha de Bonneval. Il s'est signalé par des actions militaires si éclatantes, qu'on ne peut sans injustice lui disputer cette importante commission. Déjà je prévois les nouveaux lauriers qui vont mettre le comble à sa gloire, & je suis assuré que l'Empire Ottoman triomphera de tous ses ennemis, dès qu'on suivra ses sages conseils & qu'il commandera nos armées. En un mot, il exagéra mon mérite avec tant d'emphase que je ne pus m'empêcher de découvrir qu'une haine impla-

placable le faisoit parler ; mais ce fut l'unique coup qu'il me porta. Il perdit la vie , en voulant culbuter Achmet ; mais aussi il fit bien répandre du sang avant que d'être immolé au trop juste ressentiment de ce Sultan , lorsqu'il eut encore une fois supplanté Soliman son frère.

Mon départ est donc résolu & fixé à deux mois , afin de donner le tems de disposer dix Compagnies de Spahis qu'on m'avoit accordés pour mon escorte , & à qui on voulut confier la conservation de ma personne. Le Sultan, par bonté pour moi, ordonna absolument que ces Spahis seroient seuls destinés à monter la garde jour & nuit devant ma tente ; & comme le Kaïmakan connoissoit parfaitement tous les différens Corps de la Cavalerie , il fit en sorte que ces dix Compagnies ne fussent composées que d'hommes forts , robustes , braves , & sur la fidélité desquels je pouvois compter. Il fallut donc mettre ordre à mes affaires. Déjà je me disposois à donner la liberté à la plupart de mes domestiques , ou Esclaves , ne desirant conserver que ceux qui étoient en état de me suivre , & desquels je me trouvois parfaitement bien. J'en avois destiné seulement deux pour garder ma maison , afin de la trouver en bon ordre , si Dieu me faisoit la grace de

revenir de mon Gouvernement ; mais la peste en disposa autrement.

Cette année , ce cruel fleau avoit fait beaucoup plus de ravage pendant l'hiver qu'elle n'en fait ordinairement dans cette saison , où les chaleurs sont moins ardentes que dans le printems & dans l'été. Elle se retire dans quelque coin de Constantinople & fait peu de dégât ; mais cette année elle désola presque toute la ville en même tems. Au commencement du printems , elle gagna ses environs avec beaucoup de rapidité & de fureur , de sorte qu'elle pénétra dans ma maison lorsque je m'y attendois le moins. Elle surprend d'abord mon Maître d'Hôtel , qui craignant d'être transporté dans l'hôpital des pestiférés , souffrit des maux horribles sans oser se plaindre. Cependant il fut obligé d'y succomber. J'apprends son agonie plutôt que sa maladie , & un instant après , sa mort.

Un Capucin qui étoit accouru pour mettre ordre à sa conscience , m'assura qu'il avoit trois bubons très venimeux. A cette nouvelle tous les autres s'effrayent , & comme la crainte est pour ainsi dire un symptôme assuré de ce mal cruel , vingt autres tant hommes que femmes en furent attaqués , & moururent , en sorte que la peste fit maison nette

nette en dix jours. De mes gens elle
 passe aux chevaux que je perdis encore ex-
 cepté deux : il n'y eut que les deux Suisses
 & moi qui fûmes tout à fait exemts de ses
 atteintes.

J'étois cependant sur mon départ ; déjà
 toutes mes commissions étoient expédiées ,
 je devois les recevoir au Divan qui étoit
 convoqué pour cet effet dans deux jours.
 Je voulus représenter que la peste m'ayant
 enlevé mes Domestiques & mes chevaux ,
 j'avois besoin de quelque délai pour me re-
 mettre en équipage ; mais on me répondit
 qu'on avoit déjà pourvu à ce malheur , &
 que je recevrais dès le jour même des mar-
 ques du sincère attachement & de la parfaite
 estime que l'on avoit pour moi. En effet
 tous les principaux de la Cour concoururent
 à me remettre en Esclaves & en chevaux.
 Le plus grand de mes ennemis , je veux
 dire , l'Aga des Janissaires , parut le plus
 libéral. Il m'envoya six chevaux fins , su-
 perbement enharnachés , avec six Esclaves ,
 les autres à proportion , de sorte que la veille
 de mon départ je fus possesseur de soixante
 beaux chevaux & d'autant d'Esclaves pro-
 pres à entreprendre un voyage long & dan-
 gereux.

Le Sultan m'en avoit encore fait présent

de huit que je devois prendre à Burse : c'est ce qu'il m'annonça lorsque j'allai prendre congé de lui. Vous trouverez, me dit ce bon Empereur, à Burse huit chevaux de mon écurie, & huit Esclaves Allemands auxquels vous pouvés prendre une entière confiance. Faites-en vos domestiques affidés, vous ne vous en repentirés point. Ensuite il m'honora des plus flatteuses caresses & m'assura que je ne serois pas long-tems dans ce voyage.

Les gens qui sont prévenus de ces fausses idées, que les Empereurs Turcs sont inaccessibles, inhumains, sauvages & cruels, m'accuseront d'en imposer; mais s'ils réfléchissent sur le portrait que j'ai tracé d'Achmet, ils me rendront plus de justice, & croiront que le Comte de Bonneval, quoique noirci des plus horribles calomnies, a trop d'honneur pour s'attribuer mal à propos & sans apparence de vérité des faveurs chimériques, & la bienveillance de ce Sultan débonnaire & bienfaisant.

Le second événement qui précéda mon départ & qui me le fit en quelque façon désirer, fut une lettre du Vénitien Barnetti, qui me marquoit que mon Epouse s'étoit sauvée de sa maison, & qu'il ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue; mais
il

il ne me parloit plus des calomnies , ni de sa conduite : ce qui me fit conjecturer une partie de la vérité. Cependant faisant réflexion à l'état funeste où cette femme infortunée pourroit tomber , je ne pus refuser des larmes à sa mémoire ; mais extrêmement distrait par les préparatifs de mon voyage, mon chagrin se dissipa , & ne me reprit que lorsque j'eus quitté Constantinople. Alors l'idée de cette charmante Epouse s'empara entièrement de mon cœur.

Après que tout fut disposé , je fis appeler le Renégat François , afin de lui mettre entre les mains un inventaire de tous mes effets que je laissois dans ma maison dont je lui donnai la garde , en lui ordonnant d'en disposer comme de la sienne jusqu'à mon retour , & je n'ai pas eu lieu de me repentir de la confiance que je fis paroître à son égard. Avant que de monter à cheval je voulus encore embrasser le Kaïmakan mon ami le plus affectionné. C'est dans cette dernière visite que j'éprouvai ce que peut produire dans le cœur une amitié sincère. Ah ! qu'on souffre étrangement , quand on est sur le point de se séparer des personnes que l'on estime le plus & qu'on doit le plus estimer.

J'ai aussi connu pendant cette absence

qui a été de trois ans, que c'est un grand vide que la place d'un ami sincère & fidèle que l'on a perdu : on ne sauroit remplir cela quoiqu'on y mette. Cet honnête homme vit dans mes yeux une peinture si touchante du chagrin que me causoit nôtre séparation, qu'il s'affligea aussi de son côté sans mesure, & sans pouvoir se contraindre. Enfin il fallut se quitter & partir. J'envoyai aux Religieux François une somme assez considérable, afin de les engager à offrir des vœux au Ciel en ma faveur. Telle a été ma conduite à Constantinople pendant les deux premières années. Je crois être obligé de donner ici une idée de cette grande Ville, je l'ai promise, & un homme d'honneur doit tenir parole. Ce ne sera point une description, une infinité d'Auteurs se sont épuisés à le faire ; je ne m'attacherai qu'à certaines circonstances qui m'ont paru n'avoir pas été bien détaillées, ou dont personne jusques ici n'a parlé assez clairement.

On diroit, en considérant Constantinople & le Bosphore de Thrace que la nature s'est comme épuisée à enrichir, non seulement la péninsule où cette Ville est située, mais encore tous les environs. Un air extrêmement pur & tempéré, un ciel presque toujours

jours serein ; des paysages enchantés , variés de mille divers coloris , offrent dans le même tems & dans le même lieu , les agrémens du printems & les faveurs de l'automne , tant par le mélange des objets dont on a peine à se détacher , que par les fruits & les fleurs qu'on y voit dans toutes les saisons.

On sera peut-être surpris que j'avance ici qu'à Constantinople l'air soit pur & tempéré , puisque la maladie contagieuse y régné sans interruption , & que le degré sous lequel cette Ville est posée , prouve que les chaleurs y sont vives & ardentes ; mais l'étonnement cessera dès que l'on fera réflexion que la peste ne s'y maintient que faute de précautions ; & il est assuré qu'elle n'y auroit j'amaïs d'accès , si les Turcs étoient plus prudents & plus circonspects à se garantir de ce fleau cruel , qui emporte chaque année près de cent mille personnes. Cette prédestination outrée que les Musulmans admettent , leur fait envisager la peste comme une espèce de destin , dont Dieu se sert pour terminer leur vie.

Les marchandises infectées qui viennent de Perse , de l'Isle d'Ormuz , & d'autres pays , ne font point de quarantaine. Par les marchandises la peste s'introduit dans les magasins , & de là dans les maisons. Ensuite la

fréquentation continuelle avec les pestiférés, les habillemens & les fourrures dont ils se servent sans aucune précaution dès que leurs parens ou leurs amis sont morts de cette maladie, l'entretient & la fait circuler de famille en famille. L'hiver, quoique peu sensible dans ce climat, elle se retire ordinairement dans quelque quartier, mais aussitôt que les chaleurs recommencent, elle se répand par tout avec tant de fureur qu'elle fait périr jusqu'à six mille personnes dans un jour.

Ces corps sont transportés par les rues dans les cimetières qui sont sur les hauteurs des collines au delà de Péra. Un chacun est exposé à les rencontrer; ils traversent le port dans les mêmes bateaux qui servent aux vivans. Vous passés à Constantinople ou à Galata dans un qui en aura peut-être transporté quatre ou cinq cens, de sorte qu'il est difficile de pouvoir prévenir cette maladie. Enfin les Turcs lavent tous les morts avant que de les inhumer; ces corps qui se pourrissent dans trois ou quatre heures sont capables d'infecter tous ceux qui assistent aux funérailles. Ajoutés encore que la prodigieuse quantité de ces morts empêchent de faire des fosses assez profondes. A peine met-on un pié de terre sur une infinité;

se qui corrompt tellement l'air aux environs de ces cimetières , qu'il infecte tous ceux qui s'exposent à le respirer.

Ce n'est donc point l'air du climat qui contribue à la peste , mais le manque de précautions ; & une preuve qu'il est très pur , c'est qu'on n'y voit aucun insecte qui soit venimeux. La piquure même du Scorpion n'a aucune suite dangereuse. Voici encore une autre preuve très convaincante , c'est que ceux qui sont exemts ou qui guérissent de la peste , vivent jusqu'à un âge décrépit sans ressentir ces incommodités qui accompagnent presque toujours la vieillesse.

J'ai dit en second lieu que l'air est très temperé à Constantinople. En effet , un froid âpre, ni des chaleurs trop incommodes ne s'y font point sentir avec excès, parce que le vent de nord qui souffle sans cesse depuis quatre heures de l'après midi jusqu'à huit heures du matin , tempère l'air avec tant de douceur qu'on se persuade même dans les plus fortes ardeurs de la Canicule être aux mois de Février & de Mars. C'est une circonstance assez singulière , qu'il ne règne jamais que deux vents à Constantinople , le Sud & le Nord , & ces deux vents se succèdent avec une si grande régularité qu'ils ne manquent jamais à se repousser l'un & l'autre

tre tour à tour aux heures prescrites. Le Sud commence à huit heures & dure jusqu'à quatre, & le Nord commence à quatre heures & souffle jusqu'au lendemain à huit.

Il est vrai que depuis environ dix heures du matin jusqu'à cinq du soir les rayons du soleil sont un peu vifs & qu'il les darde avec beaucoup de force; ce qui engage la plupart des Artisans & autres gens de négoce de faire trêve avec leurs occupations; mais ils peuvent aisément se dédommager de la perte de ce tems, dès que le nord commence à souffler. Ces deux particularités sur lesquelles j'ai souvent réfléchi m'ont paru dignes d'être décrites, quoique plusieurs Auteurs les aient omises, comme des minuties indignes d'attention. Je les ai crues assez singulières pour ne pas les mépriser entièrement. J'espère même que les Turcs, persuadés de la justesse de mes réflexions sur la peste, pourront la chasser de cette ville en agissant conformément aux Mémoires que je leur ai donnés touchant cet article.

Ces Mémoires ne consistoient qu'en quelques raisonnemens naturels, afin de bannir de leurs esprits cette idée chimérique de cette prédestination qui les engage à ne craindre aucun péril & même à s'y exposer :

trop

trop convaincus que Dieu a tellement supputé leurs jours qu'aucun fleau ni accident ne peuvent en interrompre le cours, ni les abbréger d'un instant. Déjà malgré ma mince Théologie & mon peu d'érudition, plusieurs des principaux Seigneurs sont revenus de cette prévention ridicule, & s'étonnent d'avoir pu être les partisans d'un Système si contraire à l'ordre que l'Etre suprême a établi pour nous faire veiller à la conservation de notre vie.

Si une fois ils parviennent à se dépouiller entièrement de ces fausses maximes, il y a lieu de croire qu'ils imiteront les Européens qui font faire des quarantaines tant aux personnes qu'aux marchandises. Alors la peste sera bientôt bannie de Constantinople. Ce fleau étant extirpé de ce séjour délicieux où l'on trouve tout en abondance & à vil prix, le nécessaire, l'utile, le commode & l'agréable, ce pais sera aussi charmant que les champs Elisées tant vantés par les Poètes, avec cette différence que Constantinople n'est point un pais imaginaire comme celui de ces Philosophes Payens.

La crainte qu'on doit avoir de la peste diminue infiniment les plaisirs que l'on goûte dans ce climat fortuné, où l'homme le plus sensuel peut satisfaire tous ses desirs à
peu

peu de frais ; car je suis assuré que pour dix sols , il y fera meilleure chère qu'en Hollande pour un ducat. On y trouve des vins exquis , du gibier & du poisson de toutes sortes d'espèces , de la volaille en si grande quantité que pour un sol vous avés une poule ou un poulet. Le mouton , le bœuf & le veau y sont délicieux , de sorte qu'un Artisan peut vivre aisément avec trois aspres par jour , ce qui fait environ six liards de France. Je puis me vanter que ma table étoit servie tres délicatement en chair & en poisson , & que je ne refusois rien à mes Esclaves. Cependant toute ma maison sans en excepter mes chevaux subsistoit à moins de vingt sequins par mois. Ce seul trait doit faire juger de la fertilité & de la bonté de ce territoire.

Il y a peu de gens qui ne sachent que la ville de Constantinople, nommée *Stambol* par les Turcs , est bâtie sur une presqu'Isle qui s'avance considérablement dans le Bosphore de Thrace , qu'elle est arrosée du côté du Sud par les eaux de la Propontide , ou de l'Hellespont , & détachée des colines de la Thrace par les eaux du Bosphore qui sont repoussées par deux petites rivières qui semblent encore séparer la péninsule de la terre ferme de près de quatre lieues. Elle forme
un

un croissant du côté de l'Hellespont , & une anse considérable de l'autre qui lui est opposé. Cette anse est le port le plus beau qu'il y ait au monde , & d'autant plus admirable qu'il est naturel. Les Vaisseaux abordent le quai comme les bâtimens dans les canaux de Hollande : la pointe de la presqu'Isle où est bâti le Serrail les couvre entièrement.

Représentés vous donc la ville de Constantinople assise sur un terrain baigné des eaux du Bosphore & de la Propontide de trois côtés , & qui est à peu près semblable au dos d'un âne , un peu écrasé , d'environ deux lieues & demie de long sur trois quarts de large , & qui s'avance dans le Canal , comme en serpentant , formant trois pentes douces dont les édifices font autant d'amphithéâtres. Deux sont terminés par les sept Mosquées Impériales assises en ligne diamétrale sur l'éminence , en sorte qu'elles commandent à toute la ville. L'autre est borné par les bâtimens du Serrail qui font comme une petite ville à part , séparée de Constantinople par une double & haute muraille.

Cette grande ville ne peut donc être toute envisagée d'un seul coup d'œil , quand même on monteroit sur le Dome de la Solimanie

mianie qui est la plus élevée de toutes les Mosquées, parce que les maisons supérieures semblent comme abîmer les inférieures. L'irrégularité des édifices empêche absolument que les yeux ne puissent pénétrer jusqu'aux parties basses de la ville, ces trois pentes font trois aspects différens. Le premier & le plus beau est lorsqu'on l'envisage de Péra. Il faut être en Asie, proche de l'ancienne Chalcédoine pour contempler le second ; & au milieu du Bosphore un peu au dessus de Tophana, (village qui joint presque Galata & ainsi nommé, à cause qu'on y coule les canons) pour admirer le troisième.

A Péra on découvre toute cette partie qui descend vers le port ou vers le Golfe que forme la terre & la presqu'Isle, & on peut dire que c'est le plus charmant point de vue qu'il y ait peut être au monde. On voit non seulement toutes les principales Mosquées & toutes les maisons qui régnerent depuis le fond du Golfe jusqu'à la pointe du Serrail, sans rien voir de ce palais ; mais encore l'Hellespont, la Chalcédoine, la belle ville de Scutari, les Isles des Princes, de sorte qu'en élevant la vue au dessus de Constantinople, les perspectives n'ont d'autres bornes que la foiblesse des yeux. Mais on ne

ne peut pénétrer dans le port, parce qu'alors la pointe du Serail & ses bâtimens semblent se joindre avec ceux de Galata, & ces édifices placés les uns sur les autres vous ôtent la vue du port. Il n'y a que les mâts des vaisseaux que l'on puisse appercevoir. Ensuite portés vos regards sur le Bosphore; vous ne voyés que des objets enchantés, mais bornés par les collines qui resserrent le Canal depuis Constantinople jusqu'à la Mer Noire. Il faut donc que la vue se promène sur ce charmant rivage environ une demi-lieue. Là elle est encore arrêtée par les contours du Bosphore: alors les collines de l'Asie & de l'Europe paroissent se joindre & empêchent de pénétrer plus loin.

De la Chalcédoine on voit cette autre partie qui prend depuis le Château des sept Tours jusqu'à la pointe du Serail; mais ce second point de vue quoique beau n'est pas à comparer au premier. Il est vrai que les jardins du Serail que l'on découvre en partie, dédommagent un peu la vue qui est bonée par les édifices tant de ce palais que de la ville. Ils cachent absolument le port & même tout Galata. Il est vrai que ce beau croissant arrosé de la mer, & dont les bâtimens forment un second amphithéâtre,

tre , frappe d'admiration. Cependant , on ne voit que les édifices supérieurs , les bas vous échappent.

Enfin du Bosphore on découvre tous les divers corps de logis du Serrail qui semblent confus & mal ordonnés , & l'entrée du port ; mais la vue est obligée de s'arrêter là , elle ne pénètre pas plus avant ; il faut la promener en Asie & en Europe. En Asie , de magnifiques jardins les uns sur les autres vous fournissent dequoi vous occuper agréablement ; mais en Europe les édifices vous contraignent à y fixer les yeux.

Je ne suis entré dans ce détail que pour faire connoître combien l'Auteur des Mémoires qu'on m'a supposés , s'est trompé lorsqu'il dit que les principales vues du vieux château qu'il me fait habiter quoiqu'il soit tombé en ruine dès l'année 1718. , étoient sur la mer ; sur de grandes plaines fertiles , que la multitude d'arbres fruitiers fait prendre pour un Jardin ; sur Constantinople & son port , puisqu'on ne peut découvrir de la Chalcédoine où je suppose qu'il a placé ma demeure , que jusqu'à la Tour de Léandre du côté du Canal. La Tour de Léandre est un rocher presque vis à vis de la pointe du Serrail , où l'on a bâti une petite forteresse , & quoiqu'il soit environné des eaux salées

du

du Bosphore, il y a une fontaine d'eau douce, & c'est la seule que l'on trouve à Constantinople : cette particularité a échappé à plusieurs Voyageurs qui ont donné la description de ce beau país. La pointe du Serrail & ses bâtimens empêchent absolument la vue du port, & même de son entrée. Enfin je n'ai jamais apperçu de grandes plaines dans l'endroit où étoit l'ancienne Chalcédoine : il n'y a que quelques jardins, la plus grande partie en pente, parce que tous les environs du Canal & de l'Hellespont sont bordés de collines, du moins jusqu'à six lieues de Constantinople du côté de l'Asie; mais en Europe presque tout le territoire n'est qu'un amas de montagnes & de vallons à la vérité très fertiles.

Lorsqu'on est à Constantinople, proche du port, on voit encore un amphithéâtre admirable, formé par Galata, Péra, Tophanna, & généralement par un nombre prodigieux de maisons & de beaux édifices qui prennent depuis le fond du port jusque vis-à-vis de la ville de Scutari, c'est-à-dire, près de quatre lieues de long. Ce sont tous ces beaux endroits qu'on appelle les faubourgs de Constantinople, de sorte qu'en les comprenant avec la ville, ils font un circuit d'environ quinze lieues; mais l'en-

ceinte de Constantinople n'est tout au plus que de vingt milles Italiques.

La charmante idée qu'on se forme de Constantinople lorsqu'elle paroît aux yeux, diminue infiniment quand on la parcourt. Ses rues sont étroites & mal propres, les édifices mal construits & sans nulle œconomie. Il faut sans cesse monter & descendre. Cependant on ne peut nier que la rue d'Andrinople ne soit très belle, tant par sa largeur & sa longueur que par les belles maisons qui la bordent en quelques endroits. Tout ce qui fait donc la beauté de Constantinople, c'est sa charmante situation & les admirables coups d'œil qu'elle forme. Car si on en excepte les Mosquées impériales, cette Ville n'est qu'un chaos de maisons sans ordre & sans architecture; aussi faut-il avouer que ces Mosquées sont d'admirables bâtimens, tant par leur grandeur que par les magnifiques matériaux dont elles sont construites de même que les portiques qui les joignent.

Les Turcs n'ont j'amaï excellé dans l'Architecture, mais ils avoient un excellent modèle dans le temple de sainte Sophie. Ils ont tâché de l'imiter, & quoiqu'ils ne soient point arrivés à cette perfection, on peut dire que les différens marbres & autres pierres rares qu'ils ont joints ensemble, tirés des ruïnes des
an-

anciens monumens de la Grèce , forment un si bizarre assemblage de tous les Ordres d'Architecture , que cette variété plaît presque autant que la somptuosité & la richesse de ces édifices.

Les Minarets ou tours dont ils sont flanqués & qui sont extrêmement élevés en forme de pyramides ou de flèches , leur donnent encore un certain merveilleux qui étourdit d'abord les sens & qui ensuite les flatte agréablement. On en voit jusqu'à six à quelques Mosquées. C'est dans ces Minarets que se placent ceux qui sont destinés à appeler à la prière , à laquelle on est d'une exactitude inconcevable.

Quoique la presque isle où Constantinople est bâtie n'ait aucune source , ni fontaine, les eaux y sont néanmoins très abondantes. Elles y sont conduites de six à sept lieues par des Aqueducs qui sont encore un ouvrage des Romains ; & comme j'ai dit que tout le territoire de Constantinople n'est qu'un amas de collines , il en a fallu percer & voûter plus de cinq cens , afin de répondre aux Aqueducs , qui sont , pour ainsi dire , la jonction des collines. Entre tous ces Aqueducs , on en distingue trois qui sont l'admiration des Connoisseurs , soit par leur hauteur , soit par leur Architecture ; mais on

en a donné trop de descriptions pour entrer dans un détail qui paroîtroit ennuyant & fort inutile.

Galata qui est de l'autre côté du port , est une ville assez grande , aussi mal bâtie que Constantinople ; ses rues sont à peu près semblables ; il n'y en a qu'une seule qui soit passable , mais sa pente est si rapide & a tant de contours qu'on ne la peut qualifier de belle. Péra qui est son fauxbourg est sur la colline ; il ne consiste que dans une seule rue mal pavée & inondée d'ordures. Je crois que ceux qui connoissent ces endroits, pourront juger qui, de l'Auteur des Mémoires , ou de moi , a rencontré le plus juste. On compte tant dans la ville de Constantinople que dans ses fauxbourg environ deux millions d'ames , ce qui doit faire juger que c'est une des plus grande villes de l'Europe. Cependant malgré ce nombre prodigieux d'Habitans, on n'y trouve pas un mendiant , excepté les Santons qui ne vivent que d'aumônes par un faux principe de vertu , & pour faire voir une piété extraordinaire : néanmoins ils n'en sont pas plus estimés. On peut dire en général que ces espèces d'Hermites doivent être regardés comme l'excrement des Musulmans : en un mot leur vie est aussi

aussi hideuse que leur figure ; ils ont plutôt l'air de Bacchantes que de créatures raisonnables.

Tous les Turcs sans exception sont extrêmement charitables ; ils soulagent indifféremment les misérables, sans avoir égard ni à la Religion , ni à la conduite passée , parce qu'ils prétendent qu'un scélérat peut changer de vie & devenir un parfaitement honnête homme. Leur charité n'a donc aucune exception de personnes ; mais il faut aussi avouer qu'ils poussent un peu trop loin cet acte religieux. Ils l'étendent non seulement sur toutes les créatures raisonnables , mais encore sur les bêtes & jusques sur les créatures inanimées.

Tous les pauvres qui ont besoin de secours en trouvent suffisamment tous les vendredis aux Mosquées où l'on distribue du pain , du ris & de l'argent ; chés les particuliers auxquels ils s'adressent ; dans les Caffés de fondations , où on leur fournit du café, du tabac autant qu'ils en ont besoin. Il y a dans toute la ville des endroits destinés aux Marchands étrangers. On y reçoit tout le monde ; un chacun peut y avoir une chambre , & pour se coucher de la paille propre qu'on a grand soin de renouveler tous les deux jours.

Les Turcs font encore des fondations pour entretenir les chiens, les chats & autres animaux abandonnés. Les Bouchers font chargés d'en nourrir tous les jours un certain nombre. Plusieurs particuliers font bâtir sur les routes des Caravanféraïls pour loger les Voyageurs & leurs chevaux, & des abreuvoirs d'eau vive, où il y a toujours une petite écuelle attachée avec une chaîne, pour les personnes qui veulent boire.

On en voit enfin d'assés fous pour payer un Artisan, afin qu'il ait soin d'arroser chaque jour des arbres stériles, de crainte que la sécheresse ne les fasse mourir. Voilà une espèce de charité assés mal entendue, je l'avoue, cependant cette charité-là ne laisse pas de prouver que les Musulmans ne sont rien moins que cruels & inhumains.

En effet, si l'on considère leurs mœurs sans prévention, on conviendra que tous les Habitans de Constantinople, qui forment un composé de l'Univers en racourci, sont sur ce point autant supérieurs aux autres Nations que la lumière du Soleil est supérieure à celle de la Lune. Cette vie réglée est encore soutenue par une Police sage & sévère. Les villes les mieux gouvernées du Continent Chrétien ne peuvent se vanter de surpasser celles des Turcs, touchant cet article.

La

La fraude y est punie avec tant de rigueur qu'il est rare que quelqu'un s'émancipe à tromper , soit dans les marchandises de prix , soit dans les moindres denrées. Si un Turc a la hardiesse de diminuer le poids & la mesure , non seulement tout ce qu'il possède est confisqué , mais encore on le condamne à une rude bastonnade.

L'injustice , l'usure , les monopoles , les larcins sont des crimes , pour ainsi dire , inconnus parmi eux : en un mot ils sont paroître tant de probité , soit par principe de conscience ; soit par la crainte des châtimens qu'on est souvent obligé d'admirer leur droiture.

Il n'en est pas ainsi des Chrétiens qui vivent dans ce pays , sur tout des Grecs , qui malgré les châtimens qu'on leur fait essuyer souvent , vivent dans un dérèglement qui ternit la pureté du Christianisme. A l'égard des Francs , sur lesquels les Turcs n'ont aucune juridiction , je m'impose un profond silence touchant leur conduite. On pourroit cependant bien s'égayer en traitant cette matière ; mais je n'ai garde de m'émanciper à leur sujet. On se persuaderoit aisément que je ne critiquerois leurs actions qu'en haine de l'Evangile , qu'on m'accuse très mal à propos d'avoir abandonné. Ne touchons donc

donc point cette corde , elle me paroît trop délicate ; finissons plutôt cette Description par une courte idée du Bosphore de Thrace, dont j'ai très peu parlé.

Le Bosphore commence à Constantinople & finit à la Mer noire , anciennement le Pont Euxin. Sa longueur est de sept lieues , mais sa largeur n'est point égale. Il forme de petits golfes , des caps , s'étrécit & s'élargit continuellement. Cependant on peut fixer sa moindre largeur à un quart de lieue , & sa plus grande à une petite lieue. Il est par tout resserré par des collines , la plupart en pente sur le penchant desquelles on voit de beaux villages , de magnifiques maisons & de superbes jardins. Tous ces divers endroits sont séparés les uns des autres par de grands vignobles plantés d'arbres fruitiers , de lauriers , de cyprès , de figuiers ; d'oliviers ; ce qui joint aux différens coloris des plantes incultes & des herbes qui sont sur quelques rochers arides & dans quelques endroits négligés , dont l'odeur est extrêmement suave , forme en Asie & en Europe des amphithéâtres si variés & si charmans , qu'on a peine à détacher la vue de ces admirables objets.

Depuis le Pont Euxin jusqu'à Bukderé , c'est-à-dire , l'espace d'une lieue , on ne voit que les deux derniers châteaux qui gardent
l'em-

emboûchure du Canal , & deux vieilles tours ruinées , qu'on appelle *Tours d'Ovide*. Les deux autres châteaux font environ à moitié chemin du Bosphore , ou à quatre lieues de Constantinople. Ainsi il y a huit forteresses pour défendre les deux emboûchures du Canal de Constantinople , quatre du côté de l'Archipel , & quatre du côté de la Mer Noire.

Le courant du Bosphore est si rapide que l'on se persuaderoit que le Pont Euxin en voit diminuer considérablement. Cependant l'Hellespont mêle peu ses eaux avec celles de cette mer , parce qu'à mesure qu'il reçoit celles de la surface , il se fait un reflux dans le fond qui fait remonter le même volume vers la Mer Noire. Ce flux & reflux continuel est facile à connoître par les filets des Pêcheurs qui s'applanissent & ne peuvent longer plus de cinq à six piés. Néanmoins malgré cette épreuve que j'ai fait faire plusieurs fois , je croyois qu'il se perdoit une grande quantité des eaux de la Mer Noire dans l'Hellespont. Car , pensois je en moi-même , on remarque à peu près la même rapidité depuis le Détroit de Gallipoli jusqu'aux environs de l'Isle de Ténédos , & il est assuré que ce prodigieux volume qui dépouille chaque jour , dessécheroit la Mer de Marmora , si elle n'en recevoit pas du Pont

Euxin. Mais un savant Vénitien m'a fait changer de sentiment , & m'a donné , sur ce sujet une raison assez plausible.

L'Helléspont , dit-il n'est pas assez étendu pour pouvoir retenir dans son sein tous les ruisseaux & les petites rivières qui s'y dégorgent. Si elle ne les rendoit pas , l'isle Marmora & les autres seroient inondées , parce que cette petite mer est comme un bassin d'où l'eau trop abondante ne pourroit sortir sans le Détroit de Gallipoli , de sorte qu'on ne peut conclurre que le courant qui régne depuis le Détroit jusques dans la Mer Blanche soit formé des eaux du Pont Euxin , mais plutôt du superflu de celles de l'Helléspont. Car ce courant est moins rapide aux Dardanelles que dans le Bosphore. Cependant il faudroit qu'il fût plus violent pour pouvoir dégorger toutes celles de la Mer Noire & les autres que reçoit l'Helléspont.

F I N.

de la Seconde Partie & du Tome Premier.



ait
ce
du
les
or-
ar-
rce
fin
rtir
'on
gne
an-
mais
ont.
Dar-
nt il
voim
c les

r.